RB277980

Presented to the

LIBRARIES *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

Professor

Ralph G. Stanton

JERUSALEM DELIVRÉE,

POËME DU TASSE.

NOUVELLE TRADUCTION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez J. B. G. MUSIER, Fils, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Giſt-le-Cœur.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LA Traduction que nous donnons aux Public, a été arrachée à l'Auteur preſque malgré lui : c'eſt, nous a-t-il-dit, un Ouvrage de ma premiere jeuneſſe. j'étois paſſionné pour le Taſſe & mécontent de ſes Traducteurs : j'ai fait autrement, je n'ai peut-être pas fait mieux.

Hé bien ? corrigez, retouchez.

--- Non. J'ai fait vœu de ne plus écrire ; & puis mon imagination a été refroidie par l'âge & froiſſée par les événemens. Je ſerois plus correct, mais je vaudrois encore moins.

Et la Préface ?

--- Je n'en ai point fait, je n'en ferai point. Qu'y mettrois-je ?

Vous parleriez du Poëme épique.

--- Tant de monde en a parlé.

Des Traductions.

--- Ce que j'en dirois ne rendroit pas la mienne mielleure.

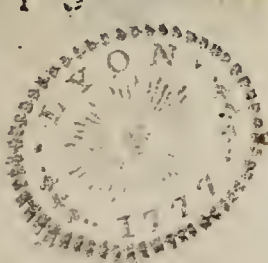
Du Taſſe.

--- Sa vie eſt par-tout. Son génie doit ſe retrouver dans mon Ouvrage, ou mon Ouvrage ne vaut rien.

LA JERUSALEM DELIVRÉE.

CHANT PREMIER.

JE chante la guerre sainte & ce capitaine qui délivra le tombeau de Jesus-Christ. Nombre d'exploits signalerent sa prudence & sa valeur : nombre de travaux éprouverent sa patience dans cette glorieuse conquête. En vain l'enfer se souleva contre lui ; en vain s'armerent contre lui les peuples réunis de l'Asie & de l'Afrique ; le ciel protégea ses efforts, & il ramena sous les saints étendards ses compagnons errans.



O muſe! ô toi qui ne ceins point ta tête d'un périſſable laurier cueilli ſur l'Hélicon, toi qui habites dans l'Olympe au milieu des céleſtes chœurs, & dont le front eſt couronné d'étoiles immortelles; ô muſe! allume dans mon ſein une ardeur divine, enflamme mes chants; pardonne ſi j'orne la vérité de fleurs, & ſi je répands ſur mes vers d'autres charmes encore que les tiens.

Tu ſais que l'homme court s'enivrer des menſonges du Parnaſſe; tu ſais que la vérité parée des graces de la poéſie entraîne & ſubjugue les cœurs les plus rebelles. Ainſi nous préſentons à un enfant malade les bords d'un vaſe abreuvés d'une douce liqueur: heureuſement trompé, il boit des ſucs amers, & doit la vie à ſon erreur.

O magnanime Alphonſe, ô mon aſyle & mon port! toi qui ſauvas des injures de la fortune & des écueils d'une mer en furie, ma barque errante & à demi-briſée, daigne ſourire à des vers qu'au milieu de mon naufrage je fis vœu de te

conſacrer. Peut-être un jour viendra que ma muſe, qui préſage tes deſtins, oſera chanter tes exploits; & en les chantant, elle ne fera que répéter ceux qu'elle va décrire.

Oui, ſi jamais les Chrétiens ſont réunis par les nœuds de la paix; ſi jamais ils s'arment pour arracher une ſeconde fois au fier Muſulman la glorieuſe proie que retient ſon injuſtice: oui, ce ſera toi qui commanderas leurs armées, ou guideras leurs pavillons. Emule de Godefroi, daigne écouter mes chants & prépare-toi aux combats.

Déjà le ſoleil avoit cinq fois parcouru ſon oblique carrière depuis que l'ardeur d'un ſaint zele avait entraîné les Chrétiens dans l'Orient. Nicée avoit cédé à leur audace: la puiſſante Antioche ſurpriſe par leur adreſſe, avoit été défendue par leur valeur contre toutes les forces de la Perſe. Maîtres de Tortoſe, l'hiver ſuſpendoit leurs efforts, & ils attendoient le retour du printems,

Déjà cette ſaiſon qui enchaîne l'acti-

vité des guerriers touchoit à sa fin, quand du haut de son trône, de ce trône qui s'éleve autant au dessus de la sphere étoilée, que les étoiles s'élevent au dessus des enfers, l'Eternel abaissa ses yeux sur la terre; un seul de ses regards embrasse l'univers & tous les êtres qu'il renferme.

Tout est présent à sa vue; mais elle se fixe surtout sur la Syrie & sur les Princes chrétiens. De ce coup-d'œil qui pénetre les cœurs, & qui en éclaire les replis les plus tortueux, il voit Godefroi enflammé du zele le plus pur. Ce guerrier, plein de foi, brûle d'affranchir Solime du joug de l'impie. La gloire, les Empires, les richesses, tout est vil à ses yeux.

L'ambitieux Baudouin n'aspire qu'aux grandeurs humaines dont il est occupé tout entier. Tancrede en proie à un amour funeste qui l'agite & le dévore, dédaigne la vie. Boëmond jette dans Antioche les fondemens de son nouvel empire, établit des loix, crée les arts & donne à ses sujets un culte pur & des vertus.

Pronfondément absorbé dans ces grands

deſſeins, il ne paroît plus connoître d'autre gloire, ni d'autres exploits. L'ame impétueuſe de Renaud appelle la guerre, & s'indigne contre le repos. Ce ne ſont point des tréſors, ce n'eſt point un empire, qui flattent ſes vœux; il ne brûle que pour l'honneur; mais il brûle d'une ardeur immodérée. Son oreille attentive s'enivre des récits de Guelfe ſon oncle, & ſon cœur s'enflamme à l'éclat des exploits qu'il lui raconte.

Après avoir ſondé l'ame de ces guerriers & des autres princes chrétiens, le roi du monde appelle Gabriel qui tient le ſecond rang parmi les miniſtres de ſes volontés. Gabriel interprete fidele entre Dieu & les Juſtes, meſſager toujours agréable, porte ſur la terre les décrets du ciel, & rapporte au ciel les vœux & les prieres des mortels.

« Va trouver Godefroi. Dis-lui de ma
» part; pourquoi cette inaction? pourquoi
» Solime opprimée attend-elle encore ſes
» libérateurs? Qu'il aſſemble les chefs,
» qu'il hâte leur lenteur. Il ſera leur géné-

» ral & leur guide. Je le choiſis & ils le » choiſiront ; aujourd'hui ſes égaux & » bientôt les exécuteurs de ſes ordres. »

Dieu dit ; & le fidele Gabriel a déjà revêtu d'une forme aérienne ſon inviſible ſubſtance. Il a pris une figure humaine ; mais une majeſté céleſte brille dans ſes regards. Il eſt dans cet âge qui ſépare la jeuneſſe de l'enfance. Des rayons éclatans ornent ſa blonde chevelure.

Des ailes agiles, infatigables, ſont attachées à ſes épaules. Elles ſont blanches, & les extrêmités en ſont d'or. A l'aide de ces ailes, il fend les vents & les nues ; il plane ſur la terre & ſur les mers. Déjà il a franchi les céleſtes barrieres & les limites du monde. Ses ailes balancées arrêtent un moment ſon vol au deſſus du Liban.

Enfin il ſe précipite vers les plaines de Tortoſe. Le ſoleil entr'ouvroit ſes portes de l'Orient ; plus de la moitié de ſon diſque paroiſſoit encore plongé dans les eaux : déjà Godefroi offroit à Dieu ſon hommage accoutumé, lorſque s'a-

vançant à côté du ſoleil, mais plus brillant que lui, l'Ange ſe préſente à ſa vue.

« Godefroi, voici la ſaiſon favorable „ aux combats : pourquoi differes-tu „ d'affranchir Solime ? Aſſemble les chefs „ de l'armée, gourmande leur pareſſe ; „ Dieu t'a choiſi pour les commander ; „ ils t'obéiront d'eux-mêmes. C'eſt Dieu „ qui m'envoie ; c'eſt ſa volonté que je „ te révele. Quelle confiance il doit t'inſ- „ pirer ! quel zele doit enflammer ton „ ame & ſe communiquer à ton armée ! „ Il dit, & il eſt déjà dans le ciel. A ce diſcours, à cet éclat, Godefroi, les yeux éblouis, reſte interdit & étonné.

Mais enfin ſorti de ſon trouble, il ſonge, & aux ordres qu'il a reçus, & au Dieu qui les lui donne, & au miniſtre qui les lui annonce. Son zele ſe ranime encore : il brûle de terminer une entrepriſe dont il eſt devenu le chef. Ce n'eſt point l'orgueil d'un vain titre qui enfle ſon courage ; mais ſa volonté s'enflamme dans la volonté du ciel, comme l'étincelle dans un grand feu.

Il invite auſſi-tôt les héros ſes compagnons à ſe raſſembler : les lettres, les couriers volent de tous côtés. Toujours, au conſeil il unit la priere. Tout ce qui peut ébranler, émouvoir une ame généreuſe, tout ce qui peut réveiller la valeur aſſoupie, il le trouve dans ſon ame : & les reſſorts puiſſans qu'il emploie entraînent & ſéduiſent tous les cœurs.

Les chefs s'aſſemblent ; d'autres héros les ſuivent encore. Boëmond ſeul reſte dans ſes Etats. Une partie eſt dans les murs de Tortoſe, d'autres campent dans les plaines qui l'environnent Enfin au jour marqué, tous les guerriers ſe réuniſſent, & forment un conſeil auguſte & ſolemnel. Godefroi eſt au milieu d'eux ; la majeſté brille ſur ſon front ; & une noble éloquence éclate dans ſes diſcours.

« Guerriers armés pour venger la que-
» relle du Ciel, vous qu'un Dieu choi-
» ſit pour relever ſon culte & ſes autels ;
» vous que guida ſon bras au milieu des
» armes, à travers les dangers de la terre
» & les écueils de la mer, vous dont il

» s'eſt ſervi pour ſoumettre tant de pro-
» vinces rebelles à ſa loi, pour déployer
» ſes enſeignes victorieuſes, & faire révé-
» rer ſon nom aux nations abattues &
» domptées.

» Ce n'eſt point ſans doute l'amour
» d'une vaine renommée qui nous a fait
» abandonner nos femmes, nos enfans
» & notre patrie : ce n'eſt point pour
» commander à des peuples barbares que
» nous avons bravé une mer infidelle &
» les haſards d'une guerre lointaine; une
» gloire ſi commune, d'auſſi viles con-
» quêtes, ne ſont pas le prix du ſang
» que nous avons verſé.

» Arborer nos étendards ſur les murs
» de la Cité Sainte, arracher des Chré-
» tiens au joug d'une ſervitude qui les
» avilit & les accable, fonder dans la
» Paleſtine un nouveau Royaume, don-
» ner à la piété un aſyle aſſuré, rompre
» la barriére qui fermoit à ſes homma-
» ges & à ſes vœux l'accès du ſaint
» tombeau, tels furent les objets de notre
» illuſtre entrepriſe.

» Nous avons affronté mille dangers, » nous avons ſoutenu les travaux les » plus rigoureux ; mais nous aurons peu » fait pour notre gloire & rien encore » pour nos deſſeins, ſi l'effort de nos ar- » mes s'arrête ou ſe borne à d'autres vic- » toires. Que nous ſert d'avoir entraîné » toute l'Europe au fond de l'Aſie, » d'avoir porté la flamme dans ces vaſ- » tes contrées, ſi tant de mouvemens » finiſſent par bouleverſer des empires, » & n'en élevent point d'autres !

» En vain l'ambitieux voudroit, ici, » poſer un trône ſur une baſe mondaine : » entouré d'étrangers, d'infideles, de » payens, au milieu des Grecs jaloux » & perfides, loin des ſecours de l'Occi- » dent, il verra s'écrouler des fondemens » mal aſſurés ; & accablé ſous leurs rui- » nes & leurs débris, il n'aura fait que » creuſer ſon tombeau.

» Les Turcs vaincus, les Perſans dé- » faits, Antioche ſoumiſe ; voilà, guer- » riers, de nobles exploits & d'illuſtres » conquêtes ; mais ce ne ſont pas les

» nôtres. Nous les devons à la faveur du
» ciel. Si ſes bienfaits ne ſont dans nos
» mains que des inſtrumens de révolte,
» ſi nous ne nous en ſervons que pour
» combattre ſes deſſeins, je crains qu'il
» ne les retire, & que le bruyant éclat
» de nos victoires ne devienne la fable
» des nations.

» Loin, loin de nous un ſi coupable
» uſage de la faveur céleſte! Marchons
» d'un pas toujours égal, & couronnons
» par une illuſtre fin la grandeur de notre
» entrepriſe. Les paſſages ſont libres, les
» chemins ſont ouverts; la ſaiſon ſeconde
» nos projets: courons, volons vers ces
» murs où le ciel a marqué le terme de
» nos exploits. Qui nous arrête encore?

» Oui, Princes, je vous l'annonce,
» & mes préſages ſont infaillibles: j'en
» atteſte l'univers, j'en atteſte les ſiecles
» à venir, j'en atteſte les céleſtes puiſ-
» ſances qui m'entendent, oui les temps
» ſont arrivés, & tout eſt mûr pour le
» ſuccès de nos armes. Si nous tardons
» encore, le moment nous échappe, &

» bientôt notre victoire s'évanouit. Je » vois déjà l'Egypte voler au secours de la » Palestine, & triompher de nos lenteurs. »

Il dit : à son discours succede un doux murmure. Après lui Pierre se leve ; simple solitaire, Pierre étoit assis au milieu des Princes, & de ses conseils il servoit une entreprise dont il fut le premier moteur. « Ce que Godefroi vous » invite à faire, moi je vous le conseille. » Il n'y a plus à balancer. La vérité vous » a été démontrée ; vous la sentez, vous » en êtes convaincus, je n'ai qu'un mot » à vous ajouter.

» Quand je me rappelle ces discordes » malheureuses, sources de tant d'af- » fronts que vous avez soufferts, ces » divisions qui ont arrêté ou suspendu » vos succès, ces lenteurs éternelles, j'en » trouve l'origine dans le funeste & trop » long partage d'une autorité qu'anéantit » l'équilibre des opinions.

» Il faut un maître unique dont la » sagesse distribue les récompenses & les » peines : autrement le gouvernement

» flotte incertain, ſans principes & ſans
» regle. Ah ! réuniſſez en un ſeul corps,
» des membres qui ne tendent qu'à ſe
» rapprocher. Mettez dans la main d'un
» chef, des reſſorts qui conduiſent & un
» frein qui arrête : armé du ſceptre & du
» pouvoir, qu'il ait, & les droits, & la
» majeſté d'un Souverain. »

Ainſi parla le vieillard : ô Dieu, ton ſouffle pénetre toutes les penſées & embraſe tous les cœurs ! C'eſt toi qui inſpiras le ſolitaire : c'eſt toi qui imprimas ſes paroles dans le cœur de tous les chefs ; tu étoufferas en eux le ſentiment de l'indépendance & cet orgueil ſi naturel de commander aux autres. Guillaume & Guelfe, les premiers donnent à Godefroi le titre de général auquel ils avoient le plus de droit de prétendre.

Tous les autres applaudiſſent. Qu'il ſoit, diſent-ils, l'ame de nos entrepriſes & qu'il nous commande ; qu'il impoſe des loix aux vaincus : qu'arbitre de tout, il donne ou la guerre, ou la paix. Que ſes égaux obéiſſent à ſes ordres & ne

ſoient plus que les miniſtres de ſes volontés. Auſſi-tôt la renommée vole & porte par-tout la nouvelle de cet illuſtre choix.

Godefroi ſe montre aux ſoldats ; il paroît à tous digne du haut rang où le ciel l'a placé. D'un front ſerein, d'un regard tranquille & modeſte, il reçoit leurs hommages, il entend leurs applaudiſſemens, il répond aux témoignages de leur amour & aux proteſtations de leur obéiſſance : enſuite il ordonne que, le lendemain, tous ſe raſſemblent en ordre de bataille dans une vaſte plaine.

Le ſoleil plus ſerein & plus lumineux reparoît à l'Orient : aux premiers rayons du jour qu'il ramene, les drapeaux flottent dans les airs, & tous les guerriers s'avancent couverts de leurs armes les plus brillantes. Ils ſe rangent dans une vaſte prairie. Bouillon paroît : infanterie, cavalerie, tout défile ſous ſes yeux attentifs à les diſtinguer.

O toi qui diſſipes la nuit des ans & de l'oubli, toi qui conſerves, dans un

dépôt fidele, les événemens paſſés, mémoire, redis-moi les noms des guerriers & le nombre de leurs ſoldats ? Que leur antique renommée, perdue dans le ſilence, obſcurcie par les années, revive & reprenne, dans mes vers, ſon premier éclat. Donne à ma langue des ſons que tous les ſiecles entendent & qui retentiſſent encore au-delà des tems.

Les premiers qui s'avancent ſont les François ; troupe d'élite formée dans l'iſle-de-France, dans ce pays riche & fertile que quatre fleuves arroſent. Hugues, le frere de leur Roi, les avoit commandés, mais il n'étoit plus ; & les fleurs de lys marchoient alors ſous les ordres de Clotaire. Ce guerrier porte le nom des Rois : ſa valeur & ſes exploits le rendent digne de ce rang.

Ils ſont au nombre de mille cavaliers : mille autres les ſuivent ; ils ont même diſcipline, même caractere, mêmes armes & mêmes traits : la Neuſtrie leur donna la naiſſance. Robert eſt leur ſouverain & leur chef. Après eux flottoient

les enſeignes de Guillaume & d'Ademar tous deux princes & tous deux paſteurs des peuples.

L'un & l'autre étoit ſorti de l'ombre des autels ; un caſque preſſe leur longue chevelure, & leurs mains conſacrées à un miniſtere de paix, manient des armes cruelles. Sous le premier, marchent quatre cents guerriers qu'Orange à nourris : le ſecond en commande quatre cents autres, non moins courageux, auxquels la ville du Puy donna le jour.

Baudouin paroît enſuite, & conduit douze cents Boulonnois : une partie avoit ſuivi ſes drapeaux : Godefroi ſon frere lui a confié les autres depuis qu'il commande à tous les chefs. Un héros intrépide à la guerre & prudent au conſeil, le comte de Chartres, guide après lui quatre cents guerriers.

Guelfe marche ſur ſes pas ; Guelfe que ſon mérite éleve à la hauteur de ſa fortune : Italien d'origine, il compte, dans la maiſon d'Eſt, une nombreuſe ſuite d'aïeux ; mais l'Allemagne lui donna

un ſurnom & des états, & il ſoutient la gloire des Guelfes qui l'ont adopté. La Carinthie reconnoît ſes loix & il commande aux régions que les Rhétiens & les Sueves occuperent jadis entre le Danube & le Rhin.

Cet héritage de ſa mere fut agrandi par ſes conquêtes. Ses ſoldats vont affronter la mort ſous ſes ordres : avides de périls, ils aiment, dans la paix, les feſtins & les jeux, & ils temperent par une douce chaleur le froid de leurs climats. Cinq mille avoient ſuivi ſa fortune ; mais le fer du Perſe en a déjà moiſſonné plus des deux tiers.

Paroît enſuite l'élite de ce peuple que preſſent de tous côtés, la France, l'Allemagne & la mer & dont les fertiles ſillons & les paturages ſont arroſés & ſouvent inondés par la Meuſe & par le Rhin. Une blonde chevelure ajoute encore à la blancheur de leur teint. Parmi eux, ſont des Inſulaires accoutumés à braver l'Océan qui les environne ; ils l'arrêtent par des digues profondes : mais ſouvent l'Océan briſe ces barrieres & engloutit à la

fois, leurs vaiſſeaux, leurs tréſors & leurs cités.

Ils compoſent enſemble mille guerriers, & marchent tous ſous les ordres d'un autre Robert. Après eux vient l'eſcadron plus nombreux des Anglois. Guillaume, le ſecond fils de leur Roi, les commande. Les Anglois excellent à lancer des traits. Avec eux eſt un peuple plus voiſin du pôle; ſauvages habitans des forêts, leur patrie eſt l'Irlande qui touche aux dernieres limites du monde.

Tancrede vient enſuite, Tancrede, le plus brave, le plus généreux, le plus intrépide & le plus beau de tous ces guerriers, ſi Renaud n'étoit pas avec eux. Une ombre légere ſe mêle à l'éclat de tant de vertus : c'eſt un funeſte amour, un amour né d'un coup-d'œil au milieu des combats, qui vit dans les chagrins, & ſe nourrit d'amertume.

On dit, que ce jour que rendit à jamais célebre la défaite des Perſes par les Chrétiens, Tancrede, victorieux, laſſé de pourſuivre des ennemis qui fuyoient devant lui, chercha enfin un aſyle où il

pût repoſer ſes membres fatigués & éteindre une ſoif brûlante. Il entre dans un ſombre bocage où couloit une claire fontaine entourée de ſieges de verd gazon.

Soudain une fille paroît à ſa vue ; l'armure qui la couvre ne laiſſe voir que ſa tête : c'étoit une Perſanne, une jeune guerriere, qui étoit venue dans cet aſyle, chercher auſſi l'ombre & le repos. Tancrede, la voit ; il la voit, il l'admire. Il eſt enflammé, il brûle pour elle. Cet amour qui ne fait que de naître, déjà regne en tyran dans ſon cœur.

A la vue du guerrier, elle remet ſon caſque, & elle fondoit ſur lui, ſi une troupe de Chrétiens n'étoit ſurvenue. Cette fiere beauté cede au nombre qui la menace ; elle part : mais Tancrede vaincu conſerve ſon image, elle vit dans ſon cœur : toujours plein de ſon idée, tout lui retrace, & ſes traits, & ſon attitude, & les lieux où il l'a vue ; alimens éternels de la flamme qui le conſume.

Le cœur gros de ſoupirs, les yeux mouillés de larmes, il marche la tête baiſſée, & fait lire dans tout ſon main-

tien, ſon amour & ſon déſeſpoir. Huit cents cavaliers ſont ſous ſes ordres. Ils ont abandonné, pour les ſuivre, les côteaux fortunés de Toſcane, & les plaines fertiles de la Campanie, pays charmant où la nature étale ſa pompe & ſes richeſſes.

Deux cents Grecs viennent enſuite; ils ne ſont point couverts de fer: des cimeterres pendent à leur côté: un arc & des fleches réſonnent ſur leurs épaules. Leurs courſiers agiles, infatigables ne connoiſſent preſque, ni le repos, ni la nourriture; prompts à l'attaque; prompts à la retraite, errans & diſperſés, leur fuite eſt encore un combat.

Tatin eſt à leur tête; Tatin le ſeul des Princes Grecs qui oſa s'aſſocier à la fortune des Latins. O crime! ô honte! malheureuſe Grece, tu demeuras tranquille ſpectatrice d'une guerre qui ſe faiſoit ſur tes frontieres; ta foible politique attendoit les événemens pour ſe décider, vile eſclave aujourd'hui, gémis ſous le poids de ta chaîne; mais n'accuſe point l'injuſtice du ſort qui t'accable: il étoit dû à ta lâcheté.

Aux derniers rangs, parut une troupe, que l'honneur, le courage & les talens devoient placer avant toutes les autres. Ce ſont ces foudres de la guerre, la terreur de l'Aſie, héros invincibles, connus ſous le nom d'aventuriers. Fabuleux Argonautes, Chevaliers errans plus fabuleux encore, vos exploits ſi vantés diſparoiſſent devant ceux de ces guerriers. Mais, qui ſera digne de les commander ?

Dudon les guide ; ſa verte vieilleſſe conſerve toute la force de l'âge mûr : ſa vigueur éclate encore ſous ſes cheveux blancs ; d'honorables bleſſures conſervent la trace de ſes exploits. Si le droit de commander eût été le prix de la naiſſance & de la valeur, tous y auroient prétendu ; mais tous s'accordent à choiſir pour leur chef, celui qui avoit rendu le plus de combats, & acquis le plus d'expérience.

Euſtache paroît avec éclat dans cette troupe, Euſtache illuſtre par lui-même, plus illuſtre encore par Bouillon ſon frere. On y voit Gernand. Ce fils du Roi de Norwege, vante, & ſes titres, & les couronnes, & les ſceptres qui l'attendent.

Roger de Bernaville, & Enguerrand ſoutiennent leur antique gloire. Genton, Raimbaud, deux Gerard y brilloient par leur courage & par leur audace.

On y remarque encore Ubalde & Roſémond héritier du duché de Lancaſtre. Fier Obizon, héros de la Toſcane, & vous, Achille, Sforce, Palamede tous trois freres, tous trois l'honneur de la Lombardie, vos noms appartiennent à l'univers & ils ſurnageront ſur l'abyme de l'oubli, le tien auſſi généreux Othon, toi dont le bras conquit ce fameux bouclier ſur lequel étoit peint un enfant tout nud ſortant de la gueule d'un ſerpent.

Je n'oublierai point Gaſton, Rodolphe, ni l'un & l'autre Guy, tous deux célebres par leurs exploits. Evrard, ni Garnier, ne demeureront point enſevelis dans la nuit d'un injurieux ſilence. Où m'entraînez-vous encore, Gildippe, Odoard? Fideles amants, tendres époux, toujours inſéparables, vous vous ſuivez juſques dans les combats & vos noms ſeront encore unis dans mes vers.

Que n'apprend-on pas, amour, ſous

ton empire ? d'une foible amante, tu fis une intrépide guerriere. Gildippe attachée aux pas de ſon époux, combat à ſes côtés. Leurs jours n'ont qu'une même trame, il n'eſt point de douleur, point de bleſſure, qui ne ſe répete de l'un à l'autre. Le coup qui atteint l'amant, frappe ſon amante : & la vie de l'un s'écoule par la bleſſure de l'autre.

Mais Renaud, un enfant, efface tous les Héros Chrétiens. Sur ſon front majeſtueux éclate une douce fierté. Tous les regards ſont fixés ſur lui. Ses exploits ont devancé l'âge, & ſurpaſſé les eſpérances ; les premiers jours de ſon printems donnent des fruits que d'autres ne cueillent que dans leur automne. Couvert de ſon armure, la foudre à la main, c'eſt le Dieu des combats : s'il ôte ſon caſque, c'eſt l'amour.

Sophie, la belle Sophie, lui donna le jour ſur les rives de l'Adige ; & Berthold, le puiſſant Berthold eſt ſon pere. Il étoit encore au berceau quand Malthilde l'adopta : élevé ſous ſes yeux, il apprit tout ce qu'on enſeigne aux enfans des

Rois : & il demeura toujours près d'elle jusqu'au moment où la trompette guerriere retentit du côté de l'Orient, & enflamma son jeune courage.

Alors, & il n'avoit pas encore trois lustres achevés, seul il se dérobe aux mains qui l'ont nourri, & parcourt des routes inconnues : il traverse la mer Egée, il franchit les rivages de la Grece, & vient dans des contrées lointaines se joindre aux Chrétiens. Fuite héroïque & digne de trouver un imitateur dans quelqu'un de ses illustres neveux. Il y a déjà trois ans qu'il combat & à peine un léger duvet commence à paroître sur son visage.

Aux cavaliers succede l'infanterie : Raimond commande la premiere bande ; Toulouse obéit à ses loix. Du pied des Pyrénées, des bords de la Garonne & de l'Océan, quatre mille guerriers ont suivi ses pas ; tous bien armés, tous formés à une discipline sévere, intrépides dans les dangers, endurcis aux travaux, braves soldats, ils ne peuvent avoir un

capitaine

capitaine plus brave, ni plus expérimenté.

Etienne d'Amboise en conduit cinq mille que Tours & Blois ont vu naître. Quoique tout couverts d'un acier brillant, leurs corps sans vigueur cedent aux premieres fatigues. Nés sous un climat, riant, & voluptueux, ils en ont la molleſſe & la langueur. Ils ſont impétueux au premier choc, mais bientôt leur ardeur s'affoiblit & s'éteint.

Alcaſte, vient enſuite, le regard menaçant, la démarche altiere : tel on vit Capanée ſous les murs de Thebes. Six Mille Helvétiens ſont deſcendus avec lui du ſommet des Alpes : ce peuple audacieux & fier a donné des formes nouvelles & un plus noble emploi au fer qui traçoit des ſillons, & déchiroit le ſein de la terre. D'une main accoutumée à conduire de vils troupeaux, il va défier les Rois.

A la tête de la derniere troupe, flotte l'étendart où ſont peints la thiare & les clefs. Sous le brave Camille marchent

ſept mille ſoldats couverts d'armes éclatantes. Camille fier de l'honneur de la commander ſe flatte de faire revivre la gloire de ſes aïeux & de montrer à l'univers que la valeur romaine n'eſt point éclipſée ou du moins qu'il ne lui manque que la diſcipline.

Godefroi ſatisfait appelle les chefs, & leur découvre le ſecret de ſes projets : demain, leur dit-il, aux premiers rayons de l'aurore que l'armée ſe mette en marche, & que la Cité Sainte ſoit inveſtie avant que l'ennemi nous attende. Allez, généreux guerriers, courez aux combats, ou plutôt à la victoire. A ce diſcours hardi d'un héros plein de ſageſſe, tout s'agite, tous les courages s'enflamment, & leurs vœux impatiens hâtent le retour de l'aurore.

Cependant le vigilant Bouillon n'eſt pas ſans crainte ; mais il la cache au fond de ſon cœur. Des avis trop certains lui ont appris que l'Egyptien marche vers Gaza & qu'avec des forces redoutables il menace d'entrer dans la Syrie. Il connoît ce Prince audacieux. Nourri dans les

combats, il ne peut croire qu'il languiſſe aujourd'hui dans une molle oiſiveté. Trop sûr de trouver en lui un ennemi opiniâtre, il parle ainſi à Henri ſon meſſager fidele.

« Monte ſur une barque légere & » paſſe en Grece ; une main qui ne m'a » jamais trompé m'écrit, qu'un jeune » héros, un rejetton des Rois y arrive » pour s'aſſocier à nos armes. C'eſt le » Prince des Danois ; il amene à ſa ſuite » des peuples qui habitent les climats » glacés de l'ourſe.

» Peut-être le Grec artificieux & four- » be tentera de le faire retourner ſur ſes » pas, ou de porter ſes efforts & ſon » audace dans des contrées éloignées de » nous. Toi, miniſtre fidele de mes vo- » lontés, toi l'organe de la vérité, fixe ce » Prince au parti que lui dicte ſon intérêt » & le nôtre. Dis-lui de ma part, qu'il » vienne ; que tout délai flétriroit ſa » gloire.

» N'accompagne point ſes pas : demeure » auprès du Roi des Grecs pour hâter

» le ſecours tant promis ; ce ſecours que » les traités nous autoriſent à exiger de » lui. » Muni de ces inſtructions & des lettres du héros, Henri part. Bouillon, plus calme, commence à goûter le repos.

Cependant l'aurore ouvre au ſoleil les portes de l'Orient: on entend, tout-à-coup, le ſon des tambours & les éclats de la trompette guerriere : tout s'émeut, tout s'ébranle. Le tonnere qui promet une pluie bienfaiſante à la terre altérée, n'eſt point auſſi agréable aux mortels que le fut à ces guerriers avides de combats, le ſon des inſtrumens belliqueux.

Dans l'ardeur qui les preſſe, tous s'aſſemblent, tous vont ſe ranger ſous leurs chefs. Déjà l'armée eſt en ordre ; les enſeignes ſe déploient & au milieu d'elles paroît avec éclat l'enſeigne de la croix, le gage de la victoire.

Le ſoleil a déjà meſuré une partie de ſa carriere ; ſes rayons frappent les armes des ſoldats & en font jaillir des étincelles qui éblouiſſent au loin. L'air eſt tout en feu. Le choc des armes, & le

henniſſement des chevaux, retentiſſent dans la plaine.

Par les ordres du Général dont la ſageſſe a tout prévu, des cavaliers ſe ſont répandus dans la campagne & vont reconnoître le pays : des pionniers applaniſſent la route, comblent les foſſés, & ouvrent les paſſages.

Il n'eſt, ni force ennemie, ni remparts, ni torrent, ni forêt, qui puiſſe arrêter la courſe impétueuſe des Chrétiens. Tel on voit le Roi des fleuves, lorſque ſon onde, en courroux, s'enfle & s'éleve, franchir ſes rives & porter le ravage dans la plaine : il n'eſt plus de digne, plus de barriere qui s'oppoſe à ſon débordement.

Le Roi de Tripoli avoit ſeul à leur oppoſer, des murs, des troupes, des tréſors & des armes : ſeul il pouvoit leur préſenter des obſtacles; mais il n'oſe affronter la tempête : renfermé dans ſes murailles, il offre des préſens & demande la paix. Arbitre de tout, au milieu de ſes états, Godefroi lui donne des loix & reçoit ſes hommages.

Du ſommet du Séir, de cette montagne qui du côté de l'Orient domine la Cité Sainte, deſcendit dans la plaine une multitude de Chrétiens, hommes, femmes, enfans, ils apportent des dons au vainqueur. Ils contemplent avec joie leurs libérateurs & leurs freres; ils admirent des armes inconnues; guides fideles & ſûrs, ils dirigent la marche de Godefroi.

Jamais il ne perd de vue le rivage de la mer. Il ſait qu'une flotte amie en cotoie les bords & lui aſſure l'abondance & des ſecours. Au moyen de cette flotte, c'eſt pour lui ſeul que les moiſſons jauniſſent dans les iſles de la Grece; c'eſt pour lui ſeul que Chio & la Crete voient mûrir leurs raiſins.

La mer gémit au loin ſous le poids des vaiſſeaux: l'onde écume ſous la rame des barques légeres. La Méditerranée n'offre plus d'aſyle au Sarraſin: il ne trouve partout que l'eſclavage ou la mort. Veniſe, Gênes, la France, l'Angleterre, la Hollande & la Sicile, ont couvert les ondes de leurs pavillons.

Un même esprit fait mouvoir toutes ces flottes, un même nœud les enchaîne au succès de la grande entreprise. Elles portent à l'armée des provisions qu'elles ont prises sur différens rivages. Cependant Godefroi a franchi les frontieres de l'infidele, & d'une course rapide, il avance vers les lieux arrosés du sang d'un Dieu.

Mais la messagere indifférente du mensonge & de la vérité, la renommée, a répandu que les Chrétiens victorieux se sont rassemblés; que déjà ils sont en marche, & que rien ne les arrête. Elle détaille leurs forces, elle nomme les guerriers les plus distingués; elle raconte leurs exploits, & sa voix menaçante présage à l'usurpateur de Sion les plus sinistres destins.

La crainte du mal, plus cruelle que le mal même, s'empare de tous les cœurs. L'oreille avide, inquiete, recueille les bruits les plus incertains, les rumeurs les plus frivoles, & porte le trouble dans les ames. Un murmure confus se répand dans la ville, dans les champs,

& revient plus terrible augmenter les douleurs & les alarmes.

Cependant le tyran à l'approche des périls qui menacent ſa vieilleſſe, roule dans ſon cœur agité les projets les plus barbares. Aladin eſt ſon nom : nouvellement aſſis ſur un trône uſurpé, il y vit entouré de crainte & de ſoucis. Il eſt né cruel, mais l'âge avoit adouci ſon farouche caractere. A la vue des Latins qui vont l'attaquer, de nouveaux ſoupçons ajoutent à ſes vieilles inquiétudes : il craint les ennemis ; il redoute ſes ſujets.

Dans une même ville, habitent confondus, deux peuples diviſés par leur croyance : le moins nombreux & le plus foible eſt ſoumis à Jéſus-Chriſt. L'autre eſt ſectateur de Mahomet. Quand Aladin, maître de Solime, eut réſolu d'y établir le ſiege de ſon empire, ſa politique diminua, pour l'infidele, le poids des impôts, & en rejetta la ſurcharge ſur les Chrétiens malheureux.

Trop sûr de leur haine, ſa férocité, glacée par le froid des ans, ſe réveille plus terrible & plus aigrie. Jamais elle ne

fut plus ardente & plus altérée de ſang. Ainſi le ſerpent engourdi par les frimats, revit, plus dangereux, au printems. Ainſi le lion qui ſemble apprivoiſé, redevient, quand on l'offenſe, terrible & furieux.

Je vois, dit le tyran, je vois dans ces infideles, les ſignes trop certains de la joie qui les poſſede; ils ſe repaiſſent de nos malheurs; ils ſourient à nos larmes. Peut-être ils trament ſourdement des trahiſons & des perfidies; peut-être ils conſpirent contre ma vie, ou cherchent à introduire, dans nos murs, ce peuple ennemi qu'ils appellent leurs freres.

Non: je ferai avorter leurs complots: j'éteindrai mon courroux dans leur ſang. J'en inonderai Solime. J'égorgerai les enfans dans le ſein de leur mere; je brûlerai leurs maiſons: de leurs temples, je ferai leurs bûchers; & ſur cette tombe qu'ils adorent, au milieu de leurs ſacrifices & de leurs vœux, je prendrai leurs Prêtres pour mes premieres victimes.

Telles étoient les menaces du tyran: cependant il n'obéit pas à la fureur qui

le domine ; mais s'il pardonne à l'innocence, ce n'eſt point pitié, c'eſt lâcheté. La crainte irrite ſa fureur : une crainte plus puiſſante la dompte & l'arrête. Il tremble de fermer toute eſpérance aux traités, & d'aigrir, ſans retour, un ennemi victorieux.

Ainſi le barbare modere les accès de ſa rage inſenſée, ou plutôt il lui cherche d'autres alimens. Il déſole les campagnes ; il renverſe les chaumieres des laboureurs ; la flamme étend partout ſes ravages ; rien n'échappe à la deſtruction. Sa cruelle prévoyance trouble les fontaines & les ruiſſeaux, & mêle aux ondes pures de mortels poiſons.

Cependant il fortifie Jéruſalem. Déjà bien défendue de trois côtés, elle offroit ſeulement du côté du nord des remparts moins aſſurés. Au premier ſoupçon du danger qui le menaçoit, le tyran a élevé de nouvelles murailles, & raſſemblé dans l'enceinte une foule de guerriers que lui fourniſſent ſes Etats, & d'autres dont ſon or a payé les ſervices.

Fin du premier Chant.

LA JERUSALEM DELIVRÉE.

CHANT II.

PENDANT que le tyran se prépare à la guerre, Ismen seul, un jour se présente à sa vue : Ismen qui peut du fond des tombeaux rappeller une cendre inanimée, & lui rendre le sentiment & la vie ; Ismen dont les sombres & magiques accens font pâlir jusques sur son trône le Roi des Enfers ; Ismen qui commande aux Démons, les fait servir en esclaves à ses noirs projets, les délie, ou les enchaîne à son gré.

Adorateur de Mahomet, il fut jadis

Chrétien. Mais encore tout plein du culte qu'il a quitté, ſon art impie & ſacrilege en profane les Rits, & confond deux loix que jamais il n'a bien connues. Aujourd'hui, du ſéjour ténébreux, où il exerce une ſcience ignorée, il vient, au bruit du danger commun, offrir à un Roi méchant, un conſeiller encore plus ſiniſtre.

" Prince, lui dit-il, un vainqueur redouté vient fondre ſur nous; mais faiſons notre devoir : le Ciel ſecondera notre courage; l'univers nous donnera des ſecours. Tu es le modele des Rois & l'exemple des guerriers; ta ſageſſe a tout prévu; ſi tes ſujets ſont dignes de toi, cette terre ſera le tombeau de tes ennemis.

„ Pour moi, je t'offre ce que je puis; je viens partager tes travaux & tes dangers. Je te promets, & les conſeils d'une vieilleſſe expérimentée & toutes les reſſources de mon art : je forcerai l'Enfer même de combattre pour toi. Mais écoute, Prince, les ſecrets que je vais te révéler.

„ Dans le temple des Chrétiens, au
„ fond d'un ſouterrain inconnu, s'éleve
„ un autel ; ſur cet autel, eſt l'image
„ de celle que ce peuple imbécille ré-
„ vere comme une Déeſſe & comme la
„ mere d'un Dieu mort & enſeveli : une
„ lampe toujours allumée brûle devant
„ elle ; un voile la couvre ; autour ſont
„ ſuſpendues les nombreuſes offrandes
„ qu'y conſacra une crédule dévotion.

„ Cette image, il faut que toi-même,
„ de ta propre main, tu l'arraches de ce
„ temple, que toi-même tu la places
„ dans ta moſquée. Moi, j'emploierai
„ des charmes ſi puiſſans qu'elle de-
„ viendra pour nos murs une garde ſûre
„ & fidelle : elle ſera dans tes mains, le
„ gage de la victoire & de la ſûreté de
„ ton empire. „

Il dit, & il perſuade. Le tyran impatient vole à l'aſyle des Chrétiens : il écarte les Prêtres. D'une main ſacrilege, il arrache l'image, il la porte dans ce temple où ſouvent d'un culte coupable & inſenſé on outrage le Ciel. Dans ce

lieu profane, ſur cette image ſacrée, l'enchanteur murmure ſourdement ſes blaſphêmes.

Mais au retour de l'aurore, le Gardien de ce temple impie, cherche de ſes premiers regards ce précieux dépôt; il le cherche en vain, l'image a diſparu. Il court vers le tyran que ſon récit irrite & enflamme. Sans doute, s'écrie-t-il, une main inconnue l'a furtivement enlevée; & cette main ne peut être que celle d'un Chrétien.

Fut-ce en effet l'ouvrage d'un zèle induſtrieux! ou faut-il croire que le Ciel indigné du ſacrilege, ſauva, de cet outrage, cette image révérée. Nous l'ignorons encore: mais quel mortel eût oſé tenter une pareille entrepriſe? Oui, ſans doute. Ce fut le miracle d'une céleſte puiſſance.

Bientôt des ſatellites ſe répandent dans les temples, dans les maiſons des Chrétiens. D'un œil avide, curieux, ils en parcourent les recoins les plus ſecrets. On invite les délateurs par des récompenſes:

on effraie par les menaces les plus terribles ceux qui oſeroient recéler le vol ou le coupable. L'enchanteur lui-même interroge ſon art & emploie toutes ſes reſſources : vaines recherches, charmes inutiles ! le Ciel trompe ſes efforts & lui cache la vérité.

Le barbare Aladin, toujours prévenu contre les Chrétiens, honteux de ne pouvoir les convaincre, s'abandonne à toute ſa haine. Enflammé de colere, poſſédé d'une rage furieuſe, inſenſée, il veut ſe venger ; il veut à quelque prix que ce ſoit éteindre ſon courroux. " Il „ périra, dit-il, oui il périra ce coupable „ inconnu dans la perte commune de „ toute ſa ſecte.

„ De peur qu'il n'échappe à mes coups, „ que le juſte, que l'innocent périſſe. Le „ juſte ! l'innocent ! ah tous ſont coupa- „ bles ! jamais un ſeul parmi eux ne fut „ ami de notre nom. S'il en eſt un qui „ n'ait point trempé dans ce nouveau „ crime, un crime ancien le rend digne „ de la mort. Allons fideles ſujets, allons,

„ prenez la flamme, prenez le fer. Brû-
„ lez, égorgez ! „

Ainſi parla le tyran : ſes ordres barbares bientôt connus, portent l'épouvante parmi les Chrétiens : abattus, conſternés, la mort eſt déjà préſente à leurs yeux ; ils n'oſent ni fuir, ni ſe défendre : ils ne tentent ni l'excuſe, ni la priere. Timides, irréſolus, ils s'abandonnent ; mais tout-à-coup ils trouvent leur ſalut où ils l'attendoient le moins.

Parmi eux étoit une jeune fille, d'une ame élevée & d'un cœur digne d'une couronne. Elle eſt belle, mais elle néglige ſa beauté, ou du moins elle ne s'en ſert que pour relever encore l'éclat de ſa vertu. Solitaire, elle cache dans un aſyle impénétrable ſon mérite & ſes appas : elle ſe dérobe aux yeux, aux louanges & aux empreſſemens des mortels.

Mais il n'eſt point d'obſcurité qui puiſſe cacher toujours cette beauté céleſte & raviſſante. Amour, tu ne le permis pas ! tu découvris ſa retraite aux yeux d'un jeune homme qu'enflammerent ſes

attraits. Amour tantôt aveugle, tu marches le bandeau ſur les yeux; tantôt Argus, rien n'échappe à ta vue, & à travers mille barrieres, au fond de l'aſyle le plus myſtérieux, tu montres à un mortel l'objet de ſon hommage.

Sophronie, Olinde, nés dans les mêmes murs, adorent le même Dieu : auſſi modeſte amant que ſa maîtreſſe eſt belle, Olinde a des deſirs, mais peu d'eſpérance, & il ne demande rien : il ne ſait, ou plutôt il n'oſe découvrir ſa flamme. Elle, de ſon côté, ne le voit point, ou ne diſtingue point ſes feux, ou les mépriſe. Ainſi vit le malheureux Olinde, en proie à un amour qu'ignore, ou connoît mal, ou dédaigne celle qui en eſt l'objet.

Cependant l'arrêt du tyran & le malheur des Chrétiens vont troubler l'aſyle de Sophronie : à cette nouvelle, ſon ame généreuſe conçoit une grande idée; elle veut ſauver ſes frères : ſon courage la preſſe, ſa pudeur la retient : enfin le courage l'emporte, ou plutôt, par un heureux accord, elle unit la pudeur & l'audace.

Seule, au milieu de la foule, cette jeune beauté s'avance ; elle ne cache point, elle ne montre point ſes attraits : les yeux baiſſés, la tête couverte d'un voile, elle marche d'un air modeſte & aſſuré. L'œil incertain ne peut diſtinguer ſi elle eſt parée, ſi elle ne l'eſt pas ; ſi c'eſt à l'art ou bien au haſard qu'elle doit l'éclat de ſes charmes. Cette heureuſe négligence eſt l'ouvrage de la nature, de l'amour, & du ciel qui la favoriſe.

Objet de tous les regards, elle ne daigne regarder perſonne : admiſe devant le tyran, elle ne recule point à la vue du courroux qui l'enflamme ; intrépide, elle ſoutient ſon farouche aſpect. « Suſpends, „ lui dit-elle, ta vengeance, & arrête ton „ peuple. Je viens te découvrir le coupable „ qui t'a offenſé, je viens livrer, dans „ tes mains, la victime que demande ta „ colere. „

A cette noble hardieſſe, à l'éclat inattendu de cette beauté fiere & impoſante, Aladin, preſque confus, preſque ſubjugué, réprime ſon courroux, & adoucit ſes

ſiniſtres regards : ſi ſon cœur eût été moins dur, ſi Sophronie eût été moins ſévere, il en devenoit l'amant. Mais à une ame ſans deſirs, il faut des charmes qui cherchent à les faire naître ; & l'eſpérance eſt le premier aliment de l'amour.

S'il ne ſentit point de l'amour, le barbare ſentit du moins de l'étonnement, de la curioſité, du plaiſir. « Parle, dit-„ il, je défends qu'on attente à la vie de „ tes Chrétiens. -- Le coupable, Seigneur, „ tu le vois devant toi : cet enlévement eſt „ le crime de ma main. C'eſt moi qui t'ai „ ravi l'image, c'eſt moi que tu cherches, „ moi que tu dois punir. „

Ainſi la jeune héroïne dévoue ſes jours au danger commun, & veut le raſſembler tout entier ſur ſa tête. Généreux menſonge ! quand la vérité eut-elle plus de droits à mes hommages ? Le tyran balance ſuſpendu, & pour la premiere fois ſon courroux eſt lent à s'enflammer : « Je „ veux que tu découvres, dit-il, qui t'a „ donné ce conſeil, quel a été ton com-„ plice ? „

„ -- N'aſſocie perſonne à une gloire „ qui m'appartient toute entiere. Je n'eus „ que moi ſeule pour conſeil, moi ſeule „ pour complice, moi ſeule j'ai tout exé- „ cuté. -- Ainſi donc ſur toi ſeule tom- „ bera ma colere & ma vengeance. -- Ton „ arrêt eſt juſte : l'honneur eſt à moi „ ſeule, ſeule je dois être punie. „

Le courroux du tyran s'allume. -- „ Où „ as-tu caché cette image? -- Je ne l'ai „ point cachée, je l'ai livrée aux flam- „ mes; je l'ai dû pour la ſauver des pro- „ fanations & des ſacrileges de l'impiété : „ Seigneur, ou tu demandes le coupable, „ ou tu demandes l'image enlevée? L'i- „ mage, tu ne la reverras jamais; le „ coupable tu le vois.

„ J'ai dit le coupable; non je ne le „ ſuis point : j'ai pu reſaiſir le tréſor que „ nous avoit arraché ton injuſtice. „

A ces mots, le tyran frémit d'un ton qui porte la menace, & ſa colère n'a plus de frein. Vertueuſe Sophronie, ta beauté, ta pudeur, ton courage, rien ne pourra le fléchir : en vain l'amour pour la défendre

de ſa fureur, lui fait un bouclier de ſes charmes.

On la ſaiſit, & le barbare la condamne à périr dans les flammes. Déjà ſon voile, déjà ſes chaſtes vêtemens lui ſont arrachés; des liens cruels ſerrent ſes mains délicates : elle ſe tait : ſon courage n'eſt point abattu; mais ſon ame eſt émue; ſans pâlir, ſon teint ſe décolore & n'a que plus de blancheur.

Cet événement s'eſt bientôt répandu dans la ville : tout le peuple accourt; Olinde accourt auſſi. L'action eſt certaine; l'héroïne eſt encore inconnue : peut-être, hélas! ce ſera ſon amante. Il arrive, il la voit l'innocence ſur le front, mais déjà condamnée : déjà livrée aux miniſtres du tyran ardens à hâter ſon ſupplice : il s'élance, il ſe précipite à travers la foule.

« Non, Seigneur, non, ce n'eſt point „ elle, c'eſt folie à elle de s'en vanter. „ Elle n'y penſa jamais; jamais elle ne „ l'oſa. Seule, ſans expérience une femme „ n'a pu faire une action ſi hardie. Com- „ ment a-t-elle trompé les gardes? Si elle

„ l'a fait, qu'elle le diſe. C'eſt moi, Sei-
„ gneur, c'eſt moi qui l'ai enlevée. „ Tant il aimoit, hélas! l'inſenſible objet de ſon amour!

« La nuit j'ai monté au ſommet de ta
„ Moſquée, & par l'ouverture qui reçoit
„ la clarté du jour, je me ſuis fait une
„ route inconnue à tout autre : c'eſt à
„ moi que l'honneur appartient; c'eſt à
„ moi que la mort eſt due. Qu'elle n'u-
„ ſurpe point mon ſupplice : ces fers ſont
„ à moi. C'eſt pour moi que la flamme s'al-
„ lume; pour moi que le bûcher s'ap-
„ prête. „

Sophronie leve les yeux & jette ſur Olinde un regard plein de douceur & de pitié. -- « Que prétends-tu, malheureux
„ innocent? quel deſſein, ou quelle fu-
„ reur te guide ou t'entraîne? Ne ſuis-je
„ pas capable, ſans toi, de ſoutenir tout
„ ce que peut la colere d'un mortel? Ce
„ cœur ſaura ſeul braver la mort & n'a pas
„ beſoin d'un compagnon qui la partage. „

Son diſcours inutile ne peut fléchir un amant obſtiné. Spectacle héroïque où la

vertu la plus généreuſe lutte avec l'amour le plus tendre ; où la mort eſt le prix du vainqueur, ou la vie fera la peine du vaincu. A la vue de ce couple conſtant à s'accuſer eux-mêmes, le tyran ſent redoubler ſa fureur.

Il ſe croit avili par leur audace ; il croit que le mépris du ſupplice eſt un outrage pour lui-même. « Je les en crois „ tous deux, dit-il, tous deux auront la „ victoire & la palme qu'ils demandent. „ Les bourreaux, dociles à ſes ordres, chargent Olinde de chaînes ; les deux amans ſont liés au même poteau : mais attachés dos à dos ils ne peuvent ſe voir.

Le bûcher s'éleve autour d'eux ; déjà la flamme pétille : le malheureux Olinde adreſſe à la compagne de ſon ſupplice ces tendres plaintes qu'entrecoupent ſes ſanglots : « Les voilà donc ces liens qui „ devoient unir ma deſtinée à la tienne ? „ le voilà ce feu qui devoit embraſer nos „ ames d'une égale ardeur ?

„ Amour m'avoit promis d'autres flam- „ mes & d'autres nœuds : & voilà ceux

„ que le ſort barbare nous réſervoit ! ſon
„ injuſtice, hélas ! n'a que trop bien ſu
„ nous ſéparer pendant la vie ; plus cruel
„ il nous réunit à la mort. Du moins puiſ-
„ que tu devois périr d'une maniere ſi
„ funeſte, mon bonheur ſera de parta-
„ ger ton tombeau, ſi je n'ai pu partager
„ ton lit. Je plains ta deſtinée ; la mienne
„ eſt digne d'envie, puiſque je meurs à
„ tes côtés.

„ O mort trop heureuſe en effet, ſup-
„ plice délicieux ; ſi ma bouche collée
„ à ta bouche pouvoit, avec mon der-
„ nier ſoupir, te donner mon ame &
„ recevoir la tienne. „ Ainſi Olinde déploroit ſon infortune : -- Sophronie répond avec douceur.

« Ce moment, ami, demande d'au-
„ tres penſées & d'autres pleurs : occupe-
„ toi de tes fautes, ſouviens-toi de la
„ noble récompenſe que le Ciel promet
„ à la vertu ; offre à Dieu ton ſupplice ;
„ il n'aura plus que des douceurs : aſpire
„ au ſéjour éternel où le bonheur t'at-
„ tend. Regarde ce beau Ciel, regarde

ce

» ce ſoleil qui nous appelle & qui nous » conſole. »

Le Payen attendri pouſſe des cris de douleur : le Fidele gémit & ſoupire. Je ne ſais quelle impreſſion nouvelle, inconnue, paſſe dans l'ame inflexible du Tyran : il le ſent, il s'en indigne, & de peur de ſe laiſſer fléchir, il détourne les yeux, & ſe retire. Seule, ô Sophronie! tu ne partages point le deuil commun : objet de tant de larmes, tu n'en verſes aucune.

Cependant un guerrier paroît : il a un air impoſant & altier. Son armure, ſes habits étrangers annoncent qu'il arrive d'une région lointaine. Un tigre eſt ſur ſon caſque, & attire tous les regards. A cette illuſtre marque, on croit reconnoître Clorinde ; & c'eſt Clorinde elle-même.

Dès ſes plus jeunes ans, cette belle guerriere a mépriſé les amuſemens & les occupations de ſon ſexe. Sa main ſuperbe a dédaigné de s'abaiſſer à de vils travaux & de manier l'éguille ou le fuſeau. Elle a fui la molleſſe des villes & ces retraites, aſyles d'une vertu qui

ſe conſerve au ſein même de la liberté. Elle arma ſon front d'orgueil ; elle ſe plut à mettre de la rudeſſe dans ſes traits ; mais malgré cette rudeſſe, ſes traits plaiſent toujours.

Encore enfant, ſa foible main apprit à dompter un courſier ; elle mania la lance & l'épée ; elle endurcit ſes membres à la lutte & déploya ſon agilité dans la courſe. A travers les forêts, à travers les montagnes, elle ſuivit les bêtes les plus farouches. Dans les combats, c'étoit un lion ; dans les bois, un chaſſeur infatigable.

Elle vient du fond de la Perſe chercher & combattre les Chrétiens : ils ont déjà connu ſon bras. Plus d'une fois, elle a ſemé leurs membres dans les plaines ; & rougi les eaux de leur ſang. Ses premiers regards rencontrent l'appareil de la mort : curieuſe, elle preſſe les flancs de ſon courſier : elle veut ſavoir quel crime condamne ces malheureux au ſupplice.

La foule recule à ſon aſpect : elle s'ap-

proche du bûcher, elle observe le silence de Sophronie, les gémissemens d'Olinde, & un courage plus marqué dans le sexe le plus foible. Mais les larmes d'Olinde sont des larmes de pitié : s'il gémit, ce n'est point sur lui-même. Sophronie, en silence, les yeux fixés au Ciel, même avant que de mourir ne tient déjà plus à la terre.

Clorinde s'attendrit : elle les plaint tous deux, elle leur donne à tous deux des pleurs ; mais un sentiment plus vif l'intéresse à celle qui ne paroît point affligée. Elle est émue de son silence plus que des larmes de son Amant. Quels sont ces malheureux ? dit-elle aussi-tôt à un vieillard qui est à ses côtés : « Quel „ sort ou quel crime les a conduits au sup- „ plice? „

Elle dit, & en peu de mots il satisfait à sa demande. Etonnée de son récit, elle sent bientôt que tous deux sont également innocens. " Ils ne mourront „ point, où mes prieres, ou mes armes „ seront impuissantes. « Elle vole au

bûcher, fait éteindre la flamme, & adreſſe ce diſcours aux Bourreaux.

« Qu'aucun de vous n'oſe remplir ſon » cruel miniſtere, juſqu'à ce que j'aie » parlé à votre maître : il n'accuſera point » votre lenteur, c'eſt moi qui vous en » réponds. » Son aſpect, ſon diſcours les émeut, & ils obéiſſent. Elle s'avance vers Aladin qui lui-même porte ſes pas à ſa rencontre.

« Je ſuis Clorinde. Peut-être mon nom » t'eſt connu. Je viens défendre tes états, » & venger avec toi notre croyance com- » mune : ordonne, je ſuis prête à tenter » tous les haſards. Les plus hautes entre- » priſes n'étonneront point mon audace, » & je ne dédaigne point les plus aiſées. » Dans la plaine, au ſein de tes rem- » parts, tu trouveras partout le ſecours » de mon bras. »

Elle dit. Aladin lui répond : « Géné- » reuſe héroïne, eſt-il une région ſi recu- » lée, un pays ſi barbare, qui ne ſoit » plein de ton nom & de ta gloire ? sûr de » combattre avec toi, je défie les alarmes,

» & je compte ſur la victoire. Non, » quand une armée entiere ſe ſeroit réunie » à mes forces, je n'aurois pas un eſpoir » plus certain & plus conſolant.

» Déjà, déjà Godefroi, tarde trop au » gré de mon impatience. Tu demandes » que j'emploie ton bras : je ne connois » que les grandes, les difficiles entrepriſes » qui ſoient dignes de ton courage, je » veux que mes guerriers t'obéiſſent, & » que tes ordres ſoient leur loi. » Clorinde répond avec modeſtie à un diſcours qui la flatte.

« Tu ſeras étonné, ſans doute, ajouta- » t-elle, de me voir réclamer le prix de » ſervices que je ne t'ai pas encore rendus. » Mais pleine de confiance en ta bonté, » j'oſe te demander la vie de ces malheu- » reux, pour ma récompenſe. J'implore » ta clémence ; & cependant ſi le crime » eſt incertain, je ne devrois implorer » que ta juſtice. Mais je ne veux point » les juſtifier ; je ne veux point faire valoir » ici les preuves multipliées qui me dé- » montrent leur innocence.

» Les Chrétiens, dites-vous, ont enle-
» vé l'image que vous cherchez ; cet en-
» lévement n'eſt point leur ouvrage, j'en
» ſuis convaincue : & ma conviction eſt
» légitime. L'imagination de ton enchan-
» teur étoit un crime, un ſacrilege : c'en
» eſt un pour nous d'admettre des idoles
» dans nos temples, & ſurtout des idoles
» étrangeres.

» J'aime à rapporter à Mahomet lui-
» même la gloire de ce miracle. Oui
» c'eſt l'œuvre de ſa puiſſance. Il rejette
» la profanation loin de ſon temple, &
» nous défend de ſouiller ſon culte par
» un mêlange impur. Qu'Iſmen emploie
» les enchantemens, ce ſont-là ſes armes :
» mais nous, guerriers, manions le fer ;
» voilà notre ſeule ſcience, notre ſeule
» reſſource. »

Elle dit. Le cœur inſenſible d'Aladin réſiſte toujours à la pitié, mais il cede aux deſirs de Clorinde. La raiſon, l'autorité de ſes prieres le perſuade & le ſubjugue. » Je leur donne, dit-il, la vie &
» la liberté. Juſtice ou clémence ; inno-

» cents je les absous, coupables je leur » fais grace. »

On détache leurs fers. Mais, ô prodige ! l'amour d'Olinde a enflammé un cœur insensible. Déjà il est amant aimé ; bientôt heureux époux, la flamme du bûcher devient pour lui le flambeau de l'hymen. Il voulut mourir avec Sophronie, & par un généreux retour, Sophronie consent qu'il vive avec elle.

Mais le Tyran soupçonneux craint pour ses états une vertu si rare. Tous deux, par ses ordres, vont chercher loin de la Palestine un exil honorable. Il poursuit cependant le cours de ses cruautés : nombre de Chrétiens sont jetés dans les fers ; d'autres sont bannis. Désespérés, ils s'arrachent des bras de leurs peres expirans & de leurs compagnes éplorées.

Séparation cruelle ! Aladin, ne frappe que sur ceux dont la vigueur & l'audace sont à craindre. Les femmes, les enfans, les vieillards, troupe foible & sans courage, sont dans ses mains le gage de la fidélité, des époux, des fils & des peres.

Ces malheureux, errans, disperſés; quelques-uns prennent les armes; le déſeſpoir étouffe en eux les craintes & les ſentimens de la nature. Ils vont ſe joindre à l'armée qui s'avance, & ils la rencontrent ſous les murs d'Emmaüs.

Emmaüs, ton territoire touche au territoire de Solime. Ah combien, à ton aſpect, les Chrétiens ſentent de joie! ah quelle impatience preſſe, & tranſporte leur courage! mais le ſoleil a parcouru plus de la moitié de ſa route; & Godefroi ſe refuſe à l'ardeur qui les anime.

Déjà, par ſes ordres, les tentes étoient dreſſées; déjà le jour alloit ſe perdre dans l'Océan; quand on voit arriver deux Seigneurs, dont l'habit eſt inconnu & la démarche étrangere. Tout de leur part, annonce la paix & l'amitié. C'étoient les Ambaſſadeurs du Monarque Egyptien: un noble & brillant cortege accompagnoit leur pas.

L'un d'eux eſt Alete. Du ſein de la fange, ſans aïeux, & ſans nom, il s'eſt élevé juſqu'au pied du trône. Eloquent,

flatteur, insinuant, souple, changeant à chaque instant de mœurs & de caractere, il mêle adroitement l'artifice & la feinte. Grand artisan de calomnie, il accuse quand il ne paroît que louer.

L'autre, c'est Argant le Circassien : aventurier inconnu à la cour d'Egypte, il s'y est assis au rang des Satrapes. Sa valeur l'a porté aux premiers honneurs de la guerre. Impatient, inexorable, farouche, infatigable, invincible dans les combats, contempteur de tous les Dieux, son épée est sa raison & sa loi.

Ils demandent audience, & sont admis devant Godefroi. Simple dans son air & dans ses vêtemens, Godefroi étoit assis au milieu des chefs de l'armée : mais la vraie valeur brillante de son propre éclat n'a pas besoin d'ornement étranger : Argant le regarde avec l'indifférence de la grandeur, & le salue à peine.

Mais Alete, la main sur la poitrine, les yeux baissés, incline profondément sa tête, & lui rend tous les hommages que l'Egyptien paie à ses maîtres. Une élo-

quence plus douce que le miel coule de sa bouche ; & les Chrétiens écoutent en silence son discours.

« Généreux guerrier, dit-il, seul digne „ de commander à tant de fameux héros, „ qui doivent à ta valeur & à ta sagesse, „ les états qu'ils ont conquis & les palmes „ qu'ils ont cueillies même avant qu'il „ fussent réunis sous tes ordres : ta gloire „ ne finit point aux colonnes d'Hercule ; „ déjà elle a retenti parmi nous & la „ renommée a rempli l'Egypte du récit „ de tes exploits.

„ Mais ces merveilles, dont nous som„ mes étonnés, donnent à notre Maître „ moins encore de surprise que de plaisir. „ Il se plaît à les raconter ; il aime en „ toi ce qui inspire à d'autres de la ja„ lousie & des alarmes. Il aime ta va„ leur ; & divisés de croyance, il veut „ au moins que vous soyez unis par le „ sentiment.

„ Poussé par ce noble desir, il te de„ mande la paix & ton amitié. Le lien „ qui vous attachera l'un à l'autre, ce

„ ſera la vertu, ſi ce ne peut être la reli-
„ gion. Mais inſtruit que tu as pris les
„ armes pour détrôner ſon allié, ſon ami,
„ il a voulu, avant que tu aies frappé les
„ premiers coups, te découvrir par nous
„ le ſecret de ſon ame.

„ Si content des conquêtes que tu as
„ faites, tu conſens à laiſſer en paix la
„ Paleſtine, & les états qui ſont ſous la
„ protection de ſon ſceptre, lui de ſon
„ côté te promet de ſoutenir ta puiſſance
„ encore chancelante. Unis enſemble,
„ quelle force oſera vous attaquer? Quand
„ le Turc & le Perſan pourront-ils eſpérer
„ de réparer leurs déſaſtres?

„ Seigneur, la grandeur & la rapidité
„ de tes conquêtes, iront étonner les
„ ſiecles les plus reculés. On vanteta des
„ armées vaincues, des cités détruites,
„ tant d'obſtacles ſurmontés, tant de rou-
„ tes inconnues ouvertes à ta valeur; les
„ provinces les plus lointaines abattues,
„ conſternées au ſeul bruit de ta marche.
„ Après tant d'exploits, peut-être, tu
„ peux encore agrandir tes états; mais,

„ en vain eſpérerois-tu d'acquérir une
„ nouvelle gloire.

„ La tienne eſt à ſon comble & tu ne
„ dois plus l'expoſer aux haſards d'une
„ guerre incertaine. Vainqueur, tu ajou-
„ teras à tes poſſeſſions ſans ajouter à ta
„ gloire : vaincu, tu perds, & tes états,
„ & l'honneur même. Ce ſeroit une auda-
„ ce imprudente de donner tout au capri-
„ ce de la fortune, quand la fortune ne
„ peut preſque plus rien pour toi.

„ Peut-être de ſecrets ennemis, jaloux
„ de ta grandeur & de ta puiſſance, nour-
„ riront par leurs conſeils cette ardeur qui
„ t'entraîne : peut-être flatté toi-même
„ de l'eſpoir de vaincre encore parce que
„ tu as toujours vaincu, ſubjugué par
„ ce deſir ſi naturel & ſi puiſſant ſur les
„ grandes ames, de commander à des na-
„ tions tributaires & aſſervies, tu fuiras
„ la paix.

„ On te dira qu'il faut ſuivre cette
„ route heureuſe que t'ont ouverte les
„ deſtins, qu'il ne faut point quitter
„ cette épée fameuſe qui te répond de la

„ victoire, jusqu'à ce que Mahomet tom-
„ be avec son culte ; jusqu'à ce que tu
„ aies fait de l'Asie un vaste désert. Dou-
„ ces flatteries, charmantes illusions, qui
„ te conduiront peut-être à ta perte.

„ Mais si la haine ne t'aveugle point,
„ si elle n'éteint point le flambeau de ta
„ raison, tu verras que, dans la guerre,
„ tu n'as rien à espérer, & tout à crain-
„ dre ; que la fortune inconstante &
„ mobile, verse tour-à-tour les succès &
„ les revers : & que souvent du vol le
„ plus élevé, on tombe dans le plus affreux
„ précipice.

„ Dis-moi, si l'opulente, la puissante,
„ la redoutable Egypte s'arme pour ta
„ perte ; si le Turc, le Perse, le fils de
„ Cassan se réunissent pour te combat-
„ tre, quelles digues opposeras-tu à leur
„ débordement ? où trouveras-tu du se-
„ cours dans tes dangers ? Peut-être tu
„ comptes sur le Grec jaloux, & sur la foi
„ qu'il t'a jurée.

„ La foi du Grec ! hé, qui ne le con-
„ noît pas ? trahi déjà une fois, ou plu-

„ tôt trahi mille fois par cette nation
„ avare & perfide, apprends à la redou-
„ ter : elle t'a refusé le passage dans ses
„ états, & tu crois qu'elle te donnera, &
„ son sang & sa vie ?

„ Peut-être tout ton espoir se fonde sur
„ ces troupes qui t'environnent ? ceux que
„ tu as vaincus séparés, tu te flattes peut-
„ être de les vaincre encore unis & li-
„ gués ? mais tu as vu la guerre & les ma-
„ ladies moissonner une partie de tes sol-
„ dats ? mais un nouvel ennemi, l'Egyp-
„ tien, se joint aux Turcs & aux Persans
„ que tu as défaits.

„ Les destins t'ont promis que tu serois
„ invincible dans les combats & toi-même
„ tu l'as lu dans les décrets du Ciel ? Je
„ veux le croire avec toi : mais la famine
„ t'attend. Quel refuge, quel asyle te
„ défendra de ce fléau ? arme toi contr'elle
„ de ta lance, de ton épée, & rêve encore
„ à la victoire.

„ La flamme a tout ravagé ; une sage
„ prévoyance a tout détruit ; avant ton
„ arrivée, toutes les productions de la

„ terre ont été renfermées dans Solime
„ & dans ſes tours : toi que ton audace
„ a conduit juſqu'ici, où trouveras-tu
„ des vivres pour tes ſoldats, des fourages
„ pour tes chevaux ? Une flotte, dis-tu,
„ t'en donnera ; ainſi donc eſclave des
„ vents, ta ſubſiſtance dépend de leur in-
„ conſtante haleine.

„ Peut-être auſſi ta fortune commande
„ aux vents, les délie, les enchaîne à ſon
„ gré ? Peut-être cette mer ſourde à nos
„ prieres & à nos cris, courbe ſous toi
„ ſeul ſes vagues obéiſſantes ? Peut-être
„ encore tu te flattes, que jamais l'Egyp-
„ te, la Perſe & la Turquie conjurées ne
„ pourront oppoſer, à ta flotte, une flotte
„ auſſi redoutable ?

„ Il faut, Seigneur une double victoire
„ pour aſſurer le ſuccès de ton entrepriſe ;
„ une ſeule manquée entraîne ta honte &
„ ta perte. Ta flotte battue te livre à tou-
„ tes les horreurs de la famine ; ſi toi-
„ même tu es défait, en vain tes vaiſſeaux
„ ſeront victorieux.

„ Si malgré de ſi puiſſans motifs, tu

„ te refuſes encore à la paix que te propoſe
„ le puiſſant Monarque d'Egypte ; Sei-
„ gneur, pardonne à ma franchiſe ; je
„ crois à tes vertus, mais je ne crois plus
„ à ta ſageſſe. Daigne le Ciel t'inſpirer &
„ te fixer à des conſeils de paix. Puiſſes-tu
„ rendre enfin le calme à l'Aſie ; & toi-
„ même après tant de combats jouir du
„ fruit de ta victoire.

„ Et vous compagnons de ſes travaux
„ & de ſes conquêtes, Illuſtres Guerriers,
„ n'allez pas, trompés par les faveurs in-
„ conſtantes de la fortune, vous précipi-
„ ter dans de nouvelles guerres, & armer
„ contre vous de nouveaux ennemis. Tels
„ que le nocher échappé aux dangers d'une
„ mer infidelle, repoſez-vous enfin dans
„ le port, & ne vous abandonnez plus au
„ caprice des flots. „

Alete ſe tut. Les Héros répondent à ſon diſcours par un ſombre murmure : l'indignation éclate dans leur geſte & dans leur maintien. Godefroi, d'un œil attentif obſerve leurs mouvemens. Enfin, sûr de leur aveu, il reporte ſes regards ſur Alete, & lui parle en ces termes.

« Miniſtre du Roi d'Egypte, tu as, „ avec adreſſe, mêlé la flatterie aux me- „ naces. Si ton Roi m'aime, s'il loue „ nos exploits, je ſaurai répondre à ſes „ ſentimens. Quand à cette ligue que tu „ tu nous annonces, je te parlerai libre- „ ment & avec ma franchiſe accoutumée.

„ Apprends que nous n'avons bravé „ les dangers de la terre & de la mer & „ l'intempérie des ſaiſons, que pour nous „ frayer un chemin juſqu'aux murs de la „ Cité Sainte, & pour affranchir Solime „ du triſte eſclavage qui l'accable. Pleins „ de ce grand projet, jaloux de mériter „ la faveur du Dieu qui nous guide, „ nous ne craindrons point d'expoſer „ une vaine gloire, nos états & notre „ vie.

„ Ce n'eſt point l'avare ſoif de l'or, „ ni l'ambition des conquêtes qui ont „ formé cette entrepriſe. Que le Ciel ar- „ rache de nos cœurs le germe de ces fu- „ neſtes poiſons ! Qu'il ne ſouffre pas que „ ce germe impur infecte nos ſentimens, „ & détruiſe nos vertus : c'eſt ſa main

„ qui nous a conduits ; cette main qui
„ pénetre, amollit les cœurs, les échauffe
„ & les embraſe.

„ A travers mille périls & mille obſta-
„ cles, elle a guidé nos pas ; c'eſt elle
„ qui applanit les montagnes, qui deſſe-
„ che les fleuves, qui tempere l'ardeur
„ des étés, & fond la glace des hivers,
„ qui appaiſe les flots en courroux, &
„ retient ou déchaîne les vents. C'eſt elle
„ qui foudroie les remparts, qui abat &
„ diſperſe les armées.

„ Elle inſpire notre audace, elle fonde
„ tout notre eſpoir : jamais nous ne met-
„ trons notre confiance dans des armes
„ fragiles, impuiſſantes, dans des flottes,
„ dans les forces réunies de la Grece &
„ de l'Europe : sûrs d'un bras tout-puiſ-
„ ſant, nous ne craignons point que
„ d'autres appuis nous manquent. Qui
„ ſait comment Dieu protege, comment
„ il frappe, ne cherche point d'autre
„ aſyle dans ſes dangers.

„ Mais quand nos erreurs, ou ſes ju-
„ gemens impénétrables, nous prive-

„ roient de ſon ſecours ; eh ! qui d'en-
„ tre nous ne ſe croiroit heureux de
„ trouver ſon tombeau près du tombeau
„ d'un Dieu ? Nous mourrons & nous
„ ne porterons point d'envie à ceux qui
„ nous ſurvivront. Nous mourrons, mais
„ nous ne mourrons pas ſans vengeance.
„ l'Aſie ne rira point de notre ſort, &
„ nous n'aurons point à en gémir.

„ Ne crois pas cependant qu'avides de
„ combats, nous fuyions, nous redou-
„ tions la paix : nous ne dédaignons
„ point l'amitié de ton Roi, nous ne
„ rejettons point ſon alliance : mais tu
„ ſais ſi la Judée eſt ſoumiſe à ſon empire ;
„ pourquoi donc eſt-elle auſſi l'objet de
„ ſes ſoins ? qu'il ne nous défende point
„ de conquérir des royaumes étrangers, &
„ que tranquille au ſein de ſes états, il les
„ gouverne dans une heureuſe paix. „

Il dit : & ſa réponſe porte dans le cœur d'Argant le dépit & la rage ; il ne peut les contenir : l'œil étincellant, il s'approche de Bouillon : „ Tu ne veux pas la paix, „ dit-il, tu auras la guerre : tu la deſires.

„ puiſque tu te refuſes aux conditions que
„ te propoſe notre ſouverain. „

Il prend un pan de ſa robe, il y forme un pli, & d'un ton plus inſultant & plus farouche : « O toi, dit-il, qui braves les „ haſards les plus douteux, je t'apporte ou „ la paix ou la guerre ; choiſis, mais „ choiſis à l'inſtant. „

A ce diſcours, à ce geſte outrageant, tous les Héros Chrétiens ſe levent : tous, ſans attendre la réponſe de Bouillon, s'écrient, la guerre, la guerre. Le barbare déploie ſa robe, & la ſecoue. Je vous la déclare, dit-il, & je vous la déclare mortelle. A ſon air audacieux, terrible, on l'auroit pris pour un Romain ouvrant le temple de Janus.

Il ſemble que de ſon ſein ſortent la fureur inſenſée & la diſcorde impie : ſes yeux paroiſſent allumés du flambeau des furies.

Tel étoit ſans doute ce mortel orgueilleux qui éleva, contre le Ciel, la tour d'erreur & de confuſion : tel le vit Babel lever ſa tête altiere & menacer les étoiles.

« Nous acceptons, dit Godefroi, la

» guerre que vous nous déclarez : dites » à votre maître, qu'il vienne, qu'il ſe » hâte, ou que du moins il nous attende » ſur les bords de ſon Nil. » Enſuite d'un air doux il les accompagne, & leur fait d'honorables préſens ; il donne à Alete un caſque précieux, pris à la conquête de Nicée.

Argant reçoit une épée dont la poignée d'or étoit enrichie de pierreries ; l'art de l'ouvrier y brille encore plus que la matiere même : le barbare d'un œil diſtrait en regarde la richeſſe & les ornemens : » Tu verras bientôt, dit-il à Bouillon, „ l'uſage que je fais de tes dons. »

Ils partent. « Séparons-nous, dit Ar- » gant : moi j'entrerai avec la nuit dans » Jéruſalem. Toi, au retour du ſoleil, tu » reprendras la route de l'Egypte. Ma » préſence ou mes lettres ſont inutiles à » la cour. Porte à notre Maître la réponſe » des Chrétiens : moi je ne puis quitter le » théatre de la guerre. »

Ainſi d'ambaſſadeur il devient ennemi : ſans examiner, ſans s'inquiéter ſi ſa dé-

marche eſt réguliere ou déplacée, ſi elle bleſſe ou ne bleſſe pas l'uſage antique & le droit des nations ; ſans attendre la réponſe d'Alete, impatient il marche à la faveur du ſilence & à la lueur des étoiles vers les remparts de Solime, & laiſſe ſon compagnon non moins impatient que lui.

La nuit avoit enveloppé l'univers de ſes ſombres voiles ; le calme régnoit dans les airs & ſur les flots. Les animaux fatigués, les habitans des lacs & des mers, les hôtes farouches des antres & des forêts, les oiſeaux & tous les êtres, livrés à un doux ſommeil, oublioient leurs travaux, leurs plaiſirs & leurs peines.

Mais, les Chrétiens & leur Chef ne ferment point la paupiere & ne goûtent point le repos. Leur impatience attend le retour de l'aurore qui doit éclairer leur route & les conduire à leur terme. D'un œil inquiet, attentif, ils examinent le Ciel & cherchent à ſurprendre les premiers rayons qui viendront éclaircir les ombres.

Fin du deuxieme Chant.

LA JERUSALEM DELIVRÉE.

CHANT III.

DÉJA ſouffle un vent plus frais, avant-coureur de l'aurore : elle ſe leve & mêle des roſes céleſtes à l'or de ſes rayons. Tous les Chrétiens ſont ſous les armes. Le camp retentit de leurs cris. Ils appellent les trompettes, qui bientôt par des ſons plus vifs & plus éclatans expriment la commune allégreſſe.

Bouillon, d'une main ſage & prudente gouverne leur ardeur qu'il ne peut retenir : avec moins d'efforts, on arrête-

roit l'onde qui ſe précipite dans l'abyme de Caribde, ou l'impétueux Borée lorſqu'il ébranle le ſommet de l'Appennin, & ſubmerge les vaiſſeaux. Godefroi ordonne la marche : elle eſt rapide, mais dans ſa rapidité elle obéit toujours au ſon qui la regle & la meſure.

Tous volent, & leur vol n'eſt pas encore aſſez prompt au gré de leurs deſirs ; il leur ſemble que la terre diſparoît trop lentement ſous leurs pas. Enfin le ſoleil plus élevé, darde des feux plus ardens & brûle les campagnes. Tout-à-coup Jéruſalem paroît, tous ſe montrent Jéruſalem ; mille voix confondues répétent, Jéruſalem, Jéruſalem.

Tels on voit de hardis navigateurs qui ſur une mer ignorée, ſous un pôle inconnu, vont chercher de nouveaux rivages : Ils ont erré long-tems à la merci d'une onde trompeuſe & des vents infideles ; enfin ils découvrent la terre deſirée ; de loin, ils la ſaluent avec des cris d'allégreſſe, ils ſe la montrent les uns aux autres, & à cet aſpect, ils oublient leurs ennuis,

ennuis, leurs travaux & leurs peines. A la joie qu'inſpira cette premiere vue, ſuccede tout-à-coup une triſteſſe profonde, mêlée de crainte & de reſpect. A peine ils oſent lever les yeux vers cette cité qu'un Dieu choiſit pour ſon ſéjour, où il mourut, où il fut enſeveli, où triomphant, il reprit ſa dépouille mortelle.

De foibles accens, des paroles ſourdes, entrecoupées de ſanglots, de ſoupirs & de larmes, expriment la douleur & la joie mêlées & confondues. L'air frémit & murmure. Ainſi dans l'épaiſſeur des forêts, le vent ſouffle & réſonne à travers le feuillage, ainſi battue par les rochers, briſée ſur le rivage, l'onde ſiffle, gronde & mugit.

Les pieds nuds, à l'exemple de leurs chefs, ils s'avancent vers Solime: tous ont dépouillé l'or & la ſoie; tous ont quitté leurs caſques & leurs panaches; leurs cœurs humiliés, anéantis, ont banni l'orgueil & les vaines penſées. Les joues baignées des pleurs que la piété leur fait répandre, ils s'accuſent encore de ne pas en verſer.

„ Les voilà donc, ſe dit chaque guer-
„ rier, les voilà donc, ô mon Dieu, ces
„ lieux inondés de ton ſang ; & mes yeux
„ à leur aſpect ne deviennent pas deux fon-
„ taines de larmes ; & mon cœur tout de
„ glace ne ſe fond pas encore ! Cœur dur,
„ cœur inſenſible, tu n'es pas briſé, tu
„ n'es pas déchiré ! ah ! tu mérites de pleu-
„ rer éternellement, ſi tu ne pleures pas
„ aujourd'hui. „

Cependant un ſoldat qui du haut d'une tour obſerve & la plaine & les montagnes, apperçoit de loin un tourbillon de pouſſiere. Bientôt c'eſt une nue qui roule étincellante, enflammée, & qui ſemble porter dans ſon ſein, la foudre & les éclairs. Enfin, il diſtingue des armes éclatantes, des hommes & des chevaux.

" Ciel ! s'écrie-t-il ; quel tourbillon
„ de pouſſiere obſcurcit les airs ? . . . .
„ comme il s'allume ! . . . . Allons ci-
„ toyens ; aux armes ! . . . au combat ! . . .
„ montez ſur les remparts . . . l'ennemi
„ s'approche... hâtez-vous . . . accourez ? . . .
„ le voilà ! . . . Voyez cet horrible nuage,
„ dont le Ciel eſt enveloppé „ ?

Les enfans, les viellards, troupe foible & fans défenſe, le vulgaire des femmes qui ne ſavent, ni frapper ni combattre, alloient porter dans les moſquées, leurs prieres & leurs larmes. Les habitans les plus vigoureux & les plus braves ont déjà pris les armes, on court aux portes, on vole aux remparts. Aladin eſt préſent partout; il voit tout; il étend à tout ſes ſoins.

Ses ordres ſont donnés : il va ſe placer ſur une tour élevée, d'où ſa vue commande à la plaine & aux montagnes. Delà, il peut obſerver tout & ſe porter où ſa préſence eſt néceſſaire. Herminie eſt avec lui : la belle Herminie qui, après la mort de ſon pere, & la priſe d'Antioche, a trouvé dans ſa cour un aſyle honorable.

Cependant Clorinde cherche les Chrétiens : nombre de guerriers veulent partager ſa gloire. Elle les devance tous, Argant, caché dans un poſte ſecret, ſe tient prêt à la ſoutenir. Par ſes diſcours, & plus encore par ſon air intrépide, la

guerriere anime l'audace de ſes compagnons. " Allons, dit-elle, par un dé-
„ but héroïque, fonder l'eſpérance de
„ l'Aſie. „

Pendant qu'elle parle, un gros de Chrétiens qu'a entraîné l'appas du butin, va rejoindre l'armée, avec les troupeaux qu'ils ont enlevés : Clorinde fond ſur eux ; leur chef qui l'apperçoit fond lui-même ſur elle. C'eſt Gardon brave guerrier, mais rival encore trop foible pour lui réſiſter.

Ils ſe rencontrent ; & du choc, Gardon renverſé va meſurer la terre, aux yeux des ſiens, aux yeux des Payens qui tous jettent des cris de joie ; & de ce premier ſuccès, tirent, pour le reſte de la guerre, un heureux mais vain augure. Elle enfonce l'ennemi : ſa main ſe multiplie & frappe cent coups à la fois. Ses guerriers la ſuivent dans le chemin qu'applaniſſent ſes efforts, & qu'a ouvert ſon épée.

Elle reſaiſit le butin : les Chrétiens plient, & ſe retirent à pas lents, ſur une hauteur où ils ſe rallient & ſe ſoutien-

nent. Alors, tel qu'un éclair qui s'élance du sein de la nue, le brave Tancrede, par les ordres de Godefroi, vole à leur secours. A son air audacieux & terrible, à sa noble contenance, Aladin juge qu'il est un des plus distingués parmi les héros Chrétiens : " Princesse, dit-il, à Hermi-
„ nie qui déjà sent palpiter son cœur,
„ une longue guerre a dû vous apprendre
„ à connoître ces guerriers, sous l'ar-
» mure qui les couvre.

„ Quel est celui dont la mine est si
„ fiere & la démarche si hautaine ? „
Elle veut répondre ; le soupir est sur ses levres & les larmes dans ses yeux ; elle retient cependant & ses soupirs & ses larmes : mais ses prunelles humides & brillantes, & ses levres qui frémissent, trompent ses efforts & trahissent son cœur.

Ensuite cachant sous le voile de la haine, un sentiment plus doux : « hélas !
„ je le connois trop bien ; trop de rai-
„ sons, Seigneur, ont gravé ses traits dans
„ mon ame & m'ont appris à le distin-
„ guer. Souvent je l'ai vu inonder les plai-

„ nes du ſang de mes ſujets & de leurs „ cadavres combler nos foſſés. Ciel ! quels „ coups frappe le cruel ! il n'eſt point „ d'herbes, il n'eſt point de ſecrets qui „ guériſſent les bleſſures qu'il a faites. „ „ C'eſt Tancrede : ah ! s'il étoit un „ jour mon priſonnier : non je ne vou- „ drois point qu'il périt dans les com- „ bats ; je le voudrois vivant ; je voudrois „ qu'une douce vengeance calmât le „ tranſport qui m'agite. „ Elle dit : avec ſes dernieres paroles, s'échappe un ſoupir, qu'envain elle veut étouffer. Aladin croit à la haine, quand Herminie n'exprime que l'amour.

Cependant Clorinde court à Tancrede qui fond ſur elle ; tous deux ils s'atteignent à la viſiere : leurs lances volent en éclats, mais les liens qui attachent le caſque de Clorinde ſont briſés du coup ; elle demeure la tête nue & déſarmée : ſes cheveux d'or flottent au gré des vents & un guerrier redoutable devient une céleſte beauté.

Ses yeux étincellent, ſes regards ſont

des éclairs, mais doux même dans la colere ; que ſeroit-ce, animé par le ris ? Tancrede, ou s'égarent tes penſées ? où s'arrête ta vue ? ne reconnois-tu point ce viſage adoré ? Les voilà ces traits qui ont enflammé ton ame ! ton cœur, où ſon image eſt gravée, te dira, voilà cette beauté qui vint chercher l'ombre & le frais à cette fontaine ſolitaire.

Il ne la reconnue, ni à ſon caſque, ni à ſon bouclier chargées de trophées. Enfin il la voit ; il devient immobile à ſa vue. Clorinde ſe couvre la tête & pourſuit Tancrede qui cede & ſe détourne. Il charge d'autres guerriers : il promene dans la foule, ſa foudroyante épée : mais toujours attachée à ſes pas Clorinde le pourſuit. D'une voix menaçante elle crie : viens, arrête, & lui préſente deux morts à la fois.

Le guerrier frappé, ne frappe point à ſon tour. Moins occupé de ſa défenſe, que de ces yeux d'ou l'amour lance d'inévitables traits : les coups que porte ton bras, diſoit-il en lui-même, ſe perdent

dans les airs! mais ceux qui partent de ce beau visage, ne tombent jamais en vain & vont percer le cœur.

Enfin quoique sans espoir & résolu de mourir, il ne veut pas du moins emporter au tombeau le secret de son amour. Clorinde saura qu'elle va frapper un captif enchaîné, suppliant, tremblant à ses genoux. " O toi, dit-il, qui, au mi-» lieu de tant d'ennemis, semble n'avoir „ d'ennemi que moi, viens, sortons de la „ mêlée, seuls, à l'écart, nous pour-„ rons nous éprouver & nous connoître. „ On verra mieux si ma valeur égale la „ tienne. „ Elle accepte le défi, sans songer à son casque qu'elle n'a plus. Elle s'avance avec audace, Tancrede la suit, morne & abattu. Déjà elle étoit sous les armes, déjà elle l'attaquoit : " arrête, „ lui dit-il, avant le combat faisons-en „ les conditions. „

Elle s'arrête : un amour désespéré rend Tancrede plus hardi. -- « Puisque tu ne „ veux point de paix avec moi, lui dit-il, „ les conditions seront, que tu m'arra-

„ ches le cœur ! ce cœur qui n'eſt plus à
„ moi demande la mort, ſi ſa vie te
„ déplaît. Depuis long-tems il eſt à toi :
„ prends-le ; je n'ai pas le droit de le
„ défendre.

„ Voilà mon ſein, que ne frappes-tu !
„ faut-il du ſecours à ton bras ? faut-il
„ offrir à tes coups ma poitrine nue &
„ ſans défenſe ? ma main ôtera ma cui-
„ raſſe „ : Le malheureux amant alloit exprimer plus vivement encore ſes douleurs : mais tout-à-coup les Payens ſe replient ſur eux-mêmes, & la troupe de Tancrede les pourſuit.

Terreur ou feinte, les Infideles fuyoient devant les Chrétiens : un de ces derniers, un barbare, voit les cheveux de Clorinde voltiger épars au gré des vents, il leve le bras, il va la frapper par derriere : Tancrede pouſſe un cri ; Tancrede accourt & oppoſe ſon épée à l'épée meurtriere.

Le coup n'eſt pas ſans effet ; Clorinde eſt atteinte d'une légere bleſſure : quelques gouttes de ſang teignent l'ivoire de ſon cou & mêlent leur pourpre à l'or de ſes che-

veux. Tel on voit ſous la main d'un habile ouvrier l'or étinceller du feu des rubis. Tancrede furieux, le fer nud, ſe précipite ſur ce vil aſſaſſin.

Le lâche s'éloigne : Tancrede plus irrité le pourſuit ; tous deux volent comme le trait dans les airs. Clorinde, étonnée, immobile, a long-tems le regard attaché ſur eux, & ne penſe point à les ſuivre : enfin elle ſe retire avec ſa troupe qui fuit : mais ſouvent elle préſente le front aux Chrétiens ; ſouvent elle les attaque, elle ſe tourne, ſe retourne ; fuit & pourſuit tour-à-tour : ce n'eſt ni une fuite, ni une victoire.

Tel dans un vaſte cirque, on voit un fier ~~torreau~~ taureau combattre contre des chiens : s'il leur préſente ſes cornes, ils ſe retirent ; s'il fuit, tous reviennent ſur lui plus hardis & le pourſuivent. Clorinde dans ſa fuite, couvre ſa tête de ſon bouclier, & repouſſe encor les coups qu'on lui porte. Tel on voit le More, dans ſes jeux, ſe garantir, même en fuyant, des balles qu'on lui lance.

Déjà & Sarrasins & Chrétiens étoient sous les remparts de Solime : tout-à-coup les Infideles poussent d'horribles cris, font un grand circuit, reviennent sur l'ennemi & le pressent par derriere. Argant lui-même, avec sa troupe, s'ébranle & l'attaque en tête.

Le farouche Circassien sort des rangs, impatient de frapper le premier coup. Déjà un guerrier, renversé sous son cheval, a mordu la poussiere ; nombre d'autres tombent à ses côtés : mais sa lance terrible se brise & vole en éclats. Argant prend son épée, enfonce les Chrétiens, tue, abat, ou blesse tous ceux qu'il atteint.

Clorinde son émule a tranché les jours du brave Ardelion. Ce guerrier dans un âge avancé, conservoit une vigueur indomptée ; il avoit deux fils, appuis de sa vieillesse, mais appuis inutiles dans ce fatal instant. Alcandre l'aîné, atteint d'une blessure cruelle, ne peut veiller sur une tête si chere. Poliferne qui combattoit encore à ses côtés, se sauve à peine lui-même.

Cependant Tancrede qui n'a pu atteindre le barbare monté sur un coursier plus agile que le sien, reporte ses regards en arriere : il voit qu'une audace imprudente a emporté les Chrétiens ; il les voit enveloppés. Soudain il accourt : une troupe de guerriers, troupe qui vole partout où le danger l'appelle, se précipite après lui.

Ce sont les aventuriers, ces héros brillans, l'élite & la fleur de l'armée. Renaud le plus courageux & le plus aimable, devance les autres de bien loin : l'éclair est moins rapide. Herminie l'a bientôt reconnu à sa démarche fiere, à l'aigle qu'il porte sur un champ d'azur.

« Voilà, dit-elle au Roi qui a les » yeux attachés sur lui, voilà de tous les » guerriers, le guerrier le plus intrépide.

» Il n'a peut-être pas dans l'univers » un seul rival digne de lui, & ce n'est » encore qu'un enfant. Si l'armée enne- » mie comptoit six guerriers aussi terri- » bles, déjà l'Asie vaincue gémiroit dans » les fers des Chrétiens. Déjà les peu-

» ples du midi & les peuples de l'aurore
» trembleroient ſous leurs loix, & peut-
» être le Nil caché dans ſa ſource incon-
» nue, ne ſauveroit pas ſa tête de leur
» joug.

» Renaud eſt ſon nom. Son bras irrité
» eſt plus redoutable pour nos murailles,
» que les machines les plus terribles.
» portez plus loin vos regards : voyez ce
» guerrier dont la cotte d'armes eſt or &
» vert. C'eſt Dudon. Illuſtre par ſa naiſ-
» ſance, illuſtre par ſes exploits, il
» guide les Aventuriers : il leur eſt égal
» en valeur, & ſon âge l'a mis à leur
» tête.

» Cet autre dont la démarche eſt ſi
» altiere & dont les armes ſont brunes,
» C'eſt Gernand frere du Roi de Norwe-
» ge. La terre ne porte point de mortel
» plus orgueilleux, & ce vice eſt le ſeul
» qui flétriſſe l'éclat de ſes actions. Ces
» deux guerriers qui portent une armure
» blanche & des ornemens tout blancs,
» c'eſt Gildippe & Odoard, amans,
» époux, fameux par leur valeur, ſa-

» meux par leur tendreſſe & leur fidélité. „

Cependant le carnage s'anime ; le ſang ruiſſele : Tancrede & Renaud ont enfoncé la troupe qui les environne. Dudon & ſes héros arrivent encore & multiplient les coups & la mort. Argant, Argant lui-même, ſous les efforts de Renaud, chancelle, eſt abattu & ſe releve à peine.

Peut-être le barbare eût péri : mais dans ce moment le courſier de Renaud tombe, l'embarraſſe, l'entraîne dans ſa chûte. Pendant qu'on dégage le héros, les Payens en déſordre ſe reforment & fuient vers Solime. Argant & Clorinde réſiſtent ſeuls, & ſeuls ils font une digue au torrent débordé.

Ils marchent les derniers, l'effort des Chrétiens s'arrête ſur eux, ou plutôt ſe rallentit. A l'ombre de leur bras, les Payens échappent au danger qui les preſſe. Cependant Dudon, ardent, pourſuit la victoire ; il pouſſe ſon courſier ſur Tigrane, le renverſe, & de ſon épée lui tranche la tête.

Algazar eſt vainement défendu par ſa

cuiraſſe. Le robuſte Corban ne trouve aucune reſſource dans ſon caſque. Amurat perd, ſous les coups du héros, une vie qu'il regrette. Méhemet & le cruel Almanzor ont mordu la pouſſiere. Le fier Argant lui-même ne peut plus marcher en ſûreté.

Il frémit : quelquefois il s'arrête & ſe retourne ; puis il cede encore : enfin tout-à-coup il revient ſur Dudon, & d'un revers il lui ouvre, dans le flanc, une profonde & mortelle bleſſure. Le guerrier tombe : un cruel, un dernier ſommeil preſſe ſes paupieres appeſanties.

Trois fois il ouvre les yeux, & cherche la lumiere. Trois fois, ſur un bras, il eſſaie de ſe ſoulever ; trois fois il retombe ; trois fois un voile épais s'étend ſur ſes paupieres qui enfin s'abaiſſent & ſe ferment. Une ſueur froide ſe répand ſur ſes membres immobiles, & la main de la mort les roidit & les glace. Le farouche Argant ne s'arrête point ſur ce corps inanimé ; il continue ſa marche.

Cependant il ſe retourne vers les Chré-

tiens, & leur crie : « Guerriers, cette „ épée ſanglante eſt celle qu'hier me „ donna votre Général ; allez lui dire „ quel uſage j'en ai fait aujourd'hui : „ une pareille nouvelle le flattera ſans „ doute. Il doit apprendre avec plaiſir „ que la bonté de ſon préſent en égale „ la richeſſe.

„ Dites-lui que lui-même bientôt il „ en fera l'expérience ; que s'il differe „ encore de nous attaquer, j'irai le ſur- „ prendre juſques ſous ſa tente „. A ce diſcours audacieux, tous les Chrétiens irrités s'ébranloient pour fondre ſur lui : mais déjà d'une courſe rapide il a rejoint ſa troupe, & il trouve avec elle un aſyle aſſuré ſous les murs de Solime.

Du haut de ces murs, les aſſiégés font pleuvoir des pierres : une nuée de fleches obſcurcit les airs. Les Chrétiens ſont forcés de ſe retirer, & les Sarraſins rentrent dans la ville. Mais Renaud paroît.

Il vient enflammé de courroux venger la mort de Dudon ſur ſon barbare

meurtrier. « Qui vous arrête encore, „ crie-t-il à ſes compagnons, qu'atten- „ dez-vous ? Puiſque nous avons perdu „ le héros qui nous conduiſoit, que ne „ courons-nous le venger ? Quoi, dans „ la juſte colere qui nous anime, un „ fragile rempart ſera une barriere pour „ nous ?

„ Non, cette muraille fût-elle d'un „ acier & d'un diamant impénétrables, „ jamais dans ſon enceinte le farouche „ Argant ne trouveroit un aſyle contre „ vos coups, allons à l'aſſaut. » Il dit; & lui-même y vole le premier. A l'abri de ſon caſque, ſa tête ne craint, ni les pierres qu'on lui lance, ni la grêle de traits dont on l'accable.

Sur ſon front élevé, reſpirent l'audace & la terreur : ſa vue juſqu'au ſein des remparts porte l'épouvante & l'effroi. Il encourage les Chrétiens, il menace les Sarraſins : mais tout-à coup on vient donner un frein à ſon ardeur. C'eſt le ſage Sigier, le miniſtre ſévere des ordres de Godefroi.

Il gourmande, au nom du chef, leur indiſcrete ardeur ; il leur commande de retourner auſſi-tôt ſur leurs pas : « Reti-
„ rez-vous, dit-il, ce n'eſt point ici, ce
„ n'eſt point dans ce moment que vous
„ devez vous abandonner à votre cour-
„ roux. Obéiſſez, Godefroi vous l'or-
donne. » A ces mots, Renaud s'arrête ; mais il en frémit, & ſon dépit qu'il ne peut cacher, éclate dans ſon air & dans ſes diſcours.

Les Chrétiens ſe retirent, & le Payen, témoin de leur retraite, n'oſe la troubler. Le corps du généreux Dudon ne reſte point privé des honneurs ſuprêmes : ſes fideles amis les yeux baignés de larmes, portent, ſur leurs bras, ſes dépouilles honorées & chéries. Cependant Bouillon, ſur une hauteur, examine & la ſituation & les fortifications de Solime.

Solime eſt aſſiſe ſur deux collines oppoſées, & de hauteur inégale ; un vallon les ſépare & partage la ville : elle a de trois côtés un accès difficile. Le quatrieme s'éleve d'une maniere douce & preſ-

que insensible ; c'est le côté du nord : des fossés profonds & de hautes murailles l'environnent & la défendent.

Au dedans sont des citernes & des sources d'eau vive : les dehors n'offrent qu'une terre aride & nue : aucune fontaine, aucun ruisseau ne l'arrosent : jamais on n'y vit éclorre des fleurs ; jamais arbre, de son superbe ombrage, n'y forma un asyle contre les rayons du soleil. Seulement, à plus de six mille de distance, s'éleve un bois dont l'ombre funeste répand l'horreur & la tristesse.

Du côté que le soleil éclaire de ses premiers rayons, le jourdain roule ses ondes illustres & fortunées. A l'occident, la mer Méditerranée mugit sur le sable qui l'arrête & la captive. Au nord est Béthel qui éleva des autels au veau d'or, & l'infidelle Samarie. Bethléem, le berceau d'un Dieu, est du côté qu'attristent les pluies & les orages.

Pendant que Godefroi considere, & la ville, & sa situation, & ses environs ; Pendant que de l'œil il mesure l'assiette

de ſon camp, & qu'il détermine le côté qu'il peut attaquer avec le plus d'avantage; Herminie l'apperçoit, & le montrant au Roi. « Ce guerrier, dit-elle, que „ tu vois couvert d'un manteau de pour- „ pre, dont l'air eſt ſi auguſte & ſi ma- „ jeſtueux, c'eſt Godefroi.

„ Vraiment né pour l'Empire, il ſait, „ & régner & commander; grand Gé- „ néral, vaillant Chevalier; il combat „ comme il ordonne: parmi cette foule „ de Chrétiens, je ne puis te montrer un „ guerrier plus intrépide, ni un homme „ plus ſage. Il n'a de rivaux, que Ray- „ mond au conſeil, Renaud & Tancrede „ dans les batailles.

„ Je le connois, dit Aladin: je l'ai vu „ jadis en France, dans cette cour ſu- „ perbe, où j'étois Ambaſſadeur du Roi „ d'Egypte. Je l'ai vu manier la lance dans „ les tournois; il étoit à peine ſorti de „ l'enfance: mais déjà, ſon air, ſes diſ- „ cours, ſes exploits lui préſageoient les „ plus hautes deſtinées.

„ Préſage, hélas, trop véritable! »

A ces mots Aladin se trouble & baisse les yeux : mais reprenant un air plus calme ; " Quel est, dit-il, ce Guerrier „ qui semble marcher son égal ? il est „ d'une taille moins haute, mais que ses „ traits ressemblent aux siens ! --- C'est „ Baudoin : sa figure annonce qu'il est son „ frere, & ses exploits encore mieux.

„ Cet autre qui est à côté de Godefroi „ & qui semble lui donner des conseils, „ c'est ce Raymond dont je t'ai vanté la „ sagesse. Ce vieillard a blanchi dans la „ guerre : parmi tous les Chrétiens, nul „ ne sait mieux que lui ourdir un stra- „ tagême. Celui que tu vois plus loin, „ dont le casque brille de l'or qui le „ couvre, c'est Guillaume, le fils du Roi „ d'Angleterre.

„ Voilà Guelfe, digne rival des héros : „ illustre par son rang, illustre par sa „ naissance. Je le reconnois à ses larges „ épaules & à sa large poitrine. Mais „ mon cruel ennemi, l'homicide Bohë- „ mond, le destructeur de ma famille, „ mes yeux ne le rencontrent point par- „ mi tous ces guerriers. «

Cependant Godefroi, après avoir tout reconnu, tout examiné, va rejoindre les ſiens : il ſait qu'en vain il attaqueroit Solime par les côtés eſcarpés & d'un difficile abord. Il fait dreſſer les tentes vis-à-vis la porte ſeptentrionale & dans la plaine qu'elle regarde, delà il les prolonge juſqu'au deſſous de la tour angulaire.

Dans cet eſpace, il renferme preſque le tiers de la ville. Jamais il n'auroit pu en embraſſer toute l'enceinte : mais il ferme tout accès aux ſecours & fait occuper tous les paſſages.

Pour garantir ſon camp des ſorties des habitans & des attaques de l'étranger, il le couvre par des tranchées ; il fait creuſer des foſſés larges & profonds. Après avoir ſatisfait à ces ſoins importans, il va rendre aux reſtes du généreux Dudon de pieux & triſtes devoirs. Une troupe, gémiſſante, éplorée, entouroit le corps de ce héros.

Il repoſoit ſur un lit que ſes fideles amis avoient orné avec une pompe

guerriere : à la vue de Godefroi, leurs regrets s'exhalent par des ſons plus lugubres & plus lamentables. Bouillon ne paroît, ni ſerein, ni abattu: toute ſa douleur eſt dans ſon ame. Recueilli en lui-même, les yeux fixés ſur le corps de Dudon, il garde quelque tems le ſilence: enfin il lui adreſſe ce diſcours.

" Généreux guerrier, ce n'eſt point à
„ toi que nous devons des regrets & des
„ larmes ; tu n'es mort ici bas que pour
„ renaître dans le ſéjour de la félicité. Ces
„ lieux, où tu as laiſſé ta dépouille mor-
„ telle, ſont tout pleins de ta gloire & de
„ tes vertus. Tu as vécu, tu es mort en
„ héros & en Chrétien. Heureux au ſein du
„ Dieu qui couronne tes travaux, na-
„ geant dans ſon immenſité, tu t'enivres
„ d'éternelles voluptés.

„ C'eſt notre ſort, non, ce n'eſt pas
„ le tien qui demande nos larmes. En te
„ perdant, nous perdons la plus belle
„ partie de nous-mêmes. Mais ſi cet acci-
„ dent que le vulgaire appelle la mort,
„ nous enleve le ſecours de ton bras, tu

„ peux du ſéjour des élus nous obtenir le
„ ſecours de Dieu même.

„ Mortel, nous t'avons vu combattre
„ pour nous : immortel, aujourd'hui, tu
„ ſeconderas nos armes avec des armes in-
„ viſibles & céleſtes. Accoutume-toi à
„ recevoir nos hommages ; ſois notre
„ refuge, notre aſyle dans nos dangers.
„ Victorieux un jour, & triomphans,
„ nous irons acquitter, dans les temples
„ les vœux que nous t'aurons faits. »

Ainſi parla Bouillon : déjà la nuit obſcure avait éteint le flambeau du jour. Le ſommeil vient charmer les ennuis & ſuſpendre la douleur & les larmes des Chrétiens : mais leur chef tout plein du ſiege de Solime, ſonge à conſtruire des machines, & ne ſe livre qu'un moment aux douceurs du repos.

Il ſe leve avec le ſoleil, & lui-même il veut accompagner la pompe funebre. A la vue du camp, au pied d'une colline, on a fait à Dudon un cercueil de Cyprès ; un palmier ſuperbe le couvre de ſes rameaux : on y dépoſe le corps du guerrier :

les

les Prêtres par des chants & par des sacrifices implorent la clémence céleste.

Aux branches du palmier, sont suspendus des trophées & des armes que jadis, dans des combats plus heureux, Dudon avoit conquises sur les Syriens & sur les Persans. Au tronc, sont attachés sa cuirasse & son armure. On y grave ensuite ces mots : *Ci gît Dudon. Passant honore les cendres d'un Héros.*

Bouillon, après avoir rempli ce triste & pieux devoir, envoie tous les travailleurs, sous une escorte sûre, dans une forêt voisine : Elle est cachée dans des vallons : un Syrien l'avoit fait connoître aux François. C'est-là que vont se préparer les instrumens de la perte de Solime.

Animés d'un zele égal, ils font gémir les arbres sous les coups redoublés de la coignée. Tous font à cette antique forêt des outrages qu'elle n'avoit point encore éprouvés. Le palmier sacré, le frêne sauvage, le funebre cyprès, les sapins & les hêtres tombent sous l'acier tranchant. L'orme expire avec la vigne qui l'embrasse.

On abat, & les ifs, & les chênes qui virent mille fois renouveller le printems & leur feuillage, qui mille fois réſiſterent immobiles à l'effort des vents conjurés. Les chariots gémiſſent, les eſſieux crient ſous les fardeaux dont ils ſont chargés. Au bruit des armes, aux cris confus des Chrétiens, les bêtes ſauvages déſertent leurs retraites, & les oiſeaux abandonnent leurs aſyles.

Fin du troiſieme Chant.

LA JERUSALEM DELIVRÉE.

CHANT IV.

PENDANT que tout conſpire à hâter les inſtrumens deſtructeurs de Solime, l'éternel ennemi des humains, lance ſur l'armée chrétienne des regards allumés, du ſombre feu de l'envie : à la vue du zele qui l'anime, ſa rage s'enflamme ; lui-même, il ſe déchire de ſes propres morſures ; & tel qu'un taureau frappé du coup mortel, il exhale ſa douleur par des ſoupirs & par des mugiſſemens.

Bientôt il ne ſonge plus qu'à réunir ſur la tête des Chrétiens les plus cruels

fléaux, il ordonne que dans ſon noir palais, ſon horrible ſénat s'aſſemble : inſenſé! qui croit que ſa fureur peut balancer les décrets de l'Etre-ſuprême ; qui oſe s'égaler à lui, qui oublie quels foudres, quels carreaux lance le bras d'un Dieu vengeur!

D'un ſon lugubre & rauque, l'infernale trompette appelle les habitans des ombres éternelles : le Tartare eſt ébranlé dans ſes gouffres noirs & profonds : l'air ténébreux répond par de longs frémiſſemens. Tel, & moins bruyant encore, le tonnerre gronde, éclate & tombe : de moins terribles ſecouſſes font trembler la terre quand les vapeurs amoncelées dans ſon ſein, s'agitent, s'allument & s'embraſent.

Soudain les puiſſances de l'abyme accourent à pas précipités : ciel! quels ſpectres étranges, horribles, épouvantables! la terreur & la mort habitent dans leurs yeux : quelques-uns avec une figure humaine, ont des pieds de bêtes farouches ; leurs cheveux ſont entrelacés de

ſerpens, leur croupe immenſe & fourchue ſe recourbe en replis tortueux.

On voit d'immondes harpies, des centaures, des ſphinx, des gorgones, des ſcylles qui abboient & dévorent des hydres, des pythons, des chimeres, qui vomiſſent des torrens de flamme & de fumée : des Polyphêmes, des Gérions, mille monſtres nouveaux, mille formes plus bizarres, que jamais n'en rêva l'imagination, mêlées & confondues enſemble.

Ils ſe placent, les uns à la gauche, les autres à la droite de leur ſombre Monarque. Aſſis au milieu d'eux, il tient d'une main un ſceptre rude & peſant : ſon front ſuperbe armé de cornes menaçantes ſurpaſſe en hauteur le roc le plus élevé, l'écueil le plus ſourcilleux ; Calpé, l'immenſe Atlas lui-même ne ſeroient auprès de lui que d'humbles collines.

Une horrible majeſté empreinte ſur ſon farouche aſpect, accroît la terreur & redouble ſon orgueil : ſon regard, tel qu'une funeſte comete, brille de l'éclat des poiſons dont ſes yeux ſont abreuvés. Une

barbe longue, épaiſſe, hideuſe, enveloppe ſon menton & deſcend ſur ſa poitrine velue : ſa bouche dégoûtante d'un ſang impur s'ouvre comme un vaſte abyme.

De cette bouche empeſtée, s'exhalent un ſouffle empoiſonné & des tourbillons de flamme & de fumée. Ainſi l'Ethna, de ſes flancs embraſés, vomit, avec un bruit affreux, de noirs torrens de ſoufre & de bitume. Au ſon de ſa voix terrible, Cerbere ſe taît épouvanté ; l'Hydre eſt muette ; le Cocyte s'arrête immobile, l'abyme tremble, & ſes gouffres ténébreux répétent ces ſiniſtres accens.

« Divinités de l'enfer, vous qui méri-
„ tiez mieux d'être aſſis au-deſſus du ſo-
„ leil, dans ces régions d'où vous tirez
„ votre origine ; vous que la grande ré-
„ volution précipita jadis avec moi du
„ ſéjour du bonheur dans ces horribles
„ cachots, je ne vous rappellerai point
„ les ſoupçons jaloux & les cruels dé-
„ dains du tyran qui nous opprime ; ni
„ notre glorieuſe & trop funeſte entre-
„ priſe. Arbitre de tout, il regne au-

„ jourdhui ſur les étoiles ; & nous, l'é-
„ vénement a décidé que nous étions
„ des rebelles.

» Au lieu de ce jour pur & ſerein, au
„ lieu de ce ſoleil, au lieu de ces globes
„ lumineux, qu'autrefois nous habitions,
„ le barbare nous a renfermés dans cet
„ abyme obſcur : il ne nous permet plus
„ d'aſpirer à nos premiers honneurs, à no-
„ tre félicité premiere. Et encore, ah cruel
„ ſouvenir ! ſouvenir affreux qui aigrit mes
„ peines & mes ſupplices, dans cet im-
„ mortel ſéjour ſa haine appella l'homme,
„ l'homme, ſa créature, cet inſecte auſſi
„ vil que la fange dont il eſt né !

„ C'étoit trop peu pour ſa vengeance :
„ afin de mieux nous punir, il a livré en
„ proie à la mort ſon fils même. Il eſt venu
„ ce fils ; il a briſé les barrieres du tartare ;
„ il a oſé porter ſes pas dans notre em-
„ pire, & nous arracher des ames que le
„ ſort nous avoit dévouées. Riche de nos
„ dépouilles, il eſt retourné dans les
„ cieux, & l'enfer vaincu a ſervi d'orne-
„ ment à ſon triomphe.

» Mais pourquoi renouveller encore
„ nos profondes douleurs ? qui ne connoît
„ pas & ſes injures & les affronts qu'il
„ nous a faits ? en quel tems , en quel
„ lieu le barbare a-t-il ſuſpendu le cours
„ de ſes outrages ? mais oublions d'an-
„ ciens reſſentimens ; de nouvelles offen-
„ ſes doivent enflammer notre courroux.
„ Eh ! ne voyez-vous pas comme il tente
„ de rappeller toutes les nations à ſon
„ culte ?

„ Et nous , engourdis par nos mal-
„ heurs , nous traînerons dans l'inaction
„ des momens inutiles ! un généreux
„ courroux n'enflammera pas votre cou-
„ rage ? & nous ſouffrirons que chaque
„ jour le peuple ſoumis à ſes loix s'agran-
„ diſſe dans l'Aſie , qu'il ſubjugue la Pa-
„ leſtine , que le culte , que la gloire de
„ notre oppreſſeur s'étende encore , que
„ ſon nom retentiſſe dans de nouvelles
„ langues , qu'il ſoit chanté dans de nou-
„ velles hymnes , qu'on le grave ſur des
„ nouveaux bronzes & ſur des marbres
„ nouveaux ?

„ Nous souffrirons que nos idoles tom-
„ bent anéanties : que nos autels devien-
„ nent ses autels, qu'à lui seul on adresse
„ des vœux, que pour lui seul l'encens
„ brûle, qu'à lui seul on offre de l'or &
„ des parfums ? & nous, pour qui jamais
„ temple ne fut impénétrable, nous n'au-
„ rons plus un asyle sur la terre ; & privé
„ du tribut accoutumé, errant au milieu
„ d'un empire solitaire, votre Roi régnera
„ sur des déserts !

„ Non. J'en jure par cette antique va-
„ leur qui respire & qui vit encore en
„ nous. Ne sommes-nous pas tels que
„ nous étions, lorsqu'armés du fer & de la
„ flamme, nous disputâmes l'empire des
„ cieux ? nous succombâmes, je l'avoue,
„ dans ce combat ; mais le courage ne
„ manqua point à nos projets : la palme
„ fut au plus heureux, il nous resta la
„ gloire d'avoir tout osé & de n'avoir pas
„ été accablés par notre infortune.

„ Mais pourquoi vous arrêtai-je en-
„ core ? Allez, ô mes fideles compagnons,
„ ma force & mon appui ! Allez, volez,

» anéantiſſez dans ſon berceau une puiſ-
» ſance ennemie : éteignez cette flamme
» naiſſante avant qu'elle ait embraſé la
» Paleſtine : mêlez-vous parmi eux, &
» pour les perdre, employez tour-à-tour,
» & la ruſe & la force.

» Que ma volonté ſoit le deſtin. Que
» les uns errent diſperſés ; que les autres
» tombent ſous vos coups : que d'autres,
» idolâtres d'un doux regard, eſclaves
» d'un ſourire, languiſſent plongés dans
» la molleſſe & dans de honteuſes amours,
» que rebelles & diviſés, Chrétiens con-
» tre Chrétiens, eux-mêmes ils ſe déchi-
» rent & s'égorgent. Que tout le camp
» périſſe exterminé & que les derniers veſ-
tiges en diſparoiſſent. »

Il parloit encore ; & déjà les eſprits infernaux ſe ſont élancé, avec furie, du ſein de la nuit profonde vers le ſéjour de la lumiere. Ainſi les vents mutinés & les bruyantes tempêtes s'échappent de leurs priſons, vont obſcurcir le ciel & portent ſur la terre & ſur la mer le ravage & la deſtruction.

Bientôt, le ailes déployées, ils ſe diſperſent dans les différentes parties du monde ; & par de nouvelles ruſes, par de nouveaux artifices, ils commencent à ſignaler leur funeſte adreſſe. O Muſe ! redis-moi quels furent les premiers fléaux dont ils frappèrent les Chrétiens ; quelles mains ſervirent leur fureur ? tu le ſais : la renommée l'a publié ; mais à peine ſes derniers accens ont retenti juſqu'à nous.

Sur le trône de Damas étoit aſſis le fameux Hidraot, magicien célebre : dès l'âge le plus tendre, Hidraot s'étoit adonné à l'art des devins ; & ce goût funeſte étoit devenu ſa paſſion. Mais que lui ſert une ſcience trompeuſe, s'il ne peut prévoir l'iſſue d'une guerre incertaine ? ni l'aſpect des étoiles fixes ou errantes, ni l'enfer même, n'ont pu lui découvrir la vérité.

O chimere ! ô profonde ignorance des mortels ! que leurs jugemens ſont vains ! que de ténebres dans leurs clartés ! Hidraot a prédit que le ciel préparoit, dans l'orient, la deſtruction & la mort

à l'invincible armée des Chrétiens. Il voit l'Egyptien couronné par la victoire, & dans son erreur, il veut que son peuple partage ses lauriers & ses conquêtes.

Mais la valeur trop connue des Chrétiens lui fait craindre une victoire funeste & sanglante. Il forme le dessein de les affoiblir & de les livrer à demi vaincus aux forces de l'Egypte & aux siennes. Pendant qu'il roule ces pensées, un ange de ténebres vient verser dans son sein, de nouvelles noirceurs & de nouveaux poisons.

Lui-même il l'inspire ; lui-même lui fournit les moyens de consommer ses projets. Hidraot a une niece à laquelle tout l'Orient donne la palme de la beauté : elle a tous les attraits, tout l'art de son sexe ; elle connoît tous les secrets de la magie. Hidraot l'appelle, lui confie ses desseins & veut qu'elle-même les conduise & les exécute.

« Objet de ma tendresse, lui dit-il, » toi qui sous une blonde chevelure, sous » les traits les plus enchanteurs, caches

» le courage le plus mâle & la prudence de
» l'âge le plus mûr ; toi qui déjà m'effaces
» dans l'art dont je te donnai les premieres
» leçons ; je roule dans ma penſée un pro-
» jet important : ſi tu me ſecondes, le ſuc-
» cès eſt aſſuré. Que ta main fidelle & har-
» die acheve une trame qu'a ourdi ma
» vieilleſſe.

» Va dans le camp de nos ennemis ;
» emploie pour les ſéduire, tout l'art de
» ton ſexe & tous les ſecrets de l'amour.
» Les yeux baignés de larmes, laiſſe tom-
» ber d'humbles prieres : que des ſoupirs
» ſe confondent avec tes paroles & les
» entrecoupent. Beauté gémiſſante, éplo-
» rée, fléchis les cœurs les plus obſtinés.
» Que le voile de la pudeur couvre l'audace
» de tes deſirs ; que dans tes mains, le
» menſonge ſe peigne des couleurs de la
» vérité.

» Séduis, s'il ſe peut, Godefroi le
» premier. Qu'épris de tes regards, eni-
» vré de tes diſcours, il oublie, au-
» près de toi, la gloire & les conquê-
» tes, & ne reſpire plus que l'amour.

» S'il t'échappe, enchaîne du moins les » guerriers les plus distingués ; entraîne les » à ta suite dans des lieux, d'où ils ne » reviennent jamais ». Il entre ensuite dans des détails plus étendus : « enfin, » ajoute-t-il, pour ta religion, pour ta » patrie, ose tout : une si belle cause rend » tout légitime ».

Armide, fiere de sa beauté, des avantages de son sexe & de son âge, se dévoue à l'entreprise. Dès que la nuit a répandu ses premieres ombres, elle part & marche par des sentiers inconnus & secrets. En habits de femme, sans armes que ses attraits, elle se croit déjà sûre de la victoire, & voit à ses pieds des Héros indomptés. Une adroite politique donne à son départ des motifs chimériques, & amuse le peuple par de vaines rumeurs.

Bientôt Armide est dans les lieux où les Chrétiens ont dressé leurs tentes. Au premier aspect de cette beauté s'éleve un murmure confus ; tous les regards se fixent sur elle. Telle une comete, ou un

aſtre inconnu, attire les yeux des mortels étonnés de ſon éclat. On s'empreſſe autour d'elle ; on ſe demande quelle eſt cette belle étrangere, & quel motif l'amene.

Jamais Argos, jamais Chypre ou Délos, ne virent une figure ſi parfaite, des traits ſi touchans. L'or de ſa chevelure tantôt brille au travers du voile tranſparent qui la couvre, tantôt ſe dérobe au voile même & répand un plus vif éclat. Ainſi, quand le ciel devient plus pur & plus ſerein, le ſoleil, du ſein de la nue qui le captive, lance des rayons encore pâles ; mais bientôt dégagé de ſa priſon, il darde tous ſes feux & redouble la clarté.

Ses cheveux flottent en ondes ſur ſes épaules, & le zéphir, en ſe jouant, y forme des ondes nouvelles. Son œil avare des tréſors de l'amour & des ſiens, les cache ſous ſa paupiere abaiſſée. Sur ſon teint, l'incarnat de la roſe ſe mêle & ſe confond avec l'ivoire ; mais, ſur ſa bouche qui reſpire un ſouffle amou-

reux, brille le ſeul incarnat de la roſe.

Sa gorge à demi-nue étale la blancheur de l'albâtre le plus pur : c'eſt-là que l'amour repoſe ; c'eſt de là qu'il lance & ſes traits & ſes feux : deux globes arrondis par la main des graces, s'élevent & s'abaiſſent tour-à-tour : l'œil en découvre une partie ; l'autre eſt cachée par une robe envieuſe & jalouſe : impuiſſante barriere qui réſiſte aux regards & ne peut arrêter la penſée. Moins enchantée de ce qu'on voit, qu'avide de ce qu'on ne voit pas, l'imagination s'élance & pénetre les appas les plus ſecrets.

Tel qu'un rayon de lumiere paſſe à travers l'onde ou le cryſtal, ſans les diviſer ; telle l'imagination perce les voiles les plus ſombres & les plus épais : elle erre au milieu des merveilles les plus cachées, les contemple à loiſir, & les peint enſuite au deſir qui brûle & s'enflamme encore davantage.

Armide s'avance au milieu d'une foule empreſſée qui la loue & qui la dévore des yeux. Elle apperçoit l'impreſſion que

fait ſa beauté & ſemble ne pas l'appercevoir ; mais elle ſourit dans ſon cœur & déjà elle compte ſes ſuccès & ſes victoires. Elle s'arrête un moment & demande à paroître devant Bouillon. Euſtache accourt ; Euſtache le plus jeune des freres de Godefroi.

A l'éclat de cette beauté divine, le guerrier imprudent ſe précipite ; ſemblable à cet inſecte ailé qui va chercher la lumiere & la mort ; il veut contempler de plus près ces yeux qu'une douce pudeur ſemble abaiſſer. Il les voit ; un feu ſoudain s'en échappe & l'embraſe : plein de la hardieſſe que ſon âge & l'amour lui inſpirent.

« Madame, lui dit-il, ſi pourtant je
„ dois vous appeller de ce nom, car
„ vous n'avez rien de mortel : non ja-
„ mais le ciel ne répandit ſur une foible
„ créature tant de graces & tant d'éclat :
„ que cherchez-vous ? d'où venez-vous ?
„ Quel bonheur, ou quelle infortune
„ vous conduit en ces lieux ? Dites-moi
„ qui vous êtes ? faites que je vous rende

„ les hommages ou plutôt le culte qui „ vous eſt dû.

„ -- Vous louez trop, Seigneur, une „ triſte & malheureuſe beauté : ce n'eſt „ déjà plus une mortelle que vous voyez; „ c'eſt une infortunée, morte aux plai- „ ſirs, & qui ne vit que pour la douleur : „ étrangere, fugitive, ſans autre bien „ que ma vertu, je viens, dans ces lieux „ chercher un aſyle : je viens mettre aux „ pieds de Godefroi mes malheurs & une „ une confiance que ſa bonté connue a „ fait naître.

„ O vous, ſi vous êtes en effet géné- „ reux & ſenſible, daignez m'ouvrir „ un accès facile auprès de ce Héros. Il „ eſt juſte, répond Euſtache, que le fre- „ re de Godefroi ſoit auprès de lui vo- „ tre introducteur & votre appui : non, „ beauté charmante, vos vœux ne ſeront „ point trompés, je vous réponds d'un „ frere qui m'aime & me conſidere ; „ diſpoſez & de ſon pouvoir & de mon „ bras. »

Il dit, & guide ſes pas dans l'aſyle

ſecret où le pieux Bouillon ſeul avec des guerriers choiſis ſe dérobe aux regards d'une foule importune. Elle s'incline avec reſpect, & le front couvert d'une modeſte rougeur, elle garde le ſilence : le Héros calme ſes craintes, raſſure ſes eſprits & la conſole : enfin d'un ſon de voix dont la douceur enchante les ſens, elle adreſſe à Godefroi ce perfide diſcours.

« Prince invincible, dont le nom vo-
„ le avec tant de gloire dans tout l'uni-
„ vers ; vainqueur de tant de Rois &
„ de tant de nations qui s'honorent de
„ tes fers & de leur défaite, partout
„ on connoît ta vertu, tes ennemis mê-
„ mes l'eſtiment & la louent ; elle fait
„ naître leur confiance, & les invite à
„ implorer tes bontés & ton appui.

„ Quoique née au ſein d'une religion
„ que tu as abaiſſée & qu'aujourd'hui tu
„ veux anéantir, j'oſe te redemander
„ le trône & le ſceptre de mes aïeux :
„ j'eſpere l'obtenir de ta valeur & de ta
„ généroſité. D'autres implorent le bras

„ de leurs amis contre la fureur d'un
„ étranger, & moi c'eſt un fer ennemi
„ que j'invoque contre mon propre ſang,
„ contre ce ſang qui a juré ma perte.

„ Oui c'eſt toi que j'implore ; c'eſt en
„ toi que j'eſpere ; ſeul tu peux me re-
„ placer au rang d'où j'ai été précipitée.
„ Ce bras funeſte à tes ennemis, doit
„ être auſſi ſecourable aux malheureux.
„ On ne vantera pas moins ta bienfai-
„ ſance que tes triomphes. Parmi tant
„ de trônes abattus, on comptera en-
„ core pour ta gloire, mon trône relevé
„ par tes mains.

„ Peut-être une croyance qui n'eſt
„ pas la tienne, ſera-t-elle un titre à tes
„ yeux pour dédaigner mes prieres &
„ mes larmes ! mais ſi je ne crois pas à
„ ta loi, je crois à tes vertus : ma con-
„ fiance me donne des droits ſur ton
„ cœur, & ces droits ne ſauroient être
„ vains : j'atteſte le Dieu ſuprême, ce
„ Dieu que j'adore comme toi, ja-
„ mais cauſe plus juſte n'obtint le ſe-
„ cours de ton bras. Mais pour mieux

„ t'en convaincre entends l'hiſtoire de
„ mes malheurs & des crimes qui les ont
„ produits.

» Je ſuis fille d'Arbilan, qui régna
„ ſur Damas : née loin du trône la belle
„ Chariclée l'y fit monter en lui don-
„ nant ſa main. Hélas ! mes yeux n'ont
„ jamais vu cette vertueuſe mere. Les
„ ſiens ſe fermerent quand les miens s'ou-
„ vrirent à la lumiere ; & le jour funeſte
„ qui éclaira ſa mort éclaira ma naiſſance.

» A peine un luſtre s'étoit écoulé de-
„ puis qu'elle eût quitté ſa dépouille
„ mortelle, mon malheureux pere ſuc-
„ comba lui-même à ſon ſort, & laiſſa
„ mon enfance & les rênes de l'état en-
„ tre les mains d'un frère qu'il chériſ-
„ ſoit de l'amitié la plus tendre : ſon
„ attachement & ſes bienfaits devoient
„ lui aſſurer ſa foi, ſi la vertu & la re-
„ connoiſſance habitoient dans le cœur
„ d'un mortel.

» Chargé de ce double dépôt, il ne
„ ſembla d'abord occupé que de mon
„ bonheur : tout l'Orient vantoit ſa fi-

„ délité incorruptible, ſa tendreſſe, ſon
„ amour vraiment paternel. Peut-être
„ déjà ſous un maſque impoſteur, le
„ cruel cachoit ſes ténébreux deſſeins:
„ peut-être auſſi que deſtinant à ſon fils
„ mes états, & ma main, ſon cœur
„ n'étoit pas encore ouvert au crime.

„ Je croiſſois; ſon fils croiſſoit avec
„ moi: enfant indocile dont l'ame épaiſſe
„ & groſſiere ne put être façonnée par
„ l'éducation. Sous l'aſpect le plus hi-
„ deux, il cache le cœur le plus vil;
„ il a la baſſeſſe de l'avarice & les hau-
„ teurs de l'orgueil, ſauvage dans ſes
„ manieres, corrompu dans ſes mœurs,
„ c'eſt un compoſé monſtrueux de vices
„ que ne rachetent aucunes vertus.

» Et c'étoit-là l'époux que me réſer-
„ voit mon fidele tuteur! plus d'une fois
„ il m'annonça qu'il falloit avec lui par-
„ tager & mon lit & mon trône: diſ-
„ cours ſéduiſans, ruſe, adreſſe, il em-
„ ploya tout pour m'y faire conſentir:
„ mais jamais il ne put m'arracher la
„ fatale promeſſe; jamais il n'obtint de
„ moi que le ſilence ou le refus.

» Enfin un jour il me quitte d'un air
» ſombre & ténébreux, miroir trop fidele
» de ſon cœur agité : je crus bien alors
» lire ſur ſon front l'hiſtoire de mes
» malheurs. Pendant l'horreur des nuits,
» des ſonges effrayans, des ſpectres hi-
» deux, vinrent troubler mon ſommeil:
„ une fatale horreur imprima, dans mon
» ame, le funeſte préſage de mes infor-
» tunes.

» Souvent l'ombre de ma mere s'of-
» froit à ma vue, pâle, défigurée & cou-
» verte d'un nuage de douleur.. Hélas,
» qu'elle étoit changée! qu'elle reſſem-
» bloit peu à ce que je l'avois vu dans
» ſes portraits! fuis, ma fille, fuis, me
» diſoit-elle, la mort affreuſe qui te me-
» nace. Pars, déjà je vois le poiſon,
» déjà je vois le fer dans la main d'un
» perfide prêt à t'égorger.

» Que ſervoient, hélas! ces préſages
» du péril qui s'approchoit. Tremblan-
» te, irréſolue, ma timide jeuneſſe ne
» trouvoit, ni conſeils, ni ſecours. Sortir
» ſeule de mes états, aller mendier la pi-

„ tié dans une terre étrangere, c'étoit „ pour moi un ſort plus affreux que la „ mort même. Oui, j'aimois mieux perdre „ la vie dans les lieux qui m'avoient vu „ naître.

» Malheureuſe, je craignois la mort „ & je n'oſois la fuir ! je craignois de dé- „ celer mes craintes même & de hâter „ l'heure marquée pour ma perte. Ainſi „ toujours inquiete & troublée, je traî- „ nois dans un long ſupplice le reſte de „ mes déplorables jours. Semblable à un „ infortuné qui croit voir à chaque inſ- „ tant tomber le glaive fatal ſuſpendu „ ſur ſa tête.

» Enfin un jour, dois-je en rendre „ graces au deſtin, ou le ſort me réſer- „ voit-il à de plus affreux revers ; un jour „ l'un des miniſtres dont mon pere avoit „ élevé l'enfance, ſe préſente à ma vue, „ m'annonce que le tyran a juré ma per- „ te, que le terme s'approche que lui- „ même il a promis au barbare de m'ap- „ porter, dans le jour, la coupe empoi- „ ſonnée.

« Il m'ajoute que la fuite ſeule peut
„ dérober ma tête au coup qui la me-
„ nace : lui-même il m'offre ſon ſecours,
„ me raſſure & m'encourage. Je me livre
„ à ſes conſeils, & je me détermine à fuir
„ au milieu des ténebres, loin du tyran
„ & loin de ma patrie.

„ La nuit ſe leve plus noire & plus
„ obſcure, & couvre notre entrepriſe du
„ ſecret de ſon ombre. Je pars avec deux
„ de mes femmes que j'avois choiſies pour
„ compagnes de mon infortune : mais
„ toujours mes yeux ſe reportent ſur les
„ lieux où je commençai de reſpirer le
„ jour ; ils s'y attachent & ne peuvent ſe
„ raſſaſier d'une vue ſi chere.

„ Mes regards & ma penſée m'y rap-
„ pellent ſans ceſſe, & mes pas m'en
„ éloignent malgré moi. Tels des mate-
„ lots qu'une tempête ſoudaine arrache à
„ un rivage chéri, luttent contre les flots
„ qui les entraînent, & cherchent encore
„ des yeux cette terre qui ſe dérobe &
„ s'enfuit. Toute la nuit & tout le jour
„ qui lui ſuccéda, nous errâmes dans des

„ lieux où jamais mortel n'imprima ſes
„ pas. Enfin nous arrivâmes à un châ-
„ teau aſſis ſur les frontieres de mon
„ royaume.

„ C'étoit le château d'Aronte ; le fidele
„ Aronte qui m'avoit ſauvée & qui avoit
„ accompagné ma fuite. Cependant le
„ traître qui voit que ſa victime échappe
„ au coup mortel, entre dans des tranſ-
„ ports de fureur & de rage ; il rejette
„ ſur nous ſes propres forfaits, & nous
„ accuſe Aronte & moi du crime qu'il a
„ voulu commettre.

„ Il publie qu'Aronte ſéduit par mes
„ préſens, lui préparoit un breuvage em-
„ poiſonné ; que j'ai voulu ſa mort pour
„ me délivrer d'un cenſeur importun,
„ qui éclaire ma conduite & retient mes
„ coupables penchans : qu'entraînée en-
„ fin par une paſſion infame, je vais li-
„ vrer à mille amans ma jeuneſſe & mes
„ appas. Honneur ſacré que j'adore, ah
„ plutôt que d'être infidelle à tes loix,
„ puiſſe la foudre me frapper & m'a-
„ néantir !

„ Qu'affamé de mes tréſors, altéré de
„ mon ſang innocent, le barbare ait juré
„ ma perte, ce n'eſt qu'un malheur ;
„ mais que d'un ſouffle impur, il oſe
„ flétrir ma vertu, ah! c'eſt le plus cruel,
„ le plus ſenſible des outrages. L'impie
„ qui craint le reſſentiment de mes ſu-
„ jets, les abuſe par des menſonges adroi-
„ tement tiſſus ; & leur bras, prêt à
„ venger mon innocence, s'arrête dans
„ la crainte de protéger le crime.

„ Aſſis ſur mon trône, le front orné
„ de mon diadême, le cruel ne met point
„ encore de terme à l'infortune & à l'op-
„ probre dont il veut m'accabler. Fu-
„ rieux, il menace de brûler Aronte dans
„ ſon château, ſi de lui-même il ne vient
„ lui demander des fers : & à moi, mal-
„ heureuſe ! & aux compagnes de mon
„ ſort, ce n'eſt plus la guerre qu'il nous
„ annonce, c'eſt la mort & l'échaffaut.

„ Il veut, dit-il, laver dans mon ſang
„ la honte que j'ai imprimée ſur ſon
„ front, & rendre à mon rang & à ma
„ famille l'honneur & l'éclat que je leur

„ ai fait perdre. Mais il ne craint en effet
„ que de ſe voir enlever le ſceptre qui
„ m'appartient, & ce n'eſt que ſur mes
„ débris qu'il croit pouvoir affermir ſon
„ trône.

„ Hélas! il ne réuſſira que trop dans
„ ſes coupables deſſeins. Oui, Seigneur,
„ ſi ton bras ne me protege, mon ſang
„ éteindra ſa colere que n'ont pu étein-
„ dre mes larmes. Malheureuſe, inno-
„ cente, ſans reſſource, ſans appui, je
„ me jette à tes pieds, j'embraſſe tes ge-
„ noux, je te demande & l'honneur & la
„ vie.

„ Je t'en conjure par ce bras qui anéan-
„ tit l'orgueil & l'impiété; par ce bras
„ vengeur de la juſtice, par tes victoires,
„ par ces temples que tu as relevés &
„ que tu vas ſecourir; daigne te laiſſer
„ fléchir à mes prieres: que ta pitié me
„ conſerve à la fois & le ſceptre & la
„ vie. Ta pitié! non, Seigneur, je n'im-
„ plore que ta raiſon & ton équité.

„ Le ciel t'a donné de vouloir être
„ juſte, & le deſtin, de pouvoir ce que

„ tu veux : en me ſauvant, tu peux ac-
„ quérir des états qui ne ſeront ſoumis
„ à mes loix que pour obéir aux tiennes.
„ De tant de héros, permets que dix ſeu-
„ lement m'accompagnent. Seuls ils ſuf-
„ firont pour me rétablir ſur un trône où
„ me rappellent l'attachement des grands
„ & la fidélité du peuple.

„ Un des habitans les plus diſtingués
„ de Damas, chargé de la garde d'une
„ porte ſecrete, me promet de me la li-
„ vrer & de m'introduire la nuit dans le
„ palais même : il me garantit le ſuccès
„ ſi j'obtiens quelques ſecours de toi, ſi
„ foible qu'il ſoit, il y comptera plus
„ que ſur une armée qui viendroit d'ail-
„ leurs, tant il eſtime & le nom & la
„ valeur des Chrétiens. „

A ces mots, elle ſe tait, & attend la réponſe de Godefroi. Mais ſon attitude & ſon ſilence même parlent encore & ont l'énergie de la priere la plus touchante. Godefroi balance incertain, & ne ſait à quel parti s'arrêrer ; il craint les artifices des Sarraſins ; il ſent, qu'infidele à

Dieu, l'homme eſt toujours prêt de l'être à l'homme : mais une ſenſibilité impérieuſe, la vertu des grandes ames, le preſſe & le domine.

D'autres motifs encore l'intéreſſent aux infortunes d'une reine qui l'implore. Il ſent combien il importe à ſes projets de placer ſur le trône de Damas une Princeſſe qui liée par ſes bienfaits lui ouvre les chemins, ſeconde ſes deſſeins & lui fourniſſe contre l'Egypte & ſes alliés, des troupes, des armes & des tréſors.

Pendant qu'il flotte irréſolu, & que les yeux baiſſés il peſe les motifs qui doivent le déterminer ; Armide, les regards attachés ſur lui, attend en ſuſpens l'arrêt de ſa bouche : elle l'obſerve & l'étudie : la réponſe tarde déjà trop au gré de ſes deſirs ; elle s'en alarme, elle en ſoupire ; enfin le héros prononce un refus dont ſes expreſſions adouciſſent la rigueur.

« Madame, ſi une entrepriſe pour la-
» quelle le ciel même nous a choiſis ne
» demandoit pas ici nos bras & nos
» épées, vous pourriez fonder ſur nous
» l'eſpoir le plus certain ; ce ne ſeroit

» pas une ſtérile pitié, ce ſeroient des » ſecours prompts & efficaces que nous » vous offririons. Mais notre premier » devoir eſt d'affranchir le peuple de » Dieu & de rendre à ces murs ſacrés » leur liberté premiere. Ce ſeroit un cri- » me pour nous d'affoiblir notre armée & » de rallentir le cours de nos victoires.

» Mais je vous promets, recevez pour » gage de ma promeſſe une foi qui ja- » mais ne fut donnée en vain, je vous » promets que ſi jamais nous arrachons, » à un joug odieux, ces murs révérés, » ces murs chéris des cieux, nous ſui- » vrons l'impulſion de notre pitié & » nous vous rendrons le trône que vous » avez perdu. Aujourd'hui ſi je cédois à » vos larmes, je ſerois un impie & ma » ſenſibilité feroit un parjure. »

A ces mots, Armide s'incline & les yeux collés contre terre, elle reſte un moment immobile: Bientôt elle leve vers le ciel ſes regards affligés, & toute baignée de larmes, dans l'attitude de la douleur la plus profonde: « Malheu-

» reuſe ! s'écrie-t-elle ; eh ! quelle deſ-
» tinée fut jamais auſſi conſtamment
» déplorable que la mienne ! pour que
» mon ſort affreux ne change point, il
» faut que tout change dans la nature.

» Il n'eſt plus d'eſpoir pour moi : en
» vain je gémis & je pleure ; la priere
» ne peut plus rien ſur le cœur des mor-
» tels. Je dois peut-être eſpérer que ma
» douleur qui n'a pu te fléchir, fléchira
» le barbare qui m'opprime ? Je ne t'ac-
» cuſerai point d'inclémence ; je n'accuſe
» que le ciel auteur de mes diſgraces : il
» endurcit ta ſenſibilité, il rend ta pitié
» même inexorable.

» Non, Seigneur, non ce n'eſt point
» toi, c'eſt mon deſtin qui me refuſe le
» ſecours que j'implore. Deſtin cruel,
» funeſte deſtin, arrache-moi encore les
» reſtes d'une odieuſe vie ! hélas ! c'étoit
» trop peu de m'avoir enlevé mes parens
» au printems de leurs jours, il faut que
» tu me précipites de mon trône, & que
» tu enfonces le poignard dans le ſein de
» ta victime !

» Partons, quittons des lieux où

„ l'honneur ne me permet plus de m'ar-
„ rêter. Mais où fuir ? où cacher mon
„ infortune ? Quel asyle me reste con-
„ tre le tyran qui me poursuit ? Il n'est
„ point dans l'univers de retraite inac-
„ cessible à sa fureur. Mais pourquoi
„ balancer ? Je vois la mort, je ne puis
„ la fuir, allons ma main préviendra
„ ses coups ! „

Elle se tait : un noble & généreux dépit se peint dans ses regards. D'un air triste, indigné, elle se détourne & feint de s'éloigner. Ses larmes, des larmes de colere & de douleur coulent en abondance & semblent, aux rayons du soleil, des perles qui tombent de ses yeux.

Ses joues en sont inondées : tel paroît un lys, lorsqu'aux premiers feux du jour le zéphir épanouit son sein tout brillant des pleurs de l'aurore, & d'un souffle amoureux le flatte & le caresse. Mais de ces larmes naît un feu secret qui s'insinue dans les cœurs, s'y attache & les embrase. Amour, tout reconnoît ta puissance, tout sert à nour-

rir tes flammes ; mais, en faveur d'Armide, tu redoubles encore tes miracles.

Ses feintes douleurs arrachent de véritables pleurs, & déchirent les cœurs les plus insensibles, tous s'affligent avec elle ; tous se disent à eux-mêmes, si elle ne trouve pas grace aux yeux de Godefroi, il faut qu'en naissant, il ait succé le lait d'une tigresse, que les Alpes l'aient enfanté au sein du rocher le plus affreux, ou que la mer en courroux l'ait vomi sur une rive sauvage ; le cruel ! qui peut affliger d'un refus une beauté si touchante!

Pendant qu'ils murmurent & n'osent parler, le jeune Eustache tout brûlant d'amour & de pitié, s'avance & adresse à Godefroi ce discours hardi : « mon frere, „ vous seriez trop dur & trop insensible, „ si vous ne cédiez pas enfin à nos vœux, „ à nos desirs & à nos prieres.

» Sans doute il ne faut pas que les Chefs „ abandonnent le siege, leurs troupes & „ leurs emplois: mais nous, guerriers isolés „ qui ne recevons la loi que de notre cou„ rage & qui ne commandons à personne, „ nous pouvons fournir à votre choix dix

„ défenſeurs d'une ſi juſte cauſe.

„ Venger l'innocence & la beauté, c'eſt „ toujours combattre pour le ciel ; & les „ dépouilles d'un injuſte uſurpateur, ſont „ le plus noble trophée qu'on puiſſe con- „ ſacrer à l'Etre-ſuprême. Quand un inté- „ rêt certain ne m'entraîneroit pas à cette „ illuſtre entrepriſe, je m'y dévouerois par „ devoir: j'ai juré de protéger un ſexe foi- „ ble & ſans défenſe, & je remplirai mes „ ſermens.

„ Ciel ! ſi jamais en France & dans ces „ heureux climats où regne la courtoiſie, „ on diſoit que pour une cauſe ſi belle & „ ſi légitime, nous avons craint de braver „ les dangers & les fatigues ! ah ! j'aime „ mieux dépoſer ici mon caſque & ma cui- „ raſſe ! allons guerriers ſans courage, „ chevaliers ſans honneur, quittons des „ armes avilies dans nos mains, & n'uſur- „ pons plus un titre que notre lâcheté „ déshonore. „

Il dit, & tous ſes compagnons, d'une voix unanime applaudiſſent à ſon diſcours ; tous approuvent ſon conſeil & en vantent l'utilité : ils environnent Gode-

froi, ils le preſſent, ils le conjurent : « je cede, dit-il, je me rends à tant de „ vœux réunis. Vous le voulez ; la prin- „ ceſſe tiendra de vous ſeuls un ſecours „ que ma raiſon ne peut lui accorder.

» Mais ſi vous en croyez Godefroi „ moderez le zele qui vous tranſporte. „ Il dit : chacun croit qu'il autoriſe ce qu'il ne fait que ſouffrir, & brûle d'être un de ceux que favoriſera ſon choix. Que ne peuvent les larmes de la beauté ? que ne peuvent des diſcours qu'une belle bouche prononce ? Il ſemble que des levres d'Armide pend une chaîne inviſible qui lie & attache toutes les volontés à la ſienne.

Euſtache la rappelle : « Suſpendez, „ dit-il, ô beauté divine, le cours de „ vos douleurs ; bientôt vous aurez un „ ſecours qui calmera vos alarmes. „ A ces mots ſon front s'éclaircit ; le ſourire de la joie eſt ſur ſes levres ; de ſon voile elle ſeche ſes yeux humides, & ſes regards plus ſereins ſemblent embellir la nature.

Enſuite du ton le plus doux & le plus

touchant, elle leur parle de ſa reconnoiſſance & de leurs bienfaits : « Ils vivront „ éternellement, dit-elle, dans mon cœur ; „ les ſiecles en conſerveront la mémoire. „ Une éloquence muette, des geſtes énergiques, rendent ce que ne peut exprimer ſa langue. Enfin ſous un maſque impoſteur, elle cache ſi bien ſes deſſeins qu'ils échappent à l'œil le plus ſoupçonneux.

Fiere de ſon premier ſuccès, elle ſe livre à la fortune qui ſourit à ſes artifices, & ſe hâte d'achever ſon criminel ouvrage. Par ſes regards, par ſes attraits, elle prétend effacer tout ce que firent jamais Médée & Circé avec leurs enchantemens. D'une voix de ſirene elle ſe flatte d'endormir la prudence des plus ſages guerriers.

Pour envelopper de nouveaux amans dans ſes filets, elle emploie tous ſes ſecrets & tous ſes charmes. Sa figure inconſtante & mobile, varie & ſe décompoſe à ſon gré. Elle change à chaque inſtant & d'air & de maintien : tantôt la pudeur eſt ſur ſon front & tient ſes yeux baiſſés ; tantôt elle promene ſes re-

gards avides : & tour-à-tour armée du frein ou de l'aiguillon, elle preſſe l'amant timide, ou retient l'amant indiſcret. Quand un guerrier modeſte n'oſe écouter ſes deſirs & cherche à éteindre ſes feux, un doux ſourire l'encourage : d'un œil ſatisfait & ſerein, Armide ranime ſon amour, & dans ſon cœur glacé rallume la flamme & l'eſpérance.

Réſervée dans ſes diſcours, avare d'un coup-d'œil, elle arrête l'audacieux au moment où il va s'oublier, & lui imprime la crainte & le reſpect. Mais à travers les dédains dont ſon front eſt chargé, elle fait luire encore un rayon de pitié : l'amour eſt alarmé, mais il n'éprouve point le déſeſpoir, & il s'accroît par les rigueurs mêmes.

Quelquefois elle ſe tient à l'écart, compoſe ſon viſage & ſon attitude, & paroît abſorbée dans la douleur. Des larmes naiſſent dans ſes yeux & s'évanouiſſent ; ſes amans trompés pleurent autour d'elle ; & l'amour qui ſe déguiſe en pitié leur enfonce encore des traits plus cruels & plus perçans.

Soudain ce voile de douleur se déchire ; l'espérance renaît sur son front, elle revient à ses amans, elle leur parle ; son teint s'anime du feu de la gaieté ; ses yeux en étincellent ; un ris céleste dissipe le nuage épais dont sa tristesse avoit enveloppé le cœur de ces guerriers.

Sa douce voix, son doux sourire, enivrent leurs sens ; leur ame succombe à tant de plaisirs & semble prête à les abandonner. Amour ! cruel amour ! tes amertumes & tes douceurs sont également funestes, & les mortels périssent toujours, ou de tes maux, ou de tes remedes.

Ainsi brûlés & glacés tour-à-tour, passant à chaque instant, du plaisir à la douleur, de la crainte à l'espérance, ces infortunés servent de jouet à la beauté qui les trompe. Si d'une voix foible & tremblante, ils osent murmurer leurs peines, simple & novice en amour, elle feint de ne pas les entendre.

Ou bien les yeux baissés, elle colore ses joues du rouge de la pudeur : les lys disparoissent sous les roses qui les effa-

cent. Telle paroît l'aurore lorſqu'elle embellit le ciel de ſes premiers rayons. Des nuances plus fortes expriment le dédain qui ſe mêle & ſe confond avec la pudeur.

Si elle ſurprend les premiers indices d'un feu prêt à éclater, elle fuit & ſe dérobe à l'amant interdit ; puis reparoît & tour-à-tour lui offre & lui reprend l'occaſion d'avouer ſa flamme. Ainſi tout le jour, elle l'abuſe, le fatigue par de vaines erreurs, & enfin lui ôte juſqu'à l'eſpérance : le malheureux ſoupire, ſemblable au chaſſeur qui ſurpris par la nuit, perd la trace de la proie qu'il a pourſuivie.

Tels furent les liens ſecrets dont Armide enchaîna mille & mille héros ; ou plutôt telles furent les armes qu'elle employa pour les dompter & les aſſervir à l'amour. Amour ! faut-il s'étonner ſi le fier Achille, Hercule, Théſée, céderent à ta puiſſance, quand des Chrétiens armés pour venger la querelle d'un Dieu, ſont eux-mêmes arrêtés dans tes fers ?

Fin du quatrieme Chant.

LA JERUSALEM DELIVRÉE.

CHANT V.

PENDANT que la perfide remplit les cœurs d'une funeſte ivreſſe, & que ne ſe bornant plus au nombre de guerriers qui lui ont été promis, elle ſe flatte d'en entraîner beaucoup d'autres ſur ſes pas; Godefroi ſonge à qui il confiera l'exécution de cette haſardeuſe entrepriſe. Entre tant de héros qui tous méritent & tous deſirent de le fixer, ſon choix balance ſuſpendu.

Enfin ſa prudence décide qu'eux-mêmes ils donneront, au généreux Dudon, un ſucceſſeur qui prendra ſur lui ce choix difficile; du moins perſonne ne pourra lui reprocher une injurieuſe préférence: & il aura marqué, à cette troupe brillante, tous les égards & toute l'eſtime qu'il lui doit.

Il les appelle, & leur adreſſe ce diſcours: « Braves Guerriers, mes ſentimens vous ſont connus; je n'ai point prétendu refuſer à la Princeſſe le ſecours qu'elle demande, mais j'ai voulu attendre, pour le lui accorder, le moment favorable. Cet avis, je vous le propoſe encore, & vous pouvez l'adopter: dans ce monde changeant & mobile, c'eſt ſouvent conſtance de varier dans ſes deſſeins.

» Mais ſi vous croyez toujours qu'il ſoit indigne de vous, de ne pas courir au danger, ſi votre généreuſe audace dédaigne un conſeil que dicte ma prudence peut-être trop timide à vos yeux; il ne ſera pas dit que, malgré

„ vous, j'aie arrêté vos pas. Jamais ma
„ main n'appéſantira ſur vous un pou-
„ voir que je dois à vos ſuffrages.

» Peſez vous-mêmes les raiſons & dé-
„ cidez à votre gré : mais avant tout, je
„ veux que vous donniez un ſucceſſeur
„ à l'infortuné Dudon & un chef à vo-
„ tre troupe : lui-même choiſira parmi
„ vous dix guerriers ; il n'en choiſira que
„ dix ; ſoumis dans ce ſeul point à mes
„ ordres ſuprêmes, je ne marque d'ail-
„ leurs aucunes bornes à ſon pouvoir. »

Il dit : Euſtache, de l'aveu de ſes compagnons, répond à ſon diſcours : " Seigneur, cette vertu lente dont les re-
„ gards ſe portent dans l'avenir, doit
„ être la tienne ; le courage & l'audace ;
„ voilà les nôtres. Ce ſang froid qui
„ toujours marche d'un pas réfléchi, pru-
„ dence dans un Général, ne ſeroit en
„ nous que lâcheté.

» D'ailleurs le danger auquel nous ex-
„ poſe cette entrepriſe, balance-t-il les
„ avantages qu'elle nous procure ? Dix
„ guerriers iront donc, puiſque tu le per-

„ mets, tenter cette illuſtre aventure. » Ainſi du voile de l'intérêt public, il couvre la paſſion qui l'entraîne ; & comme lui, ſes compagnons cachent les deſirs de l'amour ſous le deſir apparent de la gloire.

Cependant le jeune Bouillon regarde d'un œil jaloux le fils de la belle Sophie, il admire en lui, mais il envie encore davantage cette valeur que rehauſſent les dons de la nature : il craint, auprès d'Armide ce dangereux rival, & ſa jalouſie inſpire à ſon cœur les moyens de l'éloigner. Il l'appelle à l'écart, & par ce diſcours adroit il cherche à ſéduire ſa vanité.

« Toi qui effaces la gloire de ton „ illuſtre pere, & qui jeune encore égale „ déjà les guerriers les plus renommés, „ Renaud, dis-moi, qui ſera digne de nous „ commander ? moi qui ſoumis, à regret, „ au fameux Dudon, ne lui cédai qu'en „ faveur de ſa vieilleſſe, moi frere de „ Bouillon, à qui dois-je déſormais „ obéir ? je ne connois que toi.

» Egal de tous ces guerriers par ta

„ naiſſance, toi ſeul par ta gloire & par
„ tes exploits tu mérites de m'être pré-
„ féré : je n'en rougis point, Godefroi
„ lui-même rendroit hommage à ta va-
„ leur, & te céderoit la palme : c'eſt donc
„ toi que je veux reconnoître pour mon
„ chef, ſi tu n'aimes mieux être le ven-
„ geur de la Princeſſe. Mais ſans doute
„ une gloire obſcure & des exploits noc-
„ turnes ne flatteront pas ton courage.

» Ici tu ſauras, avec plus d'éclat,
„ employer ton bras & ta valeur. Si tu
„ avoues mon zele, j'engagerai mes com-
„ pagnons à te décerner le rang ſuprême :
„ pour moi, incertain encore, & irré-
„ ſolu, je te demande de me laiſſer le
„ maître, ou de ſuivre Armide, ou de
„ combattre à tes côtés. „

A ces derniers mots, une rougeur involontaire couvre ſes joues ; Renaud lit ſur ſon front le ſecret qu'il veut cacher, & il en ſourit : pour lui, les traits d'amour plus lents n'ont fait qu'effleurer ſon cœur ; & peu jaloux de ſuivre Armide, il ſouffre ſans peine un rival.

Il eſt encor tout plein de la mort du généreux Dudon : il ſe croit avili ſi l'audacieux Argant ſurvit encore long-tems à ce héros : il aime à entendre la voix de l'honneur qui l'appelle, & ſon jeune courage s'agite & s'anime au ſon de la véritable louange.

" Je ſuis moins flatté, répond-il ; „ d'obtenir les premiers rangs que de les „ mériter. Les ſceptres & les dignités ne „ furent jamais, à mes yeux, le prix „ de mes vertus, ni l'objet de mon am- „ bition : mais ſi tu m'appelles à cet „ honneur, ſi tu penſes que je doive y „ prétendre, je n'aurai point la foibleſſe „ de m'en croire indigne, & j'eſtimerai „ une valeur que vous jugerez devoir ré- „ compenſer d'un ſi beau titre.

„ Je ne brigue point, je ne refuſe „ point ce haut rang ; & ſi je ſuis ton „ chef, tu dois compter ſur mon choix. „ Euſtache le quitte & va plier à ſes deſſeins la fierté de ſes compagnons. Mais Gernand prétend lui-même à la premiere place. Son cœur eſt bleſſé des traits d'Ar-

mide ; mais ce cœur altier ne balance point entre l'amour & la gloire.

Gernand deſcend de ces Rois de Norwege qui commanderent à de nombreuſes provinces : tant de couronnes entaſſées dans ſa maiſon, les ſceptres de ſon pere & de ſes aïeux, nourriſſent ſon orgueil. Renaud eſt né d'ancêtres, qui depuis plus de cinq ſiecles ſe ſont illuſtrés, & dans la paix, & dans la guerre ; mais fier de ſes propres exploits, il n'emprunte point l'éclat d'un mérite étranger.

Gernand qui peſe tout au poids de l'or, qui ne meſure que l'étendue des poſſeſſions, & ne voit qu'obſcurité partout où ne brille pas une couronne : Gernand ne peut ſouffrir qu'un ſimple Chevalier oſe être ſon rival ; il s'en indigne : la colere & le dépit qui le tranſportent ne connoiſſent plus de bornes ni de frein.

Un Ange de ténebres qui voit la bleſſure profonde dont ſon cœur eſt atteint, s'inſinue ſecrétement dans ſon ſein, s'empare de ſes penſées, les agite & les trouble. Il aigrit le courroux qui l'anime

& la haine qui le dévore : ſans ceſſe il fait retentir, au fond de ſon cœur, ces ſiniſtres accens.

« Renaud ton rival ! lui, lutter contre „ toi, & t'oppoſer ſes chimériques aïeux ? „ qu'il compte, ce téméraire qui veut „ marcher ton égal, qu'il compte les „ peuples ſoumis à ſes loix & les nations „ tributaires de ſon ſceptre ? Que ſur les „ cendres de ſes ancêtres, il montre autant „ de couronnes qu'en portent aujourd'hui „ tes parens ? Quelle audace le petit tyran „ d'un petit état ; dans un homme né en „ Italie au ſein de la ſervitude ?

» Qu'il triomphe, ou qu'il ſuccombe ; „ qu'importe ? c'eſt déjà une victoire „ pour lui d'être devenu ton rival. Que „ dira l'univers ? Que Renaud a concouru „ avec Gernand ! le rang qu'occupoit Du- „ don pouvoit te donner autant de gloire „ & d'éclat qu'il en eût reçu de toi ; „ mais il eſt avili depuis que Renaud a „ commencé d'y prétendre.

„ Ah ! ſi du ſéjour des immortels le „ généreux Dudon abaiſſe encore ſes re-

gards

„ gards ſur la terre ; quel noble courroux
„ doit l'enflammer quand il conſidere ce
„ jeune téméraire , quand il ſonge à ſon
„ orgueil & à ſon audace , quand il voit
„ un enfant ſans expérience ſe meſurer
„ avec lui , & aſpirer au prix qu'avoient
„ obtenu ſon âge & ſes exploits.

„ Il y aſpire , il le demande , & au lieu
„ du châtiment qui lui eſt dû , il rem-
„ porte , & de l'honneur , & des louan-
„ ges. O honte ! ô baſſeſſe ! on encourage
„ ſon ambition , on applaudit à ſa témé-
„ rité. Mais ſi Bouillon le voit , ſi Bouil-
„ lon permet qu'il obtienne le rang qui
„ t'appartient , ne le ſouffre pas : non
„ tu ne dois pas le ſouffrir ; tu dois mon-
„ trer , & ce que tu es , & ce que tu
„ peux. „

Au ſon de cette voix inconnue , ſon dépit s'allume & s'enflamme : déjà ſon cœur gonflé ne peut plus le contenir : il ſort par ſes regards , il s'exhale dans ſes diſcours. Si quelque défaut ſe mêle aux vertus de ſon rival , il l'exagere , il le groſſit : ſa fierté n'eſt qu'orgueil ;

ſon courage que témérité, démence & fureur.

Il flétrit ſes ſentimens ; il obſcurcit l'éclat de ſes exploits. Sa bouche diſtille ſurtout le fiel & le poiſon de l'envie. Ses plaintes retentiſſent aux oreilles mêmes de Renaud : rien ne peut arrêter ſa colere & le mouvement aveugle qui l'entraîne à la mort.

L'eſprit ténébreux qui l'anime, qui fait mouvoir ſa langue & dicte ſes diſcours, ſans ceſſe renouvelle ſes injuſtes outrages, & fournit de nouveaux alimens à ſa haine. Dans le camp eſt une vaſte enceinte où ſe raſſemble l'élite des héros : là, dans les tournois & les joûtes, ils exercent leur force & leur adreſſe.

C'eſt au milieu d'eux qu'entraîné par ſa deſtinée, Gernand va publiquement outrager Renaud. Sa langue abreuvée du poiſon de l'enfer, telle qu'un trait acéré, bleſſe ſon ennemi, & ſe tourne dans ſa plaie : Renaud le voit, il l'entend, la fureur ſe rend maîtreſſe de ſes ſens : tu mens ! s'écrie-t-il, & ſoudain le fer nud il ſe précipite ſur lui.

Sa voix eſt un tonnerre ; ſon épée brille comme l'éclair avant-coureur de la foudre. Gernand tremble ; il voit la mort préſente, il ne peut la fuir, rien ne peut le dérober à ſes coups : mais l'aſpect de tout un camp qui le regarde, lui fait retrouver un reſte d'audace & d'intrépidité : le fer à la main il attend ſon ennemi, & ſemble prêt à ſe défendre.

Au même inſtant mille épées brillent & étincellent ; mille guerriers accourent, ſe heurtent & ſe preſſent autour d'eux : des voix incertaines, des accens confus, ſe mêlent à l'air qui frémit & réſonne. Tel, au rivage des mers, le murmure des vents ſe confond avec les mugiſſemens de l'onde.

Mais rien ne peut rallentir l'impétueuſe colere du guerrier outragé : tout plein de ſa vengeance, il mépriſe les cris & les barrieres qu'on lui oppoſe. Il ſe précipite au milieu des hommes, au milieu des armes, il promene dans la foule ſa foudroyante épée, enfin il s'ouvre un large chemin, & ſeul, il affronte Gernand mal-

gré mille bras levés pour le défendre.

Toujours maître de lui-même malgré la colere qui l'anime, il dirige ſes coups vers ſon rival. Il les porte au cœur, à la tête, à la droite, à la gauche ; ſa main rapide, impétueuſe, trompe l'œil qui la ſuit & va percer l'endroit où elle eſt le moins attendue.

Enfin il enfonce le fer dans le ſein de ſon ennemi, l'en retire, & l'y plonge une ſeconde fois. Le malheureux tombe & par une double bleſſure ſon ame s'écoule avec ſon ſang. Le vainqueur remet ſon épée encore toute ſanglante, dépouille ſa colere & ſa vengeance, & ſe retire.

Cependant, Godefroi arrive attiré par le tumulte & les cris : un ſpectacle cruel, inattendu frappe ſes regards. Il voit Gernand couché ſur la pouſſiere, les cheveux ſouillés de ſang, le viſage pâle, défiguré, couvert des ombres de la mort. Il entend les ſoupirs, les gémiſſemens, & les plaintes des guerriers qui l'entourent. Interdit, étonné, « quel eſt, dit-il, l'audacieux » qui a bravé mes défenſes & commis ce » forfait ? »

Arnaud un des plus chers favoris de l'infortuné Prince de Norwege lui expoſe les circonſtances de ce malheureux événement, & en les expoſant les aggrave : « C'eſt Renaud qui l'a tué ; c'eſt lui qu'une „ fureur inſenſée, allumée par le plus „ léger motif, a pouſſé à une action ſi „ atroce ; le fer qu'il avoit ceint pour ven- „ ger Dieu, il l'a tourné contre le ven- „ geur de Dieu même ; il a mépriſé ton „ autorité ; il a bravé des loix publiques „ & connues.

» Les loix veulent ſa mort ; la mort » lui eſt due : ſon crime la demande ; ſon » crime & le lieu où il l'a commis. Eh ! » s'il obtient grace, ſon exemple encou- » ragera l'audace : quiconque aura été » offenſé voudra prendre lui-même une » vengeance qu'il doit attendre de la » juſtice.

» Bientôt tout ſera livré aux querelles » & à la diſcorde. » Il rappelle enſuite les exploits & les vertus du Prince ; il dit tout ce qui peut exciter l'indignation ou la pitié. Mais Tancrede paroît & en-

treprend de juſtifier Renaud. Godefroi l'écoute, ſon regard ſévere inſpire plus de crainte que d'eſpérance.

« Seigneur, ajoute Tancrede, ſonge
„ quel eſt Renaud, ſonge ce qu'on doit,
„ à ſon mérite, à l'éclat de ſon ſang,
„ à Guelfe ſon oncle. L'autorité ne doit
„ pas s'appeſantir également ſur tous les
„ coupables. La différence des rangs met
„ de la différence dans les crimes, & l'é-
„ galité dans les peines n'eſt une juſtice
„ que quand il y a égalité dans les per-
„ ſonnes.

„ C'eſt aux plus élevés, dit Godefroi,
„ à donner aux autres l'exemple de l'o-
„ béiſſance. Tancrede, tes conſeils ſont
„ funeſtes ſi tu veux que j'abandonne les
„ Grands à la licence : eh ! quelle eſt
„ donc mon autorité ſi je ne commande
„ qu'à une vile populace ? Sceptre im-
„ puiſſant, honteux empire ! je n'en
„ ſuis plus jaloux, s'il faut les tenir à ce
„ prix.

„ Le pouvoir me fut donné ſans limi-
„ tes & ſans bornes : je ne ſouffrirai

» point qu'il s'aviliſſe dans mes mains. » Je ſais quand il faut varier les récom- » penſes & les peines ; je ſais auſſi quand » il faut faire plier, & les grands, & les » petits ſous la loi d'une parfaite égalité. » Il dit : Tancrede, que le reſpect enchaîne, garde le ſilence.

Rigoureux imitateur de l'antique ſévérité, Raymond applaudit au diſcours de Godefroi : « C'eſt ainſi, dit-il, que l'au- „ torité ſe fait reſpecter. Il n'y a plus de „ diſcipline quand le coupable échappe „ au châtiment, & la clémence eſt une „ vertu funeſte quand elle fait diſparoître „ la crainte. „

Tancrede, frappé de ces ſiniſtres paroles, ſe retire, & ſur un courſier qui paroît avoir des ailes, il vole vers Renaud. Tranquille & déſarmé, Renaud étoit alors ſous ſa tente. Tancrede l'aborde, & lui raconte en peu de mots tout ce qui s'eſt paſſé.

» Les dehors de l'homme, ajoute- » t-il, ne ſont pas toujours l'expreſſion „ fidelle de ſes ſentimens, & le cœur des

„ mortels eſt un abyme : cependant ſi j'en
„ crois les regards de Bouillon, ſi j'en
„ crois ſes diſcours, il veut te confondre
„ avec le vulgaire des coupables, & te ſou-
„ mettre à toute la rigueur des loix. „

Renaud avec un ſourire au travers duquel éclate ſon indignation : « Que l'eſ-
„ clave, dit-il, ou celui qui mérite de
„ l'être ſe juſtifie dans les fers : moi je
„ ſuis né libre, j'ai vécu libre, je mourrai
„ libre, & jamais je ne verrai ces bras
„ chargés d'indignes chaînes. Cette main
„ fait manier le fer & cueillir des lauriers,
„ mais elle ſe refuſe à des liens qui l'avili-
„ roient.

„ Si Godefroi n'a que des fers à me don-
„ ner pour récompenſe, s'il veut me jeter
„ dans un cachot comme un criminel obſ-
„ cur, s'il croit me conduire enchaîné
„ dans une priſon vulgaire, qu'il envoie
„ les miniſtres de ſes ordres, qu'il vienne
„ lui-même, je l'attends ; la force & les
„ armes jugeront entre lui & moi : il ap-
„ prête à nos ennemis le ſpectacle d'une
„ ſanglante tragédie. „

A ces mots, il demande ſon armure. Bientôt il eſt tout couvert de fer : il charge ſon bras de ſon peſant bouclier ; ſa fatale épée pend à ſon côté ; ſes regards étincellent, ſes armes brillent comme l'éclair : Tel jadis on te peignoit, ô Dieu des combats, deſcendant de l'Olympe, couvert de fer, d'epouvante & d'horreur.

Cependant Tancrede tente d'amollir ſon farouche courage : « Guerrier indomp-
„ té, lui dit-il, je ſais que rien ne peut
„ réſiſter à ton bras, je ſais que c'eſt au
„ milieu des armes, au ſein de la terreur
„ que ta haute vaillance triomphe avec
„ plus d'éclat, mais à Dieu ne plaiſe qu'au-
„ jourd'hui elle ſe déploie ſi cruellement
„ pour notre malheur.

„ Dis-moi, quels ſont tes deſſeins ?
„ veux-tu donc tremper tes mains dans
„ le ſang de tes amis & de tes freres ?
„ veux-tu en immolant indignement des
„ Chrétiens, percer le Dieu même dont
„ ils ſont les membres ? Un honneur
„ paſſager, de vains égards pour une opi-

„ nion qui ſemblable aux flots de la mer,
„ paroît & s'évanouit, pourront-ils plus
„ ſur toi, que la foi, que l'amour d'une
„ gloire qui nous immortaliſe dans le
„ ciel ?

„ Ah ! je t'en conjure au nom de
„ notre Dieu, triomphe de toi-même ;
„ dépouille ta fierté, ton orgueil ; cede
„ à l'orage. Non, ce ne ſera point une
„ lâcheté : ce ſera le ſublime effort d'une
„ vertu qui t'aſſure la palme de la vic-
„ toire. Si ma jeuneſſe méritoit de ſervir
„ aux autres d'exemple, je te dirois que
„ moi auſſi j'ai été offenſé : mais je n'ai
„ point armé mon bras contre des Chré-
„ tiens ; j'ai ſu dompter mon reſſenti-
„ ment.

„ Vainqueur de la Cilicie, j'y avois
„ arboré l'enſeigne de la croix : Bau-
„ douin arrive ; il cache ſon ambition
„ ſous le voile de l'amitié, me trompe
„ & s'empare lâchement de ma conquête.
„ Je pouvois peut-être m'en reſaiſir par
„ la force des armes : j'eus le courage de
„ ne point le tenter.

„ Ton ame s'indigne contre l'idée de la
„ priſon ; tu rougirois de voir tes bras
„ chargés de fers honteux : tu veux ſuivre
„ les loix & les uſages que le vulgaire a
„ conſacrés ſous le nom de l'honneur.
„ Laiſſe-moi ici pour te défendre auprès de
„ Godrefroi ; toi, va dans Antioche de-
„ mander un aſyle à Boëmond. Il vaut
„ mieux te dérober aujourd'hui à un arrêt
„ qu'un premier mouvement rendroit
„ peut-être injuſte.

„ Bientôt ſi l'Égypte, ou quelque au-
„ tre puiſſance infidelle s'arme contre
„ nous, nous regretterons le ſecours de ton
„ bras : cette éclipſe d'un moment don-
„ nera plus d'éclat à ta valeur ; & privé
„ de toi le camp ne paroîtra plus qu'un
» corps inanimé, ſans vigueur & ſans
» vie. » Guelfe qui ſurvient applaudit à ce diſcours, & veut que Renaud parte ſans différer.

Enfin l'audacieux guerrier cede & plie ſous des conſeils contre leſquels ſon cœur ſe révolte en ſecret. Il ne refuſe plus de s'éloigner : une foule d'amis accourt à ſa

tente, & tous veulent accompagner ſa fuite. Il rend grace à leur zele, & ſeul avec deux fideles écuyers, il monte ſur ſon agile courſier.

Il part : ſon cœur eſt plein de deſir d'une gloire immortelle & pure. Il brûle de courir à de hautes entrepriſes & deſignaler ſon bras par de nouveaux miracles. Il veut, pour venger ſon Dieu, ſe précipiter au milieu des ennemis & s'y couvrir de palmes ou de cyprès : il veut parcourir l'Egypte & pénétrer juſqu'aux lieux où le Nil cache ſa ſource inconnue.

Guelfe, après avoir reçu les adieux du jeune héros, court vers Godefroi, d'un pas précipité. Le Général l'apperçoit & lui crie, « Guelfe, c'eſt toi que je de-
„ mande : déjà, par mes ordres, mes hé-
„ ros ont été te chercher dans différens
„ quartiers. „

Il ordonne qu'on s'éloigne, & baiſſant la voix, il continue ſon diſcours. « Guelfe, il faut l'avouer, ton neveu
„ obéit trop aux premiers tranſports de
„ ſa colere : comment excuſer le crime

„ qu'il vient de commettre ? Que ne
„ peut-on le juſtifier à mes yeux ! mais
„ Godefroi commande à tous & doit à
„ tous une égale juſtice.

„ Gardien ſévere des loix & de l'équi-
„ té, j'en défendrai toujours les droits, &
„ jamais dans mes jugemens je ne plierai
„ ſous la tyrannie des paſſions. Si en
„ effet, comme on le prétend, Renaud
„ s'eſt vu forcé de violer mes défenſes, &
„ de briſer le lien de la diſcipline, qu'il
„ vienne plaider ſa cauſe, & qu'il humilie
„ ſon orgueil devant le tribunal qui doit
„ le juger.

» Qu'il y vienne libre : en faveur de ſon
„ mérite je lui fais grace des fers ; c'eſt
„ tout ce que je puis. Mais s'il balan-
„ ce, ſi ſon audace indomptée qui ne
„ m'eſt que trop connue refuſe de ſe ſou-
„ mettre, c'eſt à toi de l'amener, c'eſt
„ à toi d'empêcher qu'il ne force un chef
„ doux & modéré à devenir le juſte &
„ ſévere vengeur des loix & de l'autorité
„ bleſſées.

» Il dit : & Guelfe lui répond : Sei-

„ gneur, une ame qui s'indigne contre
„ l'idée de l'infamie n'a pu ſouffrir les
„ mépris & les affronts : Renaud ſenſi-
„ ble à l'outrage, a été forcé de le repouſ-
„ ſer ; s'il a immolé l'aggreſſeur, eh quel
„ autre à ſa place eût mis des bornes
„ à une juſte vengeance ? quel autre
„ eût compté ſes coups, & dans le feu
„ du combat, meſuré l'offenſe à la ré-
„ paration ?

» Vous demandez qu'il vienne ſe ſou-
„ mettre à votre autorité ſuprême : il ne
„ le peut plus ; déjà d'une courſe rapide il
„ s'eſt éloigné du camp : mais avec ce
„ bras j'offre de prouver à ſon lâche ac-
„ cuſateur, & à quiconque oſera comme
„ lui le calomnier, qu'il a tiré une ven-
„ geance légitime d'un injuſte outrage.

» Oui, Seigneur, il a dû punir l'or-
» gueil du ſuperbe Germand. S'il eſt cou-
» pable, ſon ſeul crime a été d'oublier
» votre défenſe : j'en gémis & je ne puis
» approuver ſon action. Qu'il aille, dit
» Godefroi, porter ailleurs la diſcorde ; je
» ne veux point qu'on jette ici la ſemen-

„ ce de nouvelles haînes. Etouffons, je „ t'en conjure, les dernieres étincelles „ d'un feu ſi dangereux. „

Cependant l'infidelle beauté preſſe toujours le ſecours qu'on lui a promis : le jour, elle emploie l'adreſſe & la priere, les reſſources de l'art & le pouvoir de ſes charmes : quand la nuit étend ſes voiles obſcures & ferme au ſoleil les portes de l'Occident, ſeule avec ſes deux femmes & ſes deux écuyers, elle ſe retire ſous une tente.

Mais ni toutes les reſſources de ſon art, ni ſes diſcours ſéduiſans, ni ſon air plus ſéduiſant encore, ni cette beauté que jamais rien n'égala dans l'univers, cette beauté qui enchaîne les guerriers les plus redoutés, rien ne peut attacher le pieux Bouillon, rien ne peut allumer dans ſon cœur le feu d'un coupable amour.

En vain elle eſſaie de le charmer, en-vain elle veut faire couler dans ſes ſens un doux & funeſte poiſon, le héros raſſaſié d'un monde qu'il mépriſe, détourne ſes yeux des appas qu'elle lui préſente. Le

ciel ſeul a ſes vœux & ſes deſirs. Il échappe à tous les pieges, & trompe tous les efforts de la beauté.

Aucun obſtacle ne peut écarter ſes pas du ſentier que Dieu lui a tracé. Armide le pourſuit, nouveau Protée, elle ſe montre à lui ſous mille formes différentes : ſon air & ſes regards euſſent allumé l'amour dans le cœur le plus glacé. Mais un céleſte bouclier repouſſe tous ſes traits loin de Godefroi, & laſſe enfin ſa conſtance.

Cette beauté qui d'un coup-d'œil croyoit embraſer les cœurs les plus purs, honteuſe & déſeſpérée voit échouer ſes attraits impuiſſans. Pleine détonnement & de dépit, elle ſe réſerve à de plus faciles conquêtes. Tel un Général habile abandonne un ſiege qui épuiſe inutilement ſes forces, & porte ailleurs ſes efforts & ſon audace.

Tancrede oppoſe auſſi à ſes charmes une réſiſtance invincible : un autre amour brûle dans ſon cœur, & le ferme à une ardeur nouvelle. Ainſi contre les poiſons, Mithridate s'arma du poiſon même. Mais

Bouillon & Tancrede ſont les ſeuls qui réſiſtent ; tous les autres ſont échauffés ou conſumés du feu qu'allument ſes regards.

Un triomphe imparfait humilie ſon orgueil & l'afflige ; mais elle ſe conſole à la vue de tant de héros enchaînés dans ſes fers. Avant qu'on ait percé le voile qui couvre ſes deſſeins, elle ſonge à les conduire dans des lieux plus ſûrs où elle leur donnera d'autres fers & d'autres liens.

Le moment marqué par Godefroi pour le ſecours qui lui a été promis, eſt enfin arrivé : d'un air reſpectueux elle aborde le héros : " Seigneur, lui dit-elle, le jour „ où tu devrois acquitter ta promeſſe eſt „ expiré ? Si le tyran apprend que j'ai „ imploré ton appui, il armera lui- „ même pour ſa défenſe, & préparera des „ obſtacles à notre entrepriſe.

„ Avant que la voix incertaine de la „ renommée ait porté cette nouvelle „ juſqu'à lui, ou qu'il en ait été inſtruit „ par des eſpions fideles, daigne choiſir „ mes illuſtres vengeurs, & ordonne

„ qu'ils partent avec moi. Si le ciel pro-
„ tege encore l'innocence, s'il n'eſt point
„ inſenſible aux vertus des mortels, je
„ ſerai replacée ſur mon trône, & do-
„ cile à tes loix, je ſuivrai ta deſtinée
„ dans la paix & dans la guerre. „

Elle dit : Godefroi cede à des prieres qu'il ne peut plus rejetter. L'impatience de la Princeſſe le force à ſe charger du choix fatal qu'il voulut éviter. Mais tous briguent la préférence, & leur émulation dégénere en importunité.

Armide qui les voit & les pénetre, allume encore le deſir qui les tranſporte : elle met dans leur cœur l'aiguillon de la crainte & de la jalouſie. Elle ſait que l'amour tranquille languit & s'endort. Semblable au courſier qui ne s'anime qu'au bruit d'un autre courſier qui le ſuit ou le devance.

Elle diſtribue, avec adreſſe, de tendres diſcours, de tendres regards, un doux ſourire ; il n'eſt point d'amant qui n'envie le ſort d'un autre amant : toujours la crainte ſe mêle à l'eſpérance.

Cette foule inſenſée qu'agite un coup-d'œil, court ſans pudeur & ſans frein; vainement Godefroi les gourmande & tente de les arrêter.

Jaloux de les ſatisfaire tous, Godefroi ne penche pour aucun : il eſt honteux de leur erreur & s'indigne de leur folie : mais déſeſpérant de vaincre leur obſtination, il leur propoſe enfin un moyen de les accorder. Que vos noms, dit-il, ſoient écrits ſur des billets, qu'ils ſoient mêlés dans un vaſe, & que le ſort en décide. Soudain les noms ſont écrits : on les jette dans une urne ; on les remue, on les agite : le premier qui paroît c'eſt Artémidore Comte de Pembrock. Gerard vient enſuite : Venceſlas les ſuit ; Venceſlas jadis l'exemple des ſages, aujourd'hui en cheveux blancs, il ſoupire de ridicules amours.

Quelle joie ſe déploie ſur le front de ces trois guerriers ! leurs yeux ſont tout brillans du plaiſir dont leur ame eſt inondée. Ceux dont l'urne cache encore les noms, ſentent palpiter leur cœur : la ſom-

bre jalouſie eſt dans leurs regards: incertains & tremblans, ils attendent l'arrêt du ſort.

Gaſton eſt le quatrieme; Rodolphe lui ſuccede, Olderic à Rodolphe: le ſeptieme, c'eſt Guillaume de Rouſſillon que ſuivent le Bavarois Everard, & le François Henri Raimbaud eſt le dernier; Raimbaud qui, depuis vaincu par l'amour, abjura ſa croyance & fut l'ennemi du Dieu dont il avoit été le vengeur.

Enflammés de jalouſie, d'envie & de rage, les autres accuſent l'injuſtice de la fortune. Ils t'accuſent, amour, d'avoir remis leur ſort & ton pouvoir dans ſes aveugles mains. En proie à des deſirs qu'irritent la défenſe, pluſieurs, en dépit du ſort, veulent ſuivre les pas d'Armide, & n'attendent que les ombres de la nuit.

Ils jurent de demeurer attachés à ſa fortune; de braver, pour elle, les dangers & la mort. Par des paroles, par des ſoupirs qui lui échappent, elle excite leur ardeur: elle ſe plaint, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, d'être forcée de partir

ſans eux. Cependant les dix guerriers ſe ſont armés, & vont prendre les derniers ordres de Godefroi.

Le ſage leur prodigue ſes leçons & ſes avis : il les avertit de ſe défier d'un peuple infidele, inconſtant & léger ; il leur enſeigne par quel art ils pourront éviter les piéges & ſe dérober aux malheurs. Mais ſes diſcours inutiles ſont emportés par les vents, & l'amour rit de ſes conſeils. Enfin Godefroi reçoit leurs adieux. L'impatiente Armide n'attend point le retour de l'aurore.

Elle part victorieuſe, & traîne à ſa ſuite ces rivaux enchaînés, ornement de ſon triomphe. La foule de ſes autres amans demeure en proie aux maux les plus cruels. Mais dès que la nuit parut & amena ſous ſes ailes, le ſilence & les ſonges légers, la plupart entraînés par l'amour ſe dérobent en ſecret, & ſuivent ſes traces.

Euſtache eſt le premier : à peine peut-il attendre la nuit & les ombres : impatient il s'échappe & marche dans l'obſcurité ſur

les pas de l'aveugle guide qui le conduit. Il erre toute la nuit : enfin aux premiers rayons du jour, il apperçoit Armide & ſes guerriers dans un bourg qui leur a ſervi d'aſyle.

Il ſe précipite vers elle : Raimbaud l'a bientôt reconnu à ſon armure : " Qui „ t'amene en ces lieux ? Qu'y viens-tu „ chercher ? --- Armide. Si elle ne dé- „ daigne point mon bras & mes hom- „ mages, elle n'aura, ni défenſeur plus „ intrépide, ni eſclave plus fidele. --- „ Qui t'appelle à cet honneur inſigne ? „ --- L'amour.

„ J'ai été choiſi par l'amour & toi „ par la fortune. A ton avis, qui des „ deux a le droit le plus légitime ? --- „ Ton vain titre ne te ſervira de rien : „ ſans miſſion & ſans droit, inutilement „ tu tenteras de te mêler avec les vengeurs „ avoués de la Princeſſe. Eh ! qui oſera „ me le diſputer ?

„ Moi. „ A ce mot Raimbaud s'avance l'épée à la main : avec un dédain égal, avec une égale audace, Euſtache s'avance

à ſon tour. Mais Armide étend ſon bras, & d'un coup-d'œil qui maîtriſe les ames, elle arrête leurs impétueux mouvemens : « De grace, dit-elle à Raimbaud, ſouf- » fre un compagnon qui me donne un » vengeur de plus. Si mon ſalut, ſi ma » vie t'intéreſſe, pourquoi me priver d'un » nouvel appui dans un ſi preſſant beſoin. » Je rends graces au deſtin qui t'amene, » dit-elle à Euſtache, pour défendre mes » jours & venger mon honneur. Je ſe- » rois aveugle, inſenſée, ſi je dédai- » gnois un compagnon ſi généreux & » un ſi noble appui. » Pendant qu'elle parle, elle voit accourir de nouveaux défenſeurs.

Ils arrivent par des chemins différens ; tous ſe regardent d'un œil mécontent & jaloux : Armide les accueille, leur ſourit, & chacun croit lire ſur ſon front qu'elle diſtingue ſes ſentimens & ſa valeur. Cependant les ombres s'éclairciſſent : déjà Godefroi s'eſt apperçu de la déſertion de ces guerriers. De ſiniſtres preſſentimens du malheur qui les attend, portent dans ſon ame le trouble & l'inquiétude.

Pendant qu'il en eſt tout occupé, arrive un courrier haletant & couvert de pouſſiere. Ses regards ſombres, la douleur empreinte ſur ſon front, annoncent qu'il eſt chargé de triſtes nouvelles : « Bien-» tôt, dit-il à Godefroi, la flotte Egyp-» tienne couvrira les mers : Guillaume » qui commande aux vaiſſeaux Génois, » m'a ordonné de t'apporter cet avis.

Il ajoute qu'un convoi conſidérable, que la flotte envoyoit au camp, a été arrêté au milieu de la route. Qu'une horde d'Arabes a tout-à-coup, dans le fond d'un vallon, attaqué l'eſcorte qui le conduiſoit, en a égorgé une partie, & chargé les autres de fers : que perſonne n'a pu échapper à ces brigands.

Que l'audace & la licence de ces barbares errans ne connoît plus de bornes : qu'ils ſe répandent, tels qu'un déluge, dans toute la campagne, & ne trouvent aucune digue qui les arrête. Que pour leur inſpirer de la terreur & aſſurer les chemins, qui, de la mer de Paleſtine conduiſent

conduiſent au camp ; il eſt néceſſaire d'envoyer contr'eux des détachemens.

En un moment ces funeſtes nouvelles volent dans toute l'armée : le vulgaire des ſoldats redoute la famine, & la voit avec toutes ſes horreurs. Le ſage Bouillon, qui ne retrouve plus leur courage & leur audace accoutumée, d'un air calme & tranquille cherche à les raſſurer, & les conſole par ſes diſcours.

« O vous, leur dit-il, qui à travers » mille obſtacles, à travers mille dan- » gers, avez franchi, avec moi, tant » de climats divers ; Guerriers, qui na- » quites pour venger la querelle du ciel, » réparer les pertes d'une religion ſainte ; » vous qui avez triomphé, des forces de » la Perſe & de la perfidie des Grecs, » des monts & des mers, de l'hiver & » de ſes tempêtes, de la ſoif & de la » faim, vous connoiſſez donc enfin la » crainte ?

» Ce Dieu qui dirige nos pas & qui » nous fait mouvoir, ce Dieu éprouvé » tant de fois dans de plus grands périls,

„ ne peut donc vous raſſurer aujourd'hui ?
„ Croyez-vous qu'il ait retiré ſon bras
„ & détourné ſes regards ? Un jour, &
„ ce jour n'eſt pas loin, vous acquitte-
„ rez les vœux que vous lui avez faits,
„ & vous aimerez à vous rappeller les
„ haſards que vous aurez courus. Allons,
„ ranimez votre courage, & réſervez-vous
„ pour les ſuccès qui vous attendent.

Ainſi Bouillon releve leur eſpoir abattu, & d'un viſage riant & ſerein les calme & les conſole : mais il cache au fond de ſon cœur la cruelle inquiétude & les ſoucis dévorans : il ſonge comment au milieu de la diſette qui le menace, il nourrira ſon armée, comment il repouſſera les efforts de l'Egypte & de ſes flottes : quelle barriere enfin il oppoſera au brigandage des Arabes.

Fin du cinquieme Chant.

LA JERUSALEM DELIVRÉE.

CHANT III.

CEPENDANT la douce espérance console les assiégés & calme leurs alarmes : la nuit à la faveur de ses ombres, leur amene sans cesse de nouvelles provisions : des armes, des machines de guerre hérissent les remparts du côté du nord, & présentent un front terrible & menaçant : les murs se sont élevés, & leur masse solide, impénétrable, paroît braver tous les efforts & toutes les secousses.

L'infatigable Aladin fait toujours exhausser les remparts & fortifier les tours ;

ſoit que le ſoleil allume ſon flambeau, ſoit que les ombres obſcurciſſent le ciel, les travailleurs preſſent les ouvrages : leurs bras fatigués s'épuiſent à fabriquer de nouvelles armes ; mais Argant qui ne peut ſouffrir ces éternels préparatifs, aborde le Monarque & lui tient ce diſcours.

« Juſqu'à quand nous retiendras-tu „ captifs dans ces murs ? Juſqu'à quand „ cacherons-nous notre honte & notre „ lâcheté ? J'entends gémir les enclumes, „ ſous le poids des marteaux, j'entends „ réſonner les caſques, les cuiraſſes, les „ boucliers ; mais j'ignore à quel uſage „ tu les deſtines. Cependant les brigands „ ravagent tes campagnes, pillent tes „ châteaux ; perſonne n'oſe arrêter leurs „ courſes ; le ſon de la trompette ne va „ pas ſeulement troubler leur ſommeil.

„ Rien ne dérange leurs repas & leurs „ fêtes : tranquilles tout le jour, ils re„ poſent toute la nuit, & toi, par ta „ lenteur, par ton indolence, par cette „ attente éternelle des ſecours de l'Egyp-

„ te, tu hâtes la famine qui va te livrer
„ aux fers des ennemis, ou à une mort
„ honteuſe.

„ Pour moi, je ne veux pas qu'une
„ fin inconnue enſeveliſſe mes jours dans
„ un obſcur oubli : je ne veux pas que
„ le ſoleil, à ſon retour, me ſurprenne
„ encore caché dans tes murs : que le
„ ſort faſſe de ma vie, ce qui en a été
„ arrêté dans les céleſtes décrets ; il ne
„ ſera pas dit au moins qu'Argant périſſe
„ loin des combats, ſans gloire & ſans
„ vengeance.

„ Et pourtant ſi ta valeur premiere
„ n'étoit point éteinte, s'il en reſtoit
„ encore quelques étincelles, ah ! ce ne
„ ſeroit pas à une mort honorable, ce
„ ſeroit à la vie, ce ſeroit à la victoire
„ que j'oſerois prétendre. Allons enſem-
„ ble, allons chercher notre ennemi &
„ notre deſtinée ! Souvent dans les plus
„ grands périls, les conſeils de l'audace,
„ ſont les conſeils de la prudence.

„ Mais ſi tu n'eſperes plus rien de l'au-
„ dace, ſi tu crains d'expoſer toutes tes

„ forces aux hasards d'un combat, fait
„ du moins que deux guerriers décident
„ la querelle : pour faire plus sûrement
„ accepter le défi au général des Chré-
„ tiens, que lui-même choisisse les armes,
„ qu'il fixe le lieu & les conditions du
„ combat.

„ Si l'ennemi qu'on m'opposera n'a
„ que deux bras & une seule ame, quel-
„ qu'audacieux, quelqu'intrépide qu'il
„ puisse être, tu ne dois craindre aucun
„ revers pour une cause juste & défendue
„ par Argant. Oui, cette main sera pour
„ toi la fortune & le destin, elle te don-
„ nera la victoire, reçois-la pour gage de
„ ma promesse & de ta sûreté.

Il dit : « Jeune audacieux, répond Ala-
„ din, quoique appesantis par l'âge, ces
„ bras ne craignent point encore de ma-
„ nier le fer. Je n'ai point une ame assez
„ vile, assez lâche, pour préférer une
„ mort déshonorante à une mort illustre
„ & généreuse, si je croyois en effet de-
„ voir redouter ces désastres & cette fa-
„ mine que tu m'annonces.

„ Ciel ! éloigne de moi cette infamie;
„ mais un ſecret que ma politique cache
„ aux autres, je vais le dépoſer dans le
„ ſein d'Argant. Soliman qui brûle de
„ venger l'affront qu'il a reçu dans Nicée,
„ a ramaſſé juſqu'au fond de la Lybie
„ des hordes d'Arabes errans & vaga-
„ bonds; il vient avec eux ſurprendre
„ nos ennemis dans l'ombre de la nuit,
„ & nous apporte des ſecours & des
„ vivres.

„ Bientôt il ſera ſous nos murs. Laiſ-
„ ſons, en attendant, les Chrétiens s'eni-
„ vrer de leurs vaines conquêtes, & ne
„ ſongeons qu'à conſerver mon ſceptre
„ & le ſiege de mon empire. Modere, de
„ grace, le feu de ton courage, & ta trop
„ bouillante audace; attends le moment
„ marqué pour ta gloire & pour ma ven-
„ geance. „

Au nom de Soliman, ſon antique ri-
val, le fier Circaſſien eſt enflammé de co-
lere, & s'indigne qu'Aladin ſe promette
tant de ſes efforts : « Seigneur, lui dit-il,
„ tu feras à ton gré, ou la paix, ou la

„ guerre, je ne t'en parle plus ; tempo-
„ rise, attends Soliman, & flatte-toi que
„ qui a perdu ses états, défendra les
„ tiens.

„ Qu'il vienne cet ange tutélaire, ce
„ libérateur des Croyans ? pour moi je
„ crois me suffire à moi-même, je ne
„ veux de liberté que de ma main : pen-
„ dant que tout languit ici dans le repos,
„ permets que je descende dans la plaine,
„ puisque tu n'avoues point mon audace,
„ j'irai en mon nom combattre les Chré-
„ tiens.

— „ Tu devrois réserver pour un meil-
„ leur usage, ta valeur & ton épée : tu
„ peux cependant, si tu le veux, aller
„ défier quelque guerrier ennemi. „ Ar-
gant, sans balancer : « Va, dit-il, au
„ héros, va dans la plaine, & à la vue
„ de tout le camp des Chrétiens, porte à
„ leur général mon cartel.

„ Dis-lui qu'un guerrier qui s'indigne
„ de rester caché dans nos murailles, brûle
„ de montrer ce que peut son courage ;
„ qu'il est prêt à combattre dans cette

„ plaine qui ſépare la ville & le camp &
„ qu'il défie celui des Chrétiens qui comp-
„ te le plus ſur ſa valeur.

„ Qu'il ne ſe borne pas à un ſeul en-
„ nemi ; qu'après le ſecond & le troiſie-
„ me, le quatrieme & le cinquieme pour-
„ ront encore ſe préſenter : qu'illuſtre,
„ ou inconnu, tout Chrétien peut ſe me-
„ ſurer avec lui : que le vaincu ſera, ſui-
„ vant les loix de la guerre, l'eſclave du
„ vainqueur. „ Il dit, & ſoudain le héros a revêtu ſa cotte d'armes où l'or ſe mêle avec la pourpre.

Il part, il arrive en préſence de Godefroi & des Guerriers qui l'environnent : « Seigneur, dit-il, permets-tu à un héros
„ d'armes de remplir les ordres dont il
„ eſt chargé ? -- Je le permets, parle
„ ſans crainte : -- Tu verras, dit l'infi-
„ dele, ſi ma miſſion doit te flatter ou
„ t'alarmer. „

Il continue, & d'un ton altier & impoſant : il prononce le défi : tous les Chrétiens frémiſſent, tous font éclater leur indignation. « Le Guerrier qui t'en-

„ voie, lui répond Bouillon, tente une „ pénible entrepriſe; bientôt il en ſentira „ tout le poids, & il n'ira pas juſqu'au „ cinquieme adverſaire : qu'il vienne ; le „ champ de bataille ſera libre, & il ne „ doit craindre aucun outrage : quelqu'un „ de mes guerriers combattra contre lui, „ & je te jure qu'il ne combattra qu'avec „ des armes égales. „ Il dit ; le héros revole porter ſa réponſe au fier Circaſſien.

„ Arme-toi, Seigneur, lui dit-il, qui „ t'arrête ? Les Chrétiens acceptent ton „ défi : les moins braves comme les plus „ intrépides brûlent de ſe meſurer avec „ toi ? J'ai vu mille regards menaçans, „ j'ai vu mille bras armés : Le Général „ donnera une ſauvegarde au champ de „ bataille. „ Auſſi-tôt Argant demande ſon armure.

Il la revêt avec impatience ; il brûle de voler dans la plaine : « Il n'eſt pas juſte, „ dit Aladin à Clorinde, qu'il parte ſeul „ & que vous reſtiez ici : Prenez mille de „ nos guerriers avec vous ; ſuivez ſes pas, „ & de loin à la tête de votre troupe, „ veillez ſur lui. »

Il ſe tait : Clorinde & ſes ſoldats s'arment & ſortent de la ville : Argant les précede ; il eſt ſur un courſier, couvert de ſon armure accoutumée : entre les murs & le camp, s'étend un vaſte terrein dont la ſurface égale paroît faite exprès pour être le théatre d'un combat.

C'eſt-là que deſcend le farouche Argant, c'eſt-là que ſeul il s'arrête à la vue de l'ennemi. Fier de ſon courage, de ſa taille, de ſes forces, ſon air reſpire l'orgueil & la menace. Tel Phlegre vit Encelade, ou tel parut le Géant des Philiſtins dans le vallon témoin de ſa défaite. La plupart des Chrétiens qui ne connoiſſent point tout ce que peut ſon bras, le voient ſans terreur.

Godefroi n'a point encore fixé ſon choix: mais tous les vœux, tous les regards ſe tournent ſur Tancrede. Parmi tant de héros, un ſuffrage unanime le déſigne comme le héros le plus intrépide. Bientôt on prononce ſon nom, & Bouillon ſemble applaudir.

Déjà tous cedent à ce rival, & le

vœu du Général n'eſt plus un ſecret : « Va, dit-il à Tancrede, je te permets de „ combattre : réprime la fureur de ce „ Barbare. „ Tancrede orgueilleux de ce choix fait éclater ſa joie & ſon audace : il demande ſon caſque & ſon cheval, & ſuivi d'une troupe nombreuſe, il ſort des retranchemens.

Il n'eſt point encore ſur le champ de bataille où l'attend le Circaſſien : tout-à-coup s'offre à ſa vue l'altiere Clorinde : ſa noble contenance fixe ſes regards, ſon habillement efface la blancheur de la neige qui couronne le ſommet des Alpes. Elle a ôté la viſiere de ſon caſque, & placée ſur une éminence, on la découvre toute entiere.

Tancrede ne voit plus Argant, il ne voit plus ce front menaçant : les regards attachés ſur la colline où eſt la Guerriere, il ne preſſe plus ſon courſier qui s'avance d'un pas tardif & lent : bientôt immobile, il s'arrête, il ſemble transformé en rocher ; il eſt tout de glace au dehors, mais ſon cœur brûle, il n'a que des

yeux, il paroît avoir oublié le combat.

Argant qui ne voit perſonne prêt à ſe meſurer avec lui, « je ſuis venu, s'écrie-» t-il, chercher un ennemi : en eſt-il un » qui oſe avancer & me combattre ? » Toujours interdit, étonné, Tancrede regarde Clorinde & n'entend rien. Othon alors pouſſe ſon cheval, & le premier il s'élance dans l'arêne.

Othon avoit lui-même aſpiré à l'honneur de combattre le Circaſſien ; mais il avoit cédé à Tancrede, & n'étoit ſorti du camp que pour l'accompagner : cependant quand il voit le héros livré à d'autres objets, ne plus ſonger au combat, jeune, impatient, audacieux, il ſaiſit avidement l'occaſion qui lui eſt offerte.

Plus rapide que le tigre ou le léopard dans les bois, il fond ſur le Sarraſin qui l'attend la lance en arrêt. Tancrede enfin ſe réveille, il s'arrache aux penſées qui l'abſorboient : c'eſt à moi de combattre, s'écrie-t-il, mais déjà Othon ne l'entend plus.

Il s'arrête tout brûlant de colere & de

dépit : la rage eſt dans ſes yeux ; il rougit qu'un autre l'ait prévenu. Cependant Argant reçoit un coup violent ſur ſon caſque : de ſon côté il traverſe le bouclier d'Othon & perce ſa cuiraſſe.

Le jeune Guerrier chancelle ſur ſon cheval & tombe : le Sarraſin plus fort & plus vigoureux en eſt à peine ébranlé : d'un ton ſuperbe & dédaigneux il inſulte à ſon ennemi : « Rends-toi, lui dit-il, » c'eſt aſſez pour ta gloire de pouvoir » dire que tu as combattu contre moi.

» -- Non, replique Othon, un Chrétien » ne quitte pas ſi-tôt ſes armes & ſon » audace : la chûte d'un autre paiera la » mienne : je veux ou me venger ou pé-„ rir. » Semblable à une furie, le Circaſſien frémit & ſemble vomir des flammes. » Tu » dédaignes ma courtoiſie, dit-il, con-» nois donc ma valeur. »

Il dit : & oubliant les loix de l'honneur & de la Chevalerie, il pouſſe ſon courſier ſur le Chrétien. Othon s'écarte, ſe détourne & porte à ſon vainqueur un coup dans le côté, il en retire ſon fer tout

ſanglant. Inutile bleſſure qui n'affoiblit point ſes forces & enflamme encore ſa colere & ſa fureur.

Argant arrête ſon courſier, retourne ſur ſes pas, & plus rapide que l'éclair, il fond ſur ſon ennemi : de ce terrible choc, Othon ſent ſes jambes tremblantes ſe dérober ſous lui : pâle, foible & preſque ſans haleine, ſes forces l'abandonnent ; il va meſurer la terre.

Cruel dans ſa colere, le Circaſſien fait marcher ſon cheval ſur le corps du vaincu : que tout orgueilleux, s'écrie-t-il, périſſe comme le téméraire que je foule aux pieds ! A cette vue Tancrede indigné ne balance plus ; il veut qu'un coup illuſtre couvre ſa faute, & donne à ſa gloire un nouvel éclat.

Il s'avance en criant : « Ame vile qui » porte la baſſeſſe juſques dans la vic- » toire, quel honneur attends-tu d'une » pareille barbarie ? Il faut que tu aies » été nourri aux forfaits parmi les brigands » de l'Arabie ou quelque horde encore » plus ſauvage. Fuis la lumiere, monſtre

» des forêts, cours y cacher ta cruauté. »

Il ſe tait : l'infidele, impatient de cet affront, écume de rage & de fureur : il veut répondre, mais un ſon confus ſort de ſa bouche, ſemblable au rugiſſement d'un lion irrité ; ou tel que le bruit de la foudre lorſqu'elle déchire le ſein de la nue & s'en échappe : ainſi les mots retentiſſent dans ſon ſein enflammé, & s'en arrachent avec violence.

Après que par des menaces ils ont tour-à-tour aigri leur colere & leur orgueil, tous deux avec une égale rapidité, ils s'éloignent pour prendre leur eſſor. O muſe, donne à ma voix plus de force & plus d'éclat ; verſe dans mon cœur la fureur qui les anime ; que mes ſons rendent toute l'horreur de ce combat, & que le bruit des armes retentiſſe dans mes vers.

Leurs lances ſont en arrêt ; ils ſe précipitent l'un ſur l'autre ; l'aigle qui fond ſur ſa proie, le trait qui fend les airs, ſont moins vîtes & moins rapides : rien n'égala jamais leur furie : leurs lances ſe briſent ſur leurs caſques : mille

éclats, mille étincelles volent à la fois.

Le bruit seul du coup fait trembler la terre; les montagnes en mugissent: mais ni le choc, ni le coup ne font plier le front superbe de ces deux rivaux. Leurs chevaux se heurtent, tombent & font pour se relever de lents & pénibles efforts: les Guerriers les abandonnent, prennent leurs épées & combattent à pied.

Chacun de la main suit la main de son ennemi; de ses regards cherche ses regards; mesure ses pas sur ses pas; varie l'attaque & la défense; trompe l'art par l'art; la feinte par la feinte; tourne, s'avance, recule, menace un côté, frappe l'autre, se découvre afin de forcer son adversaire à se découvrir à son tour.

Tancrede offre son flanc nud & désarmé; Argant va le frapper & laisse lui-même son côté gauche sans défense: Tancrede d'un seul coup repousse son épée, le blesse, puis se retire, se remet sous les armes & s'en couvre tout entier.

Le Circassien voit couler son propre sang, plein d'horreur & de trouble, transi-

porté de douleur, il frémit, il ſoupire; il éleve & l'épée & la voix; il veut frapper, & lui-même eſt frappé à l'endroit où finit l'épaule & commence le bras.

Tel que dans les forêts qui couronnent le ſommet des Alpes, l'ours bleſſé par des chaſſeurs, s'élance furieux au milieu des armes, affronte avec audace & les périls & la mort; tel le Circaſſien percé d'une double bleſſure, couvert d'une double honte, tout à la colère & à la vengeance, ne connoît plus le danger & oublie le ſoin de ſa propre défenſe.

Il réunit toutes ſes forces & imprime à ſon épée un mouvement ſi impétueux que la terre en tremble & l'air en étincelle: Tancrede ne peut plus attaquer; il ſe défend, il reſpire à peine; rien ne peut le garantir de l'impétuoſité d'Argant ni de ſes efforts.

Ramaſſé ſous ſes armes, il attend en vain que l'orage ceſſe: il recule; toujours le fier Sarraſin le preſſe avec la même furie: enfin lui-même forcé de s'abandonner à ſes tranſpots, il fond, il ſe précipite ſur ſon ennemi.

La raiſon & l'adreſſe cedent à la colere, la fureur entretient leurs forces & les ranime. Leurs bras ne portent pas un coup qui ne perce, qui ne déchire; la terre eſt couverte des débris de leurs armes: leurs armes ſont teintes de ſang, & le ſang coule avec la ſueur: leurs épées brillent comme l'éclair, éclatent comme le tonnerre, & frappent comme la foudre.

L'un & l'autre peuple, interdit, incertain, contemple un ſpectacle ſi atroce & ſi nouveau: partagé entre la crainte & l'eſpérance, il en attend la fin: leurs regards ſuivent les mouvemens des guerriers; parmi tant de ſpectateurs, on ne voit aucun geſte, on n'entend aucun mot; tous reſtent muets, immobiles, & l'agitation n'eſt que dans leur cœur.

Déjà les deux combattans étoient épuiſés, & peut-être la laſſitude alloit décider la victoire: mais la nuit étend ſes voiles obſcurs, & tous les objets ſe perdent dans ſes ombres. Des deux côtés un héraut s'avance, & vient ſéparer les guerriers. Le chrétien eſt Aridée; l'infidele eſt Pindore,

ſage vieillard qui avoit porté le cartel d'Argant.

Tous deux avec cette aſſurance que leur donnent l'uſage antique & le droit des nations, ils étendent leurs ſceptres pacifiques. « O Guerriers, dit Pindore, » vous avez acquis une gloire égale, vous » avez montré une égale valeur ; ceſſez le » combat ; reſpectez les ombres & le re- » pos qu'elles amenent.

» Le ſoleil en terminant ſon cours, » doit terminer vos travaux, & la nuit » doit donner la paix à toute la nature. » Des cœurs généreux dédaignent des » exploits nocturnes, enſevelis dans les » ténebres & dans le ſilence. Je voudrois, » dit Argant, ne combattre qu'à la clarté » des cieux ; mais l'obſcurité ne me fera » point abandonner le champ de ba- » taille, ſi mon ennemi ne jure qu'il y » reviendra. Et toi, dit Tancrede, jure » que tu reviendras toi-même, & que tu » rameneras ton priſonnier ; ce n'eſt qu'à » cette condition que je puis conſentir » à reculer la fin de notre querelle. »

Tous deux ils jurent, & les héros pour leur donner le tems de réparer leurs forces & de guérir leurs bleſſures, arrêtent que la ſixieme aurore les verra recommencer.

Ce terrible combat laiſſe dans le cœur des Chrétiens & des Sarraſins, une impreſſion profonde & durable d'étonnement & d'horreur : on ne parle plus que de l'audace & de la valeur des deux guerriers. On les compare & le vulgaire partagé dans ſes opinions ne s'accorde point à donner la palme.

On attend en ſuſpens que l'événement ait nommé le vainqueur, & décidé ſi la fureur l'emporte ſur le courage, ou ſi l'audace cede à la bravoure. Mais perſonne ne prend au ſuccès de ce combat un intérêt plus tendre, perſonne n'en eſt plus occupé, plus agité que la belle Herminie, qui voit la moitié de ſa vie ſoumiſe aux arrêts inconnus du haſard.

Fille de Caſſan qui régna ſur Antioche, Herminie vit tomber ſon trône ſous l'effort des Chrétiens, & fut elle-même

le prix du vainqueur. Mais Tancrede, généreux & ſenſible, reſpecta ſes malheurs, les plaignit, & au milieu des ruines de ſa patrie elle fut encore honorée comme une Reine.

Ce héros conſola ſa captive, la ſervit, lui rendit ſa liberté, ſes diamans & ſes tréſors: mais ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſes vertus, ſon courage enflammerent le cœur de la Princeſſe, & l'enchaînerent des liens les plus forts que jamais amour eût formés.

Libre, elle regrette ſes fers; elle regrette un vainqueur qu'elle adore & une priſon chérie; mais l'honneur commande; elle obéit & va dans une terre amie chercher avec ſa mere un odieux aſyle.

Elle vient à Solime; elle y eſt accueillie par le tyran de la Paleſtine: bientôt couvete d'un lugubre voile, elle eſt réduite à pleurer ſur le tombeau de ſa mere: mais ni ſa perte, ni ſon malheureux exil, ne peuvent arracher de ſon cœur le trait qui l'a bleſſée, ni éteindre l'ardeur qui la conſume.

Elle aime, l'infortunée ! elle brûle : mais loin de l'objet de ſa tendreſſe, le feu caché dans ſon ſein ſe nourrit plutôt de ſouvenir que d'eſpérance : plus il eſt ſecret, plus il s'enflamme. Enfin, le ſiege de Solime amene Tancrede, & réveille ſon eſpoir.

A l'aſpect de tant de nations ſi fieres, ſi indomptées, tout eſt abattu, tout eſt conſterné : Herminie ſeule éclaircit les ombres qui couvrent ſon front : d'un œil avide, curieux, elle parcourt l'armée Chrétienne ; elle y cherche ſon amant : ſouvent elle l'y cherche en vain : quelquefois ſes regards l'y rencontrent, & elle ſe dit : le voilà, c'eſt lui-même.

Dans les palais des Rois, près des remparts, s'éleve une tour antique : du ſommet on découvre le camp des Chrétiens : on commande à la plaine & aux montagnes. Là, dès que le ſoleil donne ſa lumiere au monde, juſqu'au moment où la nuit répand ſon obſcurité, Herminie aſſiſe contemple les Chrétiens, s'entretient de ſon amour & ſoupire.

C'eſt de là qu'elle a vu le combat : ſon cœur qui palpitoit ſembloit lui dire : voilà l'objet de ta flamme, le voilà expoſé à la mort. Ses regards inquiets ſuivent tous les mouvemens ; à chaque coup que porte Argant, elle ſent dans ſon cœur le fer & la bleſſure.

Quand elle apprend la fin de cette journée, quand elle apprend que le combat doit recommencer, une crainte nouvelle vient glacer ſes eſprits : elle verſe en ſecret des larmes ; des ſoupirs échappent de ſa bouche : pâle, défigurée, ſon viſage eſt plein de douleur & d'épouvante.

D'horribles images la pourſuivent & troublent ſes penſées ; le ſommeil plus cruel que la mort lui préſente les ſonges les plus effrayans, les ſpectres les plus étranges. Elle croit voir ſon amant ſanglant, déchiré ; elle croit l'entendre implorer ſon ſecours. Elle ſe réveille, trouve ſes yeux humides & ſon ſein baigné de ſes larmes.

Ce n'eſt pas ſeulement la crainte d'un nouveau danger qui l'agite & l'alarme ; elle

elle craint les bleſſures que le héros a reçues, & rien ne peut calmer ſon inquiétude : de trompeuſes rumeurs retentiſſent autour delle & redoublent ſes peines : elle voit déjà Tancrede couché, languiſſant & prêt à fermer ſa paupiere.

Sa mere lui apprit à connoître les vertus ſecretes des plantes ; elle lui apprit, ſuivant l'uſage de l'Orient, à tromper la douleur par les charmes & à guérir les plaies les plus cruelles. Que ne peut-elle aller rendre elle-même la ſanté & la vie au héros qu'elle adore !

Hélas ! elle voudroit guérir ſon amant ; & c'eſt à l'ennemi de ſon amant qu'elle eſt forcée de donner ſes ſoins ! Quelquefois elle eſt tentée de verſer ſur les plaies d'Argant des ſucs mortels, de funeſtes poiſons ; mais ſes mains innocentes & pures ſe refuſent au crime : elle deſire au moins que les plantes, que les charmes perdent leur force & leur vertu.

Elle ne craindroit point d'aller au milieu des Chrétiens : ſes yeux ſont depuis long-tems accoutumés à la vue des com-

bats & du carnage. L'habitude des périls, les peines & les fatigues ont aguerri ſon ame : ce n'eſt plus une femme timide, qu'une ombre épouvante, qui frémit à l'idée du moindre danger.

L'amour ſurtout, l'amour touffe la crainte dans ſon ſein. Pour ſuivre le penchant qui l'entraîne, elle iroit d'un pas tranquille affronter dans les forêts de l'Afrique, les monſtres & les poiſons ; mais ſi elle ne craint point pour ſes jours, elle doit craindre pour ſa gloire. L'honneur, l'amour, deux puiſſans rivaux ſe diſputent ſon cœur & le déchirent.

« Jeune Princeſſe, lui crie l'honneur, » toi qui juſqu'à ce jour as vécu ſoumiſe » à mes loix, j'ai conſervé ta vertu dans » les fers des ennemis, & libre aujourd'hui, » tu voudrois perdre ce tréſor qu'ont reſ- » pecté tes malheurs ! qui peut allumer » dans ton tendre cœur le feu qui l'em- » braſe ? quelles ſont tes penſées ? quel eſt » ton eſpoir ?

» L'eſtime publique, ce tribut de » gloire qu'on paie à la ſageſſe & à la

„ vertu, ne ſont donc rien à tes yeux ?
„ Amante nocturne, tu iras au milieu des
„ ennemis chercher le mépris & la hon-
„ te ? Ton ſuperbe vainqueur te dira. En
„ perdant ton trône, tu as perdu tes
„ ſentimens, tu es indigne de moi. Vil
„ objet de ſes rebuts & de ſes dédains,
„ tu ſeras livrée aux outrages de ſes ſol-
» dats. »

L'amour, par de perfides conſeils ; la ſéduit & l'attire : « Un monſtre ne t'a point
„ enfanté dans les forêts ? Tu n'es point
„ née au ſein des glaces & des rochers ?
„ Jeune & ſenſible, ce n'eſt pas à toi de
„ braver l'amour & ſes feux. Pour fuir à
„ chaque inſtant l'objet qui t'a charmée,
„ pour rougir du nom d'amante, la na-
„ ture ne t'a pas fait un cœur de fer & de
„ diamant.

„ Va, cours, où t'entraînent tes de-
„ ſirs ! tu crains un vainqueur cruel ?
„ Eh ! ne l'as-tu pas vu partager tes dou-
„ leurs, répondre à tes plaintes, & s'at-
„ tendrir à tes larmes ? Lui cruel ! ah
„ c'eſt à toi que ce titre eſt dû, à toi

„ qui balances encore à ſauver ton amant !
„ barbare ! ingrate ! le généreux Tancrede
„ languit, & tu n'es occupée qu'à ſoula-
„ ger ſon ennemi ?

» Rends la vie au farouche Argant,
„ afin qu'il aille porter la mort dans le
„ ſein de ton libérateur : voilà donc le
„ tribut de ta reconnoiſſance & le prix des
„ ſervices qu'il t'a rendus. Tu peux en-
„ core prêter tes mains à ce miniſtere im-
„ pie, & l'horreur de le remplir ne te don-
„ ne pas des ailes pour fuir de ces triſtes
„ lieux ?

„ Quel plaiſir pour ton cœur ſenſible,
„ quel bonheur pour ton amour, ſi ta
„ main ſecourable à ton vainqueur, rani-
„ moit le flambeau de ſes jours prêt à s'é-
„ teindre ; ſi rendu par toi à la vie, Tan-
„ crede te devoit le retour de ſa beauté !
„ les roſes de ſon teint renaîtroient pour
„ toi, & en adorant ſes charmes, tu ado-
„ rerois ton ouvrage.

„ Sa gloire deviendroit la tienne, tu
„ partagerois ſes exploits, heureuſe dans
„ ſes chaſtes embraſſemens, tu goûte-

» rois avec lui, les plaiſirs purs de l'hy-
» ménée : épouſe honorée, tu fixerois tous
» les regards ; tu brillerois au milieu des
» Dames Latines, dans cette belle Italie,
» où regne la vraie valeur, où triomphe
„ le vrai culte. »

Hélas ! abuſée par ces illuſions, l'inſenſée ſe forge la félicité ſuprême ; mais mille doutes enveloppent ſes eſprits d'un nuage épais : comment ſortira-t-elle de Solime ? comment trompera-t-elle ces gardes qui veillent ſans ceſſe autour du palais & des remparts ? comment franchira-t-elle des portes que la crainte du danger tient toujours fermées ?

Herminie eſt auprès de Clorinde une compagne aſſidue : l'aurore la voit avec elle, le ſoleil à ſon déclin l'y voit encore, quand la nuit enveloppe l'univers de ſes ombres, un même lit les reçoit ſouvent toutes deux. Tous ſes ſecrets ſont connus de Clorinde, tous, hors celui de ſon amour.

C'eſt le ſeul que lui cache Herminie. Si quelquefois ſon amitié ſurprend ſes

ſoupirs, elle feint une autre cauſe à ſa douleur, & ſemble ne ſe plaindre que de ſes infortunes : l'union qui les lie ne connoît ni les heures ni les momens : toujours Clorinde eſt acceſſible pour elle ; préſente, abſente, jamais ſon aſyle ne lui eſt fermé.

Un jour que la Guerriere étoit ſortie, Herminie entre dans ſon appartement ; elle s'y arrête & roule dans ſa penſée les moyens d'exécuter & de cacher ſa fuite : pendant qu'incertaine, irréſolue, elle flotte entre mille deſſeins, elle voit l'armure de Clorinde, elle la voit & ſoupire.

« Trop heureuſe Guerriere, ſe dit-elle, » ah que ne puis-je te reſſembler ! ce » n'eſt point tes exploits, ce n'eſt point » le vain honneur de ta beauté que j'en» vie. . . . une longue robe n'enchaîne » point ſes pas ; une jalouſe retraite ne » captive point ſa valeur : elle revêt ſon » armure, ſi elle veut ſortir, elle part ; » ni la crainte, ni la pudeur ne l'arrê» tent.

» Ah pourquoi la nature & le ciel

„ me refuſerent-ils ſa vigueur & ſon cou-
„ rage ! j'aurois pu comme elle échanger
„ contre une cuiraſſe, contre un caſque,
„ ce voile & ces vêtemens importuns. Les
„ feux de l'été, les glaces de l'hiver, les
„ tempêtes, les orages, rien ne pourroit
„ m'arrêter : ſeule ou accompagnée, j'i-
„ rois dans la plaine, à la clarté du jour,
„ ou à la lueur des étoiles.

„ Impitoyable Argant, tu n'aurois pas
„ été le premier à combattre mon enne-
„ mi ! j'aurois devancé tes pas : peut-être
„ il ſeroit aujourd'hui mon captif ; ſous
„ l'empire de ſon amante, il porteroit
„ des fers légers : ſa chaîne adouciroit la
„ mienne, & diminueroit le poids de mon
„ eſclavage.

„ Ou bien ſa main m'auroit percé,
„ m'auroit déchiré le ſein : du moins ce
„ coup auroit guéri la bleſſure de l'amour ;
„ mon ame enfin connoîtroit la paix,
„ & je repoſerois au ſein de la mort : peut-
„ être mon vainqueur eût donné quelques
„ larmes à mon trépas & un aſyle à ma
„ cendre.

» Mais hélas ! où s'égarent mes vœux ? » Je me perds dans des chimeres & dans de » folles penſées. Ainſi donc tremblante, » éperdue, vil rebut de mon ſexe, je de- » meurerai captive dans ces murs ? Non » raſſure-toi, mon cœur, & connois » l'audace ! pourquoi du moins une fois » ne prendrai-je pas les armes ? Pour- » quoi ces bras tout foibles, tout dé- » biles qu'ils ſont, ne pourroient-ils » pas au moins un inſtant en ſoutenir » le poids ?

» Ils le pourront : oui l'amour m'en » donnera la force ; l'amour inſpire le » courage aux ames les plus timides : dès » qu'il a ſenti ſes feux, le cerf s'arme d'au- » dace & vole au combat, & moi ce » n'eſt point au combat que je veux aller ; » je ne veux avec ces armes produire » qu'une courte illuſion : je veux être » un moment Clorinde : cachée ſous ſa » reſſemblance, je ſuis ſûre de ſortir de » ces lieux.

» Jamais les Gardes qui veillent aux » portes, n'oſeront lui réſiſter.....

„ non... il n'eſt point de plus heureux
„ ſtratagême, cette voie ſeule eſt ouverte
„ à mes vœux. Amour qui m'inſpires,
„ favoriſe cet artifice innocent ; fortune,
„ ſouris à mon entrepriſe ! Partons,
„ Clorinde eſt encore auprès du Roi :
„ jamais inſtant ne ſera plus propice. „

Le deſſein en eſt pris : en proie aux fureurs de l'amour, elle ne peut plus s'arrêter : elle ſaiſit l'armure de Clorinde & l'emporte dans ſon appartement. Le haſard à écarté tous les témoins, & la nuit favorable aux larcins & aux amans couvre ſon vol de ſes ombres.

Déjà le ciel plus obſcur ſe couronoit d'étoiles : l'impatiente Herminie, appelle en ſecret ſon fidele écuyer & la plus chérie de ſes femmes : elle leur découvre une partie de ſes projets, le projet de ſa fuite, & donne à ſa démarche une cauſe imaginaire.

Bientôt l'écuyer a tout diſpoſé pour le départ : cependant la princeſſe dépouille ſes pompeux habits ; ſans parure, elle n'en eſt que plus belle : chaque ornement qu'elle ôte, découvre un tréſor de plus :

elle s'arme ſeule avec le ſecours de celle qui doit accompagner ſa fuite.

Un dur acier preſſe l'ivoire de ſon cou & ſa blonde chevelure : ſa tendre main ſaiſit le bouclier & tremble ſous cet énorme poids : bientôt elle eſt toute couverte de fer & travaille à ſe donner l'air & le maintien guerrier : l'amour qui la voit, ſourit à ſa métamorphoſe : tel jadis il ſourit, quand Alcide traveſti en femme ; manioit la quenouille & le fuſeau.

Elle frémit, elle plie ſous le fardeau qui la bleſſe, & traîne avec peine ſes pas lents & tardifs. Son corps ſe courbe & s'appuie ſur ſa fidelle compagne qui la précede : mais l'amour & l'eſpérance ſoutiennent ſon courage, & rendent la vigeur à ſes membres fatigués. Enfin elle arrive au lieu où l'attend ſon fidele écuyer, & monte ſur le cheval qu'il lui a préparé.

Tous trois traveſtis, ils marchent par les rues les plus ſecretes & les plus détournées : mais ils ne peuvent échapper à tous les yeux : les armes étincellent dans les ombres & attirent les re-

gards : cependant perſonne n'oſe arrêter leurs pas ; tout cede, tout s'éloigne à leur aſpect. Cette armure connue, ce tigre redouté, impriment le reſpect & la crainte.

Quoique déjà moins inquiete, Herminie tremble encore d'être reconnue : elle eſt étonnée de ſon audace, elle arrive à la porte : le garde à ſa vue ſe trouble & s'abuſe : ouvre, lui dit-elle, le Roi m'a donné ſes ordres, je vais les exécuter.

Sa voix & l'armure de la Guerriere achevent l'illuſion : le Garde obéit ; elle s'élance hors de la porte & ſa ſuite avec elle : pour mieux aſſurer leur fuite, ils s'enfoncent dans le vallon, & ſuivent ſes obliques détours.

Parvenue enfin dans un lieu ſolitaire, à l'abri des côteaux qui la cachent, la Princeſſe rallentit ſa courſe : les premiers dangers ſont évanouis ; elle ne craint plus qu'on arrête ſes pas : mais de nouveaux périls viennent la troubler : elle voit à ſon entrée dans le camp des obſtacles que l'amour lui avoit diſſimulés.

Cette armure ſi favorable à ſes premiers pas, lui ſera funeſte au milieu des ennemis : elle ne voudroit pourtant ſe découvrir qu'aux yeux de ſon vainqueur. Inconnue à tout autre, elle voudroit percer juſqu'à lui ſans expoſer ſon honneur & ſa gloire : elle s'arrête & appelle ſon écuyer.

« Il faut, lui dit-elle, que tu me devances & que tu m'annonces : ſois prudent, ſois diſcret : va dans le camp, » fais-toi conduire à la tente de Tancrede : tu diras à ce Guerrier qu'une Dame » vient lui rendre la vie, & que pour » prix de ce ſervice, elle lui demande » la paix, oui la paix, puiſqu'amour m'a » déclaré la guerre.

» Tu lui diras, que ſûre de ſa généroſité, elle ſe livre à ſa foi, qu'elle ne » craint de ſa part ni affronts, ni dédains. Tu ne lui en diras pas davantage. » S'il te preſſe, tu lui diras que tu ne ſais » rien de plus. Va, cours & reviens » promptement : moi, cependant je t'attendrai dans ces lieux, où rien ne me

» paroît à craindre. » Elle dit, & ſon fidele écuyer vole avec la rapidité de l'oiſeau qui fend les airs.

Il entre dans le camp & s'y ménage un favorable accueil : on le conduit vers le héros qui, couché ſous ſa tente, le reçoit & l'écoute avec une joie mêlée d'une douce inquiétude. « Elle peut entrer, lui répond-» il, je ne trahirai point le ſecret qu'elle » me demande. » L'écuyer part, & va reporter à la Princeſſe cette flatteuſe réponſe.

Déjà l'impatiente Herminie avoit compté ſes pas, il entre dans le camp, diſoit-elle..... il aborde Tancrede.... il revient..... mais il ne reparoît point encore!..... déjà elle accuſe ſa lenteur, elle s'afflige; enfin elle preſſe ſon courſier, & monte ſur une hauteur, d'où ſes yeux commencent à découvrir les tentes des Chrétiens.

La nuit régnoit encore : aucun nuage n'obſcurciſſoit ſon front chargé d'étoiles : la lune naiſſante répandoit ſa douce clarté : l'amoureuſe beauté prend le ciel à

témoin de ſa flamme ; le ſilence & les champs ſont les confidens muets de ſa peine.

Elle porte ſes regards ſur les tentes des Chrétiens : « O camp des Latins, dit-» elle, objet cher à ma vue ! quel air » on y reſpire ? comme il ranime mes » ſens, & les récrée ! ah ! ſi jamais le » ciel donne un aſyle à ma vie agitée, je » ne le trouverai que dans cette en-» ceinte : non, ce n'eſt qu'au milieu des » armes que m'attend le repos.

» O camp des Chrétiens, reçois la » triſte Herminie ! qu'elle obtienne, » dans ton ſein, cette pitié qu'amour » lui promit ; cette pitié que jadis cap-» tive elle trouva dans l'ame de ſon » généreux vainqueur. Je ne redemande » point mes états ; je ne redemande point » le ſceptre qui m'a été ravi : ô Chré-» tiens, je ſerai trop heureuſe, ſi je puis » ſeulement ſervir ſous vos drapeaux ! »

Ainſi parloit Herminie : hélas ! elle ne prévoit pas les maux que lui apprête la fortune. Des rayons de lumiere réfléchis ſur ſes armes, vont au loin frapper les regards : ſon habillement blanc, ce tigre d'argent qui brille ſur ſon caſque, annoncent Clorinde.

Non loin de là eſt une garde avancée ; à la tête ſont deux freres, Alcandre & Polipherne : ils ſont chargés d'empêcher que des proviſions n'entrent dans Solime : l'écuyer d'Herminie n'a trompé leur vigilance, que par ſon éloignement & la rapidité de ſa courſe.

Le jeune Polipherne qui a vu expirer ſon pere ſous les coups de Clorinde, à cette armure blanche, à ce tigre odieux, croit reconnoître la Guerriere : il irrite contr'elle ſes ſoldats ; lui-même eſt tranſporté de

fureur & de rage : Tu es morte, s'écrie-t-il, & il lui lance un javelot inutile.

Telle la biche altérée va chercher une onde pure & limpide qui diſtille d'un rocher, ou qui tombe à travers des gazons fleuris : mais ſi des chiens viennent la ſurprendre, au moment où elle croit ſe délaſſer à l'ombre ou dans les eaux, ſoudain elle s'élance, & dans ſa frayeur, elle oublie & ſa ſoif, & ſa laſſitude.

Telle Herminie, toujours brûlée du feu qui la dévore, croyoit l'éteindre dans les chaſtes embraſſemens de Tancrede : elle croyoit y trouver le repos ; mais, à l'aſpect de l'ennemi qui la menace, au bruit du fer qui ſiffle, elle oublie ſes deſirs & ſes projets ; & dans ſa crainte elle preſſe les flancs de ſon courſier.

Elle fuit, l'infortunée Princeſſe : plus prompt que l'éclair, ſon courſier dévore la terre ; ſa compagne diſparoît avec elle :

Polipherne les pourſuit : cependant l'écuyer revient ; il la cherche, la voit, & ſe précipite ſur ſes pas, la frayeur les ſépare & les diſperſe.

Alcandre auſſi a vu la fauſſe Clorinde : mais plus ſage que ſon frere, & plus éloigné d'elle, il n'a point tenté de la ſuivre, & s'eſt tenu dans ſon poſte. Il envoie dire à Godefroi qu'il n'a vu conduire à Solime, ni troupeaux, ni vivres, mais que Clorinde effrayée fuit devant ſon frere.

Que ſans doute une Guerriere, ſi redoutable, ſi conſidérée, n'eſt ſortie pendant la nuit que pour exécuter une entrepriſe hardie : que c'eſt à Bouillon de décider & de commander, qu'il eſt prêt d'obéir à ſes ordres. Cette nouvelle ſe répand dans le camp, & bientôt elle retentit dans toutes les tentes.

Tancrede déjà plein d'une idée qui flatte ſon amour, ne doute plus de ſon bonheur. Ah ! c'eſt elle-même, ſe dit-il,

elle venoit adoucir mes peines; c'eſt pour moi qu'elle expoſe ſa vie: il oublie tout; prend une partie de ſes armes monte à cheval, part, ſuit les indices qu'on lui donne & les traces qu'il croit voir.

Fin du ſixieme Chant.

LA JERUSALEM DELIVRÉE.

CHANT VII.

CEPENDANT Herminie eſt emportée par ſon cheval dans l'épaiſſeur d'une antique forêt : ſans ſentiment & preſque ſans vie : ſes mains tremblantes laiſſent flotter ſes guides : le courſier fuit & ſe précipite par mille ſentiers, par mille détours : enfin les Chrétiens la perdent de vue, & leur pourſuite eſt inutile.

Pleins de colere, la honte ſur le front, épuiſés de laſſitude, ils reviennent à leur

poſte : tels, après une chaſſe longue & pénible, des chiens qui ont perdu dans les bois la trace de la bête qu'ils pourſuivoient, reviennent haletans, l'œil morne & la tête baiſſée : cependant la Princeſſe fuit toujours ; craintive, éperdue, elle n'oſe regarder en arriere, ſi on la ſuit encore.

Elle fuit toute la nuit ; tout le jour elle erre ſans conſeil & ſans guide : elle ne voit que ſes larmes, elle n'entend que ſes cris : enfin, au moment où le ſoleil dételе ſes courſiers & ſe plonge dans l'Océan, elle arrive ſur les bords du Jourdain, met pied à terre & ſe couche ſur le ſable.

Elle ne ſe repaît que de ſes maux, elle ne s'abreuve que de ſes larmes : mais le ſommeil, ce doux conſolateur des humains, qui leur apporte le repos & l'oubli de leurs peines, vient aſſoupir ſes ſens & ſes douleurs, & la couvre de ſes ailes bienfaiſantes. Cependant l'amour ſous mille formes différentes, trouble encore la paix de ſon cœur.

Le gazouillement des oiſeaux qui ſaluent l'aurore, le fleuve qui murmure, le zéphir qui ſe joue avec les ondes & ſoupire à travers les feuillages, la réveillent aux premiers rayons du jour : elle ouvre des yeux languiſſans, & promene ſes regards ſur les aſyles ſolitaires des Bergers : elle croit entendre une voix qui la rappelle à la douleur & aux larmes.

Elle pleure ; mais tout-à-coup ſes gémiſſemens ſont interrompus par des chants qui ſe mêlent aux accords des muſettes champêtres : elle ſe leve & ſe traîne à pas lents vers l'endroit d'où viennent ces ſons ; elle voit un vieillard aſſis à l'ombre & travaillant une corbeille d'oſier : ſon troupeau paît auprès de lui, & ſon oreille eſt attentive aux chants de trois jeunes bergers qui l'entourent.

A la vue ſoudaine d'armes inconnues, ils ſe troublent & s'effraient ; mais Herminie, les ſalue, les raſſure, découvre ſes beaux yeux & ſa blonde chevelure : « Heureux Bergers, leur dit-elle, conti-„ nuez vos jeux & vos ouvrages ; ces

„ armes ne ſont point deſtinées à troubler
„ vos travaux ni vos chants.

» O vieillard, ajoute-t-elle, comment
„ au milieu du vaſte incendie qui dévore
„ ces contrées, êtes-vous en paix dans
„ cet aſyle, ſans craindre la guerre & ſes
„ fureurs? » Il lui répond: « O mon
„ fils! ma famille & mes troupeaux ont
„ toujours été à l'abri des injures & des
„ outrages, & le bruit des combats n'a
„ point encore troublé notre retraite.

» Peut-être le ciel propice veille ſur
„ l'humble innocence & la protege; peut-
„ être que ſemblable à la foudre qui
„ épargne les vallons, & ne frappe que
„ la cime des montagnes, la fureur de ces
„ étrangers n'écraſe que la tête altiere
„ des Rois: notre pauvreté vile & mé-
„ priſé ne tente point l'avidité du ſoldat.
„ Pauvreté vile & mépriſée, & cepen-
„ dant ſi chere à mon cœur! je ne deſire
„ ni les ſceptres, ni les tréſors; les ſou-
„ cis de l'ambition ou de l'avarice n'ha-
„ bitent point dans mon ame: une onde
„ pure me déſaltere, & je ne crains point

„ qu'une main perfide y mêle des poi-
„ ſons ; mes brebis, mon jardin, four-
„ niſſent à ma table frugale des mêts qui
„ ne me coûtent que des ſoins.

» Comme nos beſoins, nos deſirs ſont
„ bornés, mes enfans gardent mon trou-
„ peau, & je ne dois rien à des mains
„ mercénaires. Les chevreaux qui bon-
„ diſſent dans la plaine, les poiſſons qui
„ ſe jouent dans les ondes, les oiſeaux
„ qui étalent au ſoleil leur ſuperbe plu-
„ mage, voilà mes ſpectacles & mes
„ plaiſirs.

» Il fut un tems où ſéduit par les il-
„ luſions de la jeuneſſe, je connus d'au-
„ tres deſirs : je dédaignai la houlette des
„ bergers, & je fuis loin des lieux qui
„ m'avoient vu naître : je vécus à Mem-
„ phis ; je fus admis dans le palais des
„ Rois : quoiqu'intendant des jardins,
„ je vis, je connus la Cour & ſes in-
„ juſtices.

» Jouet long-tems d'une trompeuſe
„ eſpérance, je ſouffris les rebuts & les
„ dégoûts : enfin mes beaux jours s'écou-

„ lerent, & avec eux mon eſpoir &
„ mon ambition : je pleurai les loiſirs de
„ cette vie ſimple & paiſible ; je ſoupi-
„ rai après le repos que j'avois perdu ;
„ je dis enfin, adieu grandeur ! adieu pa-
„ lais ! & rendu à nos bois, j'y retrou-
„ vai la paix & le bonheur.

Pendant qu'il parle, Herminie attentive recueille un diſcours dont la douceur l'enchante : la ſageſſe du vieillard pénetre ſon cœur, & calme l'orage de ſes ſens. Enfin, après de longues réflexions, elle ſe détermine à s'arrêter dans cette ſolitude, au moins juſqu'à ce que la fortune favoriſe ſon retour.

« O mortel trop heureux d'avoir con-
„ nu la diſgrace, ſi le ciel ne t'envie
„ point la douce deſtinée dont tu jouis,
„ aies pitié de mes malheurs ! reçois-moi
„ dans ce fortuné ſéjour ; je veux y
„ vivre avec toi : peut-être ſous ces om-
„ brages mon cœur ſe ſoulagera du poids
„ mortel qui l'accable ?

» Si comme le ſtupide vulgaire, tu
„ étois avide de cet or, de ces pierreries

qu'il

„ qu'il adore, tu pourrois avec moi ſatiſ-
„ faire tes deſirs. „ A ces mots des larmes s'échappent de ſes yeux ; elle raconte une partie de ſes infortunes, & le berger attendri, mêle ſes pleurs avec les ſiens.

Enſuite il la conſole & l'accueille avec la tendreſſe d'un pere, il la conduit ſous ſa chaumiere auprès d'une vieille épouſe à qui le ciel fit un cœur comme le ſien : la fille des Rois revêt de ruſtiques habits ; un voile groſſier couvre ſes cheveux ; mais ſon regard, ſon maintien, tout dit qu'elle n'eſt point une habitante des bois.

Ces vils habits n'éclipſent point ſon éclat, ſa fierté, ſa nobleſſe ; la majeſté brille encore ſur ſon front au milieu des plus humbles emplois : la houlette à la main, elle conduit les troupeaux & les ramene : ſa main exprime le ſuc de leurs mammelles & preſſe le laitage.

Souvent, pendant que ſes brebis couchées à l'ombre, évitent l'ardeur du ſoleil, elle grave des chiffres amoureux

ſur l'écorce des lauriers & des hêtres ; elle y retrace l'hiſtoire & les malheurs de ſa flamme : en parcourant les traits que ſa main a formés, un torrent de larmes inonde ſes joues.

Elle dit en pleurant : « Arbres confidens de mes peines, conſervez l'hiſtoire de mes douleurs ! ſi jamais un fidele amant vient repoſer ſous votre ombre, ſa pitié s'éveillera à la vue de mes triſtes aventures : il dira, ſans doute, ah, l'amour & la fortune payerent trop mal tant de conſtance & de fidélité !

„ Peut-être ſi le ciel daigne écouter „ les prieres des mortels, peut-être l'inſenſible, un jour, viendra dans ces „ bois ; il tournera ſes regards ſur la tombe „ qui renfermera ma froide & triſte dépouille, & il donnera enfin à mes malheurs quelques ſoupirs & quelques „ larmes, hélas ! trop tardives.

„ Du moins ſi je vécus infortunée, „ quelque félicité ſuivra mon ombre : „ mes cendres éteintes jouiront d'un bon-

„ heur que je n'ai pu goûter. „ Ainſi parloit cette amante égarée aux arbres inſenſibles & ſourds. Deux ruiſſeaux de larmes couloient de ſes yeux. Cependant Tancrede que le haſard conduit, va la chercher loin des lieux qui la cachent.

Les traces qu'il a ſuivies, ont dirigé ſa courſe dans la forêt : mais des ombres épaiſſes y répandent l'horreur & les ténebres : il ne peut plus reconnoître les veſtiges ; il s'abandonne à ſes incertitudes ; toujours ſon oreille attentive cherche à démêler, ou le bruit des armes, ou le bruit des chevaux.

Si le vent murmure à travers les feuilles, ſi quelque oiſeau, quelque bête ſauvage agitent les rameaux, il croit entendre ſon amante : il la cherche, & ſoupire après l'avoir cherchée en vain ; il ſort enfin de la forêt, un bruit ſourd ſe fait entendre ; la clarté de la lune le conduit par des routes inconnues vers les lieux d'où ces ſons ſemblent partir.

Il y arrive & voit du ſein d'un ro-

cher jaillit une onde claire & limpide qui ſe précipite & roule avec un doux murmure ſur un lit bordé de gazon : en proie à ſa douleur, il s'arrête, il pouſſe des cris ; l'écho ſeul répond à ſes cris. Enfin l'aurore ſe leve, & ſes rayons d'or & de pourpre embelliſſent la nature.

Le malheureux Tancrede gémit ; il accuſe le ciel qui refuſe à ſes vœux le bonheur dont il s'étoit flatté. Il jure de venger ſa maîtreſſe, ſi elle revient offenſée. Mais enfin il ſe ſouvient qu'il touche au jour marqué pour ſon combat avec le Circaſſien : il veut retourner au camp, ſans ſavoir quelle route peut l'y ramener.

Il part : pendant qu'il erre par des ſentiers douteux, tout-à-coup un bruit frappe ſes oreilles, & s'accroît à chaque inſtant. Enfin du creux d'un vallon, il voit ſortir un homme en courier : ſa main agite une mobile baguette, un cor eſt ſuſpendu à ſon côté : quel chemin, lui dit Tancrede, conduit au camp des Chrétiens ;

J'y vais, lui répond l'inconnu; les ordres de Boëmond me forcent de m'y rendre au plutôt. Tancrede abuſé par ſon langage, le croit un envoyé de ſon oncle; il le ſuit; ils arrivent ſur les bords d'un lac où dorment des eaux pareſſeuſes qui environnent un château : le ſoleil alloit ſe plonger dans l'Océan & la nuit commençoit à déployer ſes voiles.

Le courier donne du cor : ſoudain une porte s'abaiſſe : puiſque tu es Chrétien, dit-il à Tancrede, tu pourras attendre en ces lieux le retour de l'aurore: il n'y a pas trois jours que le Comte de Coſenſe a conquis ce château ſur les infideles. Le Guerrier contemple cette place que la nature & l'art ont rendue imprenable.

Il ſoupçonne quelque ſecrete embûche, mais accoutumé à braver les dangers & la mort, il n'exprime point ſes craintes; & ſon front toujours calme & ſerein ne trahit point ſes inquiétudes. Par-tout où le guide le haſard ou ſon choix, il ne connoît de ſauve-garde que

ſa valeur : cependant forcé de combattre contre Argant, il voudroit ne pas tenter une nouvelle entrepriſe.

Il s'arrête un moment ſur le bord où le pont s'incline, & ne ſuit point le guide infidele qui le preſſe & l'invite : cependant ſur ce pont paroît un guerrier tout armé : ſon maintien reſpire l'audace & la fierté ; un fer eſt dans ſa main ; l'injure & la menace ſont dans ſa bouche.

« O toi que ton ſort ou ton choix
„ amene dans le ſéjour fatal d'Armide, tu
„ ſonges en vain à m'échapper ! dépouille
„ tes armes, préſente à ſes fers tes mains
„ captives, entre dans ces murs, & viens
„ y ſubir ſon joug & ſes loix : n'eſpere plus
„ revoir le jour, ſi tu ne jures d'aller
„ avec ſes autres guerriers défier tout ce
„ qui porte le nom de Chrétien. „

A ces mots, Tancrede fixe ſur lui ſes regards : il le reconnoît à ſes armes, à ſon langage. C'eſt le Gaſcon Raimbaud qui partit avec Armide, qui pour elle abjurant ſon culte, eſt devenu le défen-

ſeur d'une croyance qu'il avoit promis de détruire.

Une ſainte indignation éclate ſur le front du pieux héros : « Vil apoſtat, s'é-
„ crie-t-il ! je ſuis ce Tancrede qui a
„ ceint l'épée pour Jeſus-Chriſt ; j'ai tou-
„ jours combattu ſous ſes drapeaux ; j'ai
„ vaincu en ſon nom les mortels révoltés
„ contre lui : je les vaincrai encore. Ce
„ bras miniſtre du courroux céleſte fut
„ choiſi pour te punir & le venger. „

A ce nom glorieux l'impie ſe trouble ; il pâlit : mais cachant encore ſa frayeur : « Malheureux, lui dit-il, tu viens cher-
„ cher la mort ! ici tu verras expirer ta
„ force & ton courage, ſi mon bras ne
„ ſe dément pas, aujourd'hui je tranche-
„ rai ta tête altiere, & je l'enverrai ſan-
„ glante au Général des Chrétiens. „

Ainſi parle l'infidele : cependant la nuit avoit obſcurci le ciel ; mais tout-à-coup l'air eſt en feu & le château eſt éclairé de mille flambeaux, Armide eſt aſſiſe dans la partie la plus élevée, &

ſans être apperçue, elle voit tout, elle entend tout.

Cependant le héros prépare pour le combat ſes armes & ſon audace : à la vue de ſon ennemi qui s'avance à pied, lui-même abandonne ſon cheval. Raimbaud eſt couvert de ſon bouclier; le caſque en tête, l'épée à la main, il eſt prêt à frapper : le Prince court ſur lui ; ſa voix eſt terrible, ſon regard eſt menaçant.

L'impie, caché ſous ſes armes, décrit de grands cercles, & de l'œil cherche un endroit qu'il puiſſe atteindre. Tancrede tout fatigué, tout languiſſant qu'il eſt, marche droit à lui, le pouſſe, & lui préſente à la fois l'éclair & la mort.

Toujours il dirige ſes coups au ſiege de la vie, toujours ſes coups partent avec la menace. L'agile Gaſcon fuit, revient, & ſe derobe avec légéreté au fer qui le pourſuit : tantôt avec ſon bouclier, tantôt avec ſon épée, il cherche à tromper la fureur de ſon ennemi.

Mais il eſt moins prompt à ſe défendre que Tancrede à l'attaquer : déjà ſon bou-

clier eſt briſé ; déjà ſon caſque eſt percé & ſon armure enſanglantée : ſon fer n'a pu encore atteindre le héros ; il éprouve la crainte & les remords ; il eſt déchiré par l'amour, la honte & la vengeance.

Enfin, dans ſon déſeſpoir, il veut tenter les derniers efforts : il jette ſon bouclier ; ſaiſit des deux mains ſon épée encore altérée de ſang, fond ſur Tancrede, & lui décharge un coup furieux ſur la cuiſſe gauche.

Il lui en porte un ſecond ſur le front : le crâne en retentit ; le caſque n'eſt point percé, mais le héros fléchit & chancelle : enflammé de colere, l'œil en feu, de ſes regards étincelans il dévore ſon ennemi.

Le perfide ne peut plus ſoutenir ce terrible aſpect : il croit déjà ſentir le fer qui frémit dans ſes entrailles ; il recule & le coup va frapper une colonne qui s'éleve à l'extrêmité du pont : des étincelles volent en l'air, & le cœur de l'apoſtat eſt glacé d'épouvante.

Il fuit ; Tancrede le pourſuit : déjà il l'atteint & de ſes pas preſſe ſes pas : mais

tout-à-coup les flambeaux disparoissent : les étoiles s'éteignent ; un lugubre voile s'étend sur la nature, & le ciel désert n'a plus d'astres ni de clarté.

Au milieu de ces ombres & de cette nuit enchantée, le vainqueur ne suit plus, ne voit plus son ennemi : il avance au hasard ses pas tremblans & mal-assurés ; il tombe sur le seuil d'une porte qui soudain roule & se referme sur lui : captif dans un noir cachot, les ténebres & l'horreur l'environnent.

Tel le poisson battu par les flots d'une mer agitée fuit dans les eaux tranquilles & dormantes du lac de Côme, mais cet asyle devient sa prison, & une barriere impénétrable s'oppose à son retour.

En vain d'une main vigoureuse le héros ébranle la porte, ses forces se consument en efforts inutiles : cependant une voix lui crie, « Prisonnier d'Armide vainement » tu tentes d'échapper à ses fers. Ne crains » point la mort : vivant au fond de ce » tombeau, tu y verras couler une nuit » éternelle. » Il ne répond point ; il étouf-

le front. La crainte fait taire l'honneur dans leur ame, & aucun n'oſe briguer une gloire que tant de périls environnent.

A ce ſilence, à cet aſpect, au ſigne trop certain de leur foibleſſe, Godefroi s'enflamme d'un généreux courroux, ſoudain il ſe leve : « Ah je ſerois trop indigne de la „ vie, s'écrie-t-il, ſi je refuſois de l'expo- „ ſer aujourd'hui, ſi je ſouffrois que l'in- „ fidele bravât impunément tous les Chré- „ tiens & inſultât à leur honte !

„ Aſſis & loin du danger, que tous „ nos Guerriers ſoient les ſpectateurs oiſifs „ de mon combat : allons, donnez-moi „ mes armes ? „ Soudain ſes armes lui ſont apportées ; mais le ſage Raymond, qui, dans une âge mûr a une prudence plus mûre, & dont la vigueur encore ne cede point à celle des Guerriers qui ſont préſens, Raymond s'avance.

« Il ne ſera pas dit, Seigneur, qu'en „ expoſant ta tête, tu expoſeras toute „ l'armée : tu n'es point un ſoldat ; tu „ es notre Général, & ta perte feroit la „ perte commune : c'eſt ſur toi que la

„ foi s'appuie ; c'eſt ſur toi qu'eſt fondé
„ l'empire des Chrétiens ; c'eſt par toi
„ que le joug des enfers doit être briſé :
„ le ſceptre eſt dans tes mains pour diri-
„ ger notre courage, c'eſt à nous de
„ manier le fer & de montrer de l'au-
„ dace.

„ Moi-même, quoique courbé ſous le
„ poids des ans, j'irai combattre le pre-
„ mier : que d'autres ſe dérobent aux
„ dangers, moi je ne veux pas que la
„ vieilleſſe me ſerve d'excuſe : Ah, que
„ ne ſuis-je encore à la fleur de mes
„ ans ! que n'ai-je & votre jeuneſſe &
„ vos forces, ô vous, que la crainte re-
„ tient dans ces retranchemens, vous que
„ la colere, la honte du moins ne peu-
„ vent animer contre ce barbare qui vous
„ provoque & vous outrage ! Que ne
„ ſuis-je encore tel que j'étois quand aux
„ yeux de toute l'Allemagne, à la Cour
„ de Conrad, je perçai, j'immolai le fa-
„ rouche Léopold ! la chûte de cet en-
„ nemi fut pour ma valeur un plus no-
„ ble trophée, que ſi ſeul & ſans armes,

ſe dans ſon cœur ſes ſoupirs & ſes peines : mais en lui-même il accuſe, l'amour, le ſort, ſon imprudence, & les artifices dont il eſt la victime ; il ſe dit : « Perdre la » vue de ce ſoleil qui éclaire la nature, » ce n'eſt qu'un léger malheur.

» Mais je te perds, ô ſoleil de ma vie ! » je te perds, & peut-être jamais tes » rayons ne ranimeront mes déplorables » jours ! » Le ſouvenir d'Argant vient encore redoubler ſes ennuis : « Ah malheu- » reux, dit-il, j'ai violé mon devoir & » mes ſermens : ô crime, ô honte éter- » nelle ! j'ai mérité les mépris & les dé- » dains d'un Sarraſin. »

Ainſi tour-à-tour, l'amour & l'honneur le rongent & le déchirent : pendant qu'il ſe livre à ſa douleur, l'audacieux Argant s'indigne de fouler encore la plume oiſeuſe. Son cœur farouche ennemi de la paix, eſt altéré de ſang & affamé de gloire. Ses bleſſures ſaignent encore, mais déjà il appelle l'aurore qui doit ramener le jour du combat.

La nuit qui la précéda, le cruel, à

peine un moment ferme ſa paupiere : le ciel eſt encore obſcur, un foible rayon de lumiere n'a point encore doré le ſommet de la montagne ; déjà il ſe leve : apporte-moi mes armes crie-t-il, à ſon écuyer qui les tient toutes prêtes : ce ne ſont point ſes armes accoutumées : celles-ci ſont un préſent ſuperbe d'Aladin.

Il les regarde à peine & s'en revêt ; leur énorme poids ne fatigue point ſes épaules : à ſon côté pend ſon antique & formidable épée, telle, dans les airs enflammés, brille une comete dont l'horrible & ſanglante chevelure, détruit les états, amene les maladies, & par d'affreux préſages épouvante les Rois.

Tel, parut Argant ſous ſes armes étincellantes : ſes yeux ſiniſtres roulent ivres de ſang & de colere ; l'horreur de la mort reſpire dans tout ſon maintien : la mort toute entiere reſpire ſur ſon front : il n'eſt point d'ames, ſi fermes, ſi courageuſes, que n'effraie un ſeul de ſes regards : il tient dans ſa main ſon épée nue ; avec des cris menaçans, il l'agite,

il la ſecoue, & frappe les airs & les ombres.

« Bientôt, dit-il, ce brigand Chré-
„ tien, cet audacieux qui veut s'égaler à
„ moi tombera ſous mes coups, & tout
„ ſanglant, il roulera dans la pouſſiere :
„ ſes yeux verront mon bras, en dépit
„ de ſon Dieu, lui arracher ſes armes &
„ ſes dépouilles : ſa bouche mourante me
„ conjurera de ne le point faire ſervir de
„ pâture aux chiens, & je repouſſerai ſa
„ priere. „

Tel un taureau en proie aux fureurs d'un amour jaloux, mugit horriblement, & par ſes mugiſſemens réveille ſon courage & ſa vengeance : il aiguiſe contre les troncs ſes cornes menaçantes, il lutte contre les vents ; ſes pieds frappent la terre, & de loin il défie ſon rival à un combat ſanglant & mortel.

Tel & plus furieux encore Argant appelle le héros & d'une voix entrecoupée : « Va, dit-il, au camp des Chrétiens,
„ annonce au vengeur du Chriſt, le
„ combat & la mort. » Lui-même il

monte à cheval & précédé de ſon priſonnier, il ſort de Solime ; & d'un pas précipité il franchit les collines.

Cependant le cor réſonne, & ſes ſons répandent au loin, l'horreur & l'effroi ; tel, le bruit du tonnerre retentit dans le cœur des mortels. Déjà les Princes Chrétiens ſont raſſemblés dans la tente du Général. Là, le héros prononce le défi, nomme Tancrede, & n'exclut perſonne.

Godefroi plein de trouble & d'incertitude, promene autour de lui des regards lents & prolongés : ſes yeux ni ſa penſée ne rencontrent perſonne qui puiſſe fixer ſon choix : la fleur des guerriers a diſparu : on ignore le ſort de Tancrede ; Boëmond eſt éloigné : l'invincible héros qui a immolé le fier Norvégien, erre exilé loin du camp.

Les plus braves, les plus fameux guerriers, victimes de la perfide Armide, ont ſuivi ſes pas, & ſont cachés dans le ſilence d'une profonde nuit : les autres moins vigoureux & moins intrépides ſe tiennent debout, la langue glacée & la honte ſur

» un de nos Guerriers mettoit en fuite
» une troupe nombreuſe de ces vils Sar-
» raſins.

» Ah, ſi j'avois encore les mêmes for-
» ces, ſi mon ſang, comme alors, brû-
» loit encore dans mes veines, j'aurois
» déjà terraſſé l'orgueil de l'infidele!
» mais tout vieux, tout débile que je
» ſuis, mon cœur n'eſt point encore glacé
» & ne connoît point l'épouvante; je
» mourrai ſur le champ de bataille: mais
» du moins le barbare ne triomphera
» point de ſa victoire. Allons, je vais
» m'armer: ce jour ſera le plus illuſtre
» de mes jours. »

Ainſi parla le généreux vieillard: ſon diſcours réveille dans tous les cœurs la valeur & l'audace: ces Guerriers muets & timides, deviennent tout-à-coup, ardens, impétueux; tous acceptent le combat, tous briguent l'honneur d'être choiſis. Baudoin, Roger, Guelfe, les deux Guy, Etienne & Garnier y prétendent.

Ce Pirrus dont l'heureuſe adreſſe valut à Boëmond la conquête d'Antioche,

Evrard l'Ecoſſois, l'Irlandois Rodolphe, & Roſmond l'Anglois, brûlent d'obtenir la préférence: vous ne le deſirez pas moins, Gildippe, Odoard, tendres amans, fideles époux.

Mais plus qu'eux tous, le généreux vieillard fait éclater ſon courage & ſon audace: déjà il eſt armé: ſon caſque ſeul lui manque encore: « O vivante „ image de l'antique valeur, lui dit Go- „ defroi, que nos Guerriers s'inſtruiſent „ à ton école & ſe forment par ton „ exemple! c'eſt en toi, que brillent „ dans tout leur éclat, les talens, la „ diſcipline & la valeur.

» Ah, ſi j'avois dix jeunes Guerriers „ dont la bravoure égalât la tienne, bien- „ tôt je verrois tomber le trône de l'er- „ reur! bientôt du couchant à l'aurore, „ j'aurois arboré l'enſeigne triomphante „ de la Croix. Mais cede à ma priere, & „ réſerve ta tête pour de plus nobles ſoins. „ Souffre que le ſort nomme le guerrier „ qui doit combattre l'infidele.

„ Ou plutôt ce ſera Dieu qui com-

„ mande à la fortune & à la deſtinée. « Mais Raymond toujours obſtiné, veut que ſon nom ſoit écrit parmi les autres noms : Godefroi les reçoit dans ſon caſque, les mêle & les ſecoue : le premier qui ſort eſt celui du Comte de Toulouſe.

A ce nom un cri de joie ſe fait entendre ; perſonne n'oſe blâmer le ſort qui l'a nommé. Le vieillard montre ſur ſon front une vigueur nouvelle : la jeuneſſe en ſa fleur renaît ſur ſon viſage. Tel le ſerpent, orgueilleux de l'or, dont il brille, étale au ſoleil les richeſſes d'une peau nouvelle, & dreſſe dans les airs ſa ſuperbe tête. Bouillon ſurtout applaudit à ce choix, & annonce à Raymond l'honneur & la victoire.

Il détache ſon épée, & la préſentant au vieillard : « Voilà, dit-il, le fer que » jadis le rebelle Saxon portoit dans les » combats : je la lui arrachai, je lui arra- » chai auſſi ſa coupable vie : toujours ce » fer m'a donné la victoire ; prends-le :

„ puiſſe-t-il n'être pas moins heureux „ dans tes mains. „

Cependant l'audacieux Argant exhale ſon impatience par des menaces & des cris. « O peuples indomptés, dit-il, fameux „ héros de l'Europe, un homme ſeul vous „ défie ! qu'il vienne ce fier Tancrede s'il „ compte tant ſur ſa valeur ? Veut-il at- „ tendre, dans ſon lit, ces ombres qui „ ont déjà protégé ſa foibleſſe ?

» S'il n'oſe paroître, qu'un autre vien- „ ne à ſa place ? cavaliers, fantaſſins, „ venez tous enſemble, puiſque dans une „ armée ſi nombreuſe, il n'eſt pas un „ guerrier qui oſe ſe meſurer ſeul avec „ moi ! voilà le tombeau où repoſa le fils „ de Marie ? Que n'avancez-vous ? que „ n'acquittez-vous vos vœux ? ce chemin „ y conduit. A quelle autre entrepriſe „ réſervez-vous votre courage & vos „ forces ? „

Ainſi le Barbare outrageoit les Chrétiens : ſes diſcours les aigriſſent & les bleſſent : mais Raymond plus irrité qu'eux tous, ne peut plus ſouffrir cet affront. Sa

valeur devient farouche & s'allume du feu de la colere. Impétueux, il s'élance ſur un courſier qui a la vîteſſe de l'aigle dont il emprunte ſon nom.

Il naquit ſur les bords du Tage: là, quand le printems ramene l'amour & les zéphirs, la cavalle pleine d'une fureur nouvelle, la bouche béante, reçoit l'haleine féconde des vents, conçoit & devient mere.

Sans doute *Aquilin* dut ſa naiſſance à l'air le plus ſubtil & le plus léger: s'il court ſur l'arene, s'il bondit, s'il caracole, il n'imprime point la trace de ſes pas. monté ſur ce courſier, le vieillard s'avance & leve au ciel ſes regards.

« O Dieu, s'écrie-t-il, ô toi qui dans „ la vallée de Thérébinthe, guidas, con- „ tre l'impie Goliath, un bras ſans expé- „ rience; toi qui fis tomber ce fier deſtruc- „ teur d'Iſraël ſous la fronde d'un ſimple „ berger, renouvelle, ô mon Dieu, cet „ exemple! abats l'infidele ſous mes coups! „ que ſon orgueil expire ſous la main „ d'un foible vieillard comme celui du

» Philiſtin, ſous celle d'un enfant! »

Il dit; & ſa priere s'éleve vers les céleſtes demeures ſur les ailes de l'eſpérance: l'Eternel la reçoit & dans ſa milice immortelle, il choiſit un Ange qui défendra Raymond, & l'arrachera vainqueur des mains de l'impie.

L'Ange qui fut commis pour veiller ſur ſon berceau, & dont les ſoins dirigerent ſon enfance dans le chemin pénible de la vie, ſera encore chargé de ſes deſtins: appellé à ce noble emploi, il monte ſur le rocher où repoſent les armes de la Divinité.

Là ſe conſerve cette lance qui fit périr le ſerpent: là les traits de la foudre, & ces traits inviſibles qui portent aux nations la peſte & les horribles fléaux: là eſt ſuſpendu ce trident redoutable, la terreur premiere des mortels, ce trident qui ébranle la terre juſques dans ſes fondemens & renverſe les cités.

Parmi ces armes, étincelle un bouclier du diamant le plus pur: vaſte immenſe, il couvriroit tous les pays qui

ſéparent l'Atlas du Caucaſe : c'eſt ce bouclier qui défend les Princes juſtes & les peuples vertueux : l'Ange le prend & toujours inviſible, il vole auprès de ſon cher Raymond.

Cependant les remparts ſont couverts d'une foule d'avides ſpectateurs : le tyran envoie Clorinde avec ſa troupe ſe poſter ſur le penchant de la colline : de l'autre côté s'avancent des Chrétiens en ordre de bataille : au milieu le terrain libre, offre aux combattans une vaſte arene.

Argant regarde & ne voit point Tancrede : mais un Guerrier inconnu ſe préſente à ſa vue. « Graces à ton deſtin, » lui dit le Comte, celui que tu cherches eſt allé dans d'autres lieux : » mais ne triomphe pas encore ; tu me » vois prêt à te combattre : je puis le » remplacer, je puis être le troiſieme » qui ſe meſure avec toi. »

Le ſuperbe en ſourit : « Que fait donc » Tancrede ? lui dit-il, quel objet l'arrête ? Il bravoit le ciel, & aujourd'hui » toute ſa confiance eſt dans la fuite :

„ qu'il ſe cache au centre de la terre,
„ dans l'abyme des eaux, il n'eſt point
„ d'aſyle qui puiſſe le ſauver de mes
„ coups. -- Tu mens, repliqua Raymond,
„ quand tu dis qu'un héros tel que Tan-
„ crede fuit devant toi! jamais ta valeur
„ n'égala la ſienne. »

Le Circaſſien frémit de colere: « Viens,
„ s'écrie-t-il, je t'accepte à ſa place:
„ bientôt on verra comme tu ſoutien-
„ dras la folle témérité de tes diſcours. »
Tous deux s'avancent & dirigent contre le caſque l'un de l'autre leurs redoutables lances. Raymond atteint l'infidele, mais le coup qu'il lui porte ne peut l'ébranler.

Le fier Argant pour la premiere fois, voit tromper ſes efforts, & frappe envain: l'inviſible bras détourne ſes coups loin du pieux Guerrier qu'il défend. Le Barbare mord ſes levres de fureur, vomit des blaſphêmes, briſe ſa lance, prend ſon épée & fond ſur ſon ennemi.

Son courſier ſe précipite la tête baiſſée; Raymond ſe dérobe au choc, ſe jette ſur

la

la droite, & frappent Argant au front. L'Egyptien revient; le Comte l'évite encore : cependant ſon caſque eſt atteint; mais le caſque plus dur que le diamant eſt toujours impénétrable.

Enfin, le cruel Circaſſien le ſerre & veut s'attacher à lui: Raymond qui craint de plier ſous cet énorme fardeau; cede, puis revient à la charge, s'éloigne, ſe rapproche, & ſemble avoir des ailes : ſon courſier ſouple & docile, d'un pas toujours sûr, obéit à la main qui le guide.

Tel un Général qui aſſiege une tour environnée d'un marais, ou placée ſur le ſommet d'une montagne, tente tous les accès, emploie tous les ſtratagêmes, tel Raymond, recule, avance, décrit mille cercles & mille détours. La cuiraſſe & le caſque du Sarraſin réſiſtent à ſes efforts; il cherche des endroits plus foibles & qui puiſſent livrer un paſſage à ſon épée.

Déjà l'armure d'Argant eſt percée de pluſieurs coups; déjà elle eſt teinte de

ſang : la ſienne eſt encore toute entiere & ſon cimier n'eſt pas même entamé. En vain la rage du Sarraſin s'allume, en vain il frappe ; ſon courroux ſe perd en efforts inutiles : mais toujours infatigable, il redouble, & devient plus terrible.

Enfin, après mille coups, il en porte un qui va tomber à plomb ſur le Comte : ſon courſier tout agile qu'il eſt, ne pourroit le ſauver du trépas ; mais le bras inviſible eſt toujours étendu ſur lui, & les efforts du Sarraſin expirent ſur le céleſte bouclier.

L'épée ſe briſe & vole en éclats : Argant qui les voit, en croit à peine ſes yeux : interdit, il regarde ſa main déſarmée & s'étonne de la réſiſtance qu'il éprouve.

C'eſt ſur le bouclier de Raymond qu'il croit avoir briſé ſon épée : Raymond le croit comme lui ; il ignore toujours le ſecours que le ciel lui prête : mais à la vue d'un ennemi ſans armes, le héros s'arrête, & dédaigne une lâche victoire & des dépouilles qu'il peut enlever ſans péril. Il alloit dire au Sarraſin, prends une

autre épée ; mais tout-à-coup il ſonge que dans ſes mains eſt l'honneur des Chrétiens, que ſa honte ſera la leur : il ne veut point une indigne victoire, mais il ne veut point haſarder la gloire commune. Pendant qu'il balance, Argant lui lance la poignée de ſon épée.

Lui-même il pouſſe ſon courſier & veut corps à corps lutter contre Raymond. Le héros eſt atteint à la joue, mais ſans ſe troubler, il ſe dérobe au bras vigoureux qui va le ſaiſir, & bleſſe cette main qui ſemblable à la ſerre du vautour alloit s'attacher à ſa proie.

Il va, revient, s'avance, ſe replie & toujours porte au Sarraſin les plus terribles coups : il réunit contre lui toute ſa force, toute ſon adreſſe, tout ce que peut & le dépit & la colere. Le ciel & la fortune ſecondent ſes efforts.

Argant couvert de ſon armure, ſoutenu par ſon propre poids, réſiſte immobile & toujours intrépide à ſes attaques. Tel, au milieu d'une mer orageuſe, ſans gouvernail, ſans voiles & ſans mât, un vaiſſeau

lutte contre les flots ; ſes flancs formés du chêne le plus dur bravent encore la fureur de l'onde & défendent les matelots du déſeſpoir & de la mort.

Argant tu périſſois quand Belzébuth vint t'arracher au trépas. Au ſein d'une nuée Belzébuth compoſe un fantôme à figure humaine : il lui donne les traits & les armes de l'altiere Clorinde ; il lui donne & ſa voix & ſon geſte & ſon port.

Le fantôme s'approche d'Oradin qui excelle à lancer des fleches : « O fameux „ Oradin , lui dit-il , ô toi dont la fleche „ docile va frapper le but que lui mar- „ que ton œil , quel malheur , ſi ce héros, „ le rempart de la Paleſtine périſſoit dans „ ce combat , ſi ſon ennemi chargé de „ ſes dépouilles retournoit triomphant „ & tranquille dans ſon camp !

„ Fais briller ton adreſſe ; abreuve „ tes fleches dans le ſang du Brigand „ François : cet exploit te comblera de „ gloire : & la reconnoiſſance de ton maî- „ tre , t'aſſure un prix égal à ton mérite. „

Il dit, & ſéduit par ſes promeſſes, Oradin prend dans ſon carquois une fleche meurtriere & bande ſon arc.

La corde frémit, le trait vole en ſifflant dans les airs, perce la cuiraſſe de Raymond, & s'arrête à ſa peau qu'il effleure. Le céleſte Guerrier affoiblit le coup, & ne permit pas qu'il fît une bleſſure plus profonde.

Le Comte arrache la fleche; il voit jaillir ſon ſang: d'un ton menaçant & plein d'indignation, il reproche au Sarraſin la foi violée. Godefroi qui toujours a les yeux attachés ſur Raymond, voit la perfidie; il croit que la bleſſure eſt mortelle: il ſoupire, & ſon cœur eſt glacé d'effroi.

De l'œil & de la voix, il excite ſes Guerriers à le venger. Soudain les viſieres s'abaiſſent, les lances ſont en arrêt & les courſiers ſe précipitent: en un inſtant Chrétiens, Sarraſins, tout s'ébranle. La plaine diſparoît ſous le tourbillon de pouſſiere qui la couvre, & s'éleve juſqu'au ciel.

L'air retentit du bruit des caſques, des boucliers qui ſe heurtent, & des lances qui ſe briſent : les chevaux, les cavaliers tombent renverſés & confondus : tout eſt couvert de morts & de mourans ; on n'entend que des cris, des gémiſſemens, des ſoupirs : le carnage s'échauffe ; on ſe mêle, on ſe preſſe, on s'abat, on s'égorge.

Argant dégagé de ſon ennemi, s'élance au milieu de la foule ; arrache à un guerrier une maſſue de fer, rompt les Chrétiens, les renverſe, les foule aux pieds, & s'ouvre un large chemin : il ne cherche que Raymond ; il tourne contre lui ſeul & ſon fer, & ſa colere, & ſa fureur. Tel qu'un lion affamé, il ſemble vouloir le dévorer.

Mais, nombre de Chrétiens l'environnent, & arrêtent ſes pas & ſa vengeance. Orman, Roger de Bernaville, les deux Gui ; les Gerard, le ſerrent & l'attaquent. Rien ne rallentit ſes coups ; il devient plus furieux par la réſiſtance qu'il éprouve : telle la flamme captive s'échappe de

ſa priſon, & plus terrible, porte au loin la deſtruction & la ruine.

Orman expire ; un des Gui eſt bleſſé : Roger tombe avec les morts foible & languiſſant. Mais la foule ſe preſſe ; un cercle épais & menaçant d'hommes & d'armes environne le Sarraſin: ſeul, il ſoutient tout l'effort des Chrétiens : ſeul il balance la deſtinée. Cependant Bouillon appelle ſon frere : Marche « lui dit-il , „ avec ta troupe.

„ Porte-toi ſur la gauche où le combat „ eſt plus furieux, & enveloppe l'enne- „ mi. » Baudouin s'avance : le mol Aſiatique ne peut ſoutenir le choc des Chrétiens ; il cede, il plie ; les rangs ſont rompus, les chevaux, les cavaliers, les drapaux, tout tombe, tout eſt renverſé.

La droite eſt entraînée dans ſa déroute : Argant ſeul réſiſte ; pendant qu'à ſes côtés, tout fuit, tout ſe précipite, ſeul il s'arrête & montre aux Chrétiens un front ménaçant. Tel & moins terrible encore ſeroit un Géant qui, avec cent mains & cent bras, frapperoit de cinquante épées,

& ſe couvriroit de cinquante boucliers.

Il ſoutient, & le choc des chevaux, & le choc des guerriers : ſeul, il lutte contre toute une armée : ſes armes ſont briſées ; ſon corps eſt déchiré, ſon ſang coule avec ſa ſueur ; il ſemble ne pas s'en appercevoir : mais les infideles l'environnent, le preſſent & l'entraînent dans leur fuite.

Il cede au torrent ; mais des regards & de la voix il défie encore l'ennemi : la terreur reſpire dans ſes yeux ; la menace eſt dans ſa bouche ; il cherche en vain à retenir cette troupe fugitive.

Son courage, ſes efforts, ne peuvent ni l'arrêter, ni la rallier : leur crainte ne connoît plus le frein de la diſcipline : ils n'écoutent ni les prieres, ni les ordres. Cependant Bouillon qui voit la fortune propice à ſes deſſeins, ſuit le cours de ſa victoire, & envoie de nouveaux ſecours aux vainqueurs.

Si le ciel n'en eût autrement décidé, ce

jour alloit être pour les Chrétiens un jour de triomphe, & le terme de leurs travaux: mais la troupe infernale qui voit dans ce combat chanceler ſon empire, raſſemble tout-à-coup les nuages & déchaîne les tempêtes.

Un voile ténébreux dérobe aux yeux des mortels le ſoleil & ſa clarté: une ſombre horreur couvre le ciel que ſillonnent les éclairs: la foudre gronde, la grêle tombe, ravage les prairies, inonde les plaines: les arbres ſont briſés: le fougueux ouragan ébranle, & les chênes, & les rochers, & les collines.

La pluie & le vent, la grêle & les éclairs frappent tout-à-la-fois contre les Chrétiens. Une fatale terreur étonne leur audace & les arrête: quelques-uns ſe rallient autour de leurs drapeaux; mais Clorinde qui voit leur déſordre & leur trouble, ſaiſit le moment favorable, & pouſſe ſon courſier.

« Amis, s'écrie-t-elle, le ciel combat » pour nous ; il venge nos droits : ſa » colere nous épargne, & ne frappe que » ſur nos ennemis. Déjà tremblans, déjà » vaincus, il leur enleve & le jour & » leurs armes. Allons, marchons, où le » deſtin nous conduit. »

Ainſi elle anime ſes guerriers & ſe précipite ſur les Chrétiens : elle rit de leurs efforts impuiſſans, les abat & les accable : Argant revient lui-même, & rapporte à ſes vainqueurs les alarmes & la mort. Ils abandonnent le champ de bataille, & tournent le pas à la tempête & à l'ennemi.

Fugitifs, pourſuivis, & par l'enfer, & par les mortels, leur ſang coule & ſe mêle avec les ruiſſeaux dont la plaine eſt inondée. Dans la foule obſcure des morts & des mourans, Pirrus & le brave Rodolphe tombent ſans vie, l'un de la main

de Clorinde, & l'autre ſous les coups d'Argant.

Ainſi fuyoient les Chrétiens : les Démons & les Infideles ne ceſſent de les pourſuivre ; Godefroi ſeul oppoſe aux armes & à la tempête un front intrépide ; il gourmande ſes chefs, & placé à l'entrée du camp, il raſſemble ſes troupes éperdues.

Deux fois il pouſſe ſon courſier contre le cruel Argant, & l'arrête deux fois : deux fois l'épée à la main il enfonce les bataillons ennemis les plus épais. Enfin lui-même avec les ſiens, il ſe retire à l'abri des retranchemens & abandonne la victoire. Les Sarraſins regagnent la ville, & les Chrétiens, fatigués, abattus, ſe renferment dans leur camp.

Ils n'y trouvent pas encore un aſyle contre la tempête : toujours, & l'orage, & les ténebres les pourſuivent. L'eau pénetre dans les tentes ; le vent les déchire ;

les arrache & les diſperſe. Les cris, les vents, le tonnerre & la pluie, par un horrible accord, épouvantent la nature.

Fin du ſeptieme Chant.

LA JERUSALEM DELIVRÉE.

CHANT VIII.

LE tonnerre ne grondoit plus ; l'orage avoit ceſſé & les vents retenoient leurs bruyantes haleines : l'aurore au front de roſes, aux pieds d'or, ſortoit de ſon céleſte palais. Mais les cruels moteurs des tempêtes ne ſuſpendoient point encore le cours de leurs noirs projets : Aſtaroth l'un d'eux adreſſe ce diſcours à la diſcorde ſa ſœur.

« Tu vois ce Guerrier qui a échappé » au bras vengeur du héros qui ſoutient » notre empire : nous ne pouvons plus

„ arrêter ſes pas : il va raconter aux „ Latins, la triſte deſtinée de ſon géné- „ reux maître & de ſes compagnons : il „ leur révélera des ſecrets importans, qui „ peut-être les forceront à rappeller le fils „ de Berthold.

» Tu ſais combien ce retour nous ſeroit „ funeſte ; combien il nous importe de „ le prévenir, ou par la force, ou par „ l'adreſſe. Deſcends parmi les Chré- „ tiens ; fais tourner contr'eux-mêmes „ tout ce que ce guerrier leur dira pour „ leur avantage : répands tes fureurs, „ verſe tes poiſons dans le cœur du La- „ tin, de l'Helvétien & de l'Anglois ; „ excite le tumulte & la vengeance : porte „ dans tout le camp le déſordre & la con- „ fuſion.

» Cet exploit eſt digne de toi : tu l'as „ promis à notre monarque. „ Il dit & le monſtre auſſi-tôt vole à cette ſiniſtre entrepriſe. Cependant le Guerrier arrive au camp des Chrétiens : « De grace, „ leur dit-il, conduiſez-moi à votre „ Général. „

Une foule curieuſe de l'entendre accompagne ſes pas : il s'incline avec reſpect, & veut baiſer cette main redoutée qui fait trembler l'Aſie : « Héros invincible, dit-il, dont la renommée ne „ connoît de bornes que l'Océan & les „ étoiles, je voudrois t'apporter de plus „ heureuſes nouvelles. „ A ces mots, il ſoupire : enſuite il ajoute : « Suénon le „ fils unique du monarque Danois, la „ gloire & l'appui de ſa vieilleſſe, brûloit „ de venir ſous tes drapeaux, s'aſſocier „ aux guerriers qui, par tes conſeils, „ ceignirent l'épée pour venger Jeſus-„ Chriſt : la crainte des dangers, des fatigues, la vue du trône qui lui étoit deſtiné, ſa tendreſſe pour un pere accablé „ d'années, rien ne put éteindre, dans „ ce cœur généreux, le zele qui l'enflammoit.

„ Il vouloit ſous un maître ſi renommé „ apprendre l'art dur & pénible de la „ guerre, ſon ame s'indignoit de ſon „ obſcurité ; la gloire de Renaud, qui „ tout jeune encore égaloit les plus fa-

„ meux guerriers, le rempliſſoit de honte
„ & d'émulation. Mais plus que tout au-
„ tre ſentiment, le deſir d'une gloire im-
„ mortelle & céleſte, embraſoit ſon cou-
„ rage.

„ Impatient, il ſe met à la tête d'une
„ troupe d'audacieux guerriers, prend le
„ chemin de la Thrace, & marche vers
„ Byſance : là l'Empereur Grec l'ac-
„ cueille dans ſon palais ; là il reçoit de
„ ta part un courier qui lui raconte, &
„ la priſe d'Antioche, & la honte de la
„ Perſe, qui toute entiere ſembloit s'être
„ armée pour la reprendre. Il lui parle,
„ de toi, de tes héros, il lui parle de
„ Renaud, lui dit, & la fuite généreuſe
„ de ce jeune guerrier, & les exploits
„ qui, parmi vous, ont ſignalé ſon cou-
„ rage.

„ Il ajoute enfin que déjà vous êtes
„ aux portes de Solime, prêts à fou-
„ droyer ſes murailles : il l'invite à ve-
„ nir au moins partager votre derniere
„ victoire. Ce diſcours embraſe ſon jeune
„ courage ; une heure lui paroît un ſie-

„ cle : il brûle de combattre les Sarra-
„ ſins, & de tremper ſes mains dans leur
„ ſang.

„ Il ſemble que votre valeur ſoit un
„ reproche de ſa lâcheté : dévoré par la
„ honte, il réſiſte aux conſeils, il eſt
„ ſourd à la priere. Le ſeul danger qu'il
„ craigne, c'eſt de ne pas partager tes
„ dangers & ta gloire ; il n'en connoît,
„ il n'en connoît point d'autre.

„ Lui-même il précipite ſon ſort : à
„ peine dans l'ardeur qui le preſſe, il
„ attend, pour partir, les premiers
„ rayons de l'aurore ; le chemin le plus
„ court eſt celui qu'il préfere. Il ne cher-
„ che à éviter, ni les paſſages difficiles,
„ ni les contrées qu'habitent nos cruels
„ ennemis : nous ſuivons en aveugles le
„ chef qui nous guide.

„ Ici la faim nous aſſiege ; plus loin la
„ nature nous oppoſe des barrieres : par-
„ tout il faut combattre ; mais nous
„ triomphons de tous les obſtacles. Nous
„ immolons, nous diſperſons nos enne-
„ mis. Raſſurés par nos victoires, enor-

„ gueilllis par nos ſuccès, nous touchions
„ enfin aux frontieres de la Paleſtine.

„ Là nos coureurs nous annoncent
„ qu'ils ont entendu le bruit des armes,
„ qu'ils ont vu flotter des enſeignes,
„ que tout leur fait craindre l'approche
„ d'une formidable armée. L'intrépide
„ Suénon toujours inébranlable dans ſes
„ deſſeins, ne change ni de couleur, ni
„ de ton : d'un œil calme & ſerein, il
„ voit la pâleur ſur le front de ſes guer-
„ riers.

„ Compagnons, s'écrie-t-il, ce jour
„ nous donnera, ou la palme de la vic-
„ toire, ou la palme du martyre. J'eſpere
„ la premiere ; je ne deſire pas moins la
„ ſeconde qui avec plus de mérite, nous
„ promet encore plus de gloire. Un jour
„ ce camp ſera un temple conſacré à
„ notre mémoire, & les races futures y
„ viendront révérer nos tombeaux, ou
„ contempler nos trophées.

„ Il dit & place des ſentinelles, diſ-
„ tribue les emplois & les travaux, & or-
„ donne que tous ſe couchent armés.

„ Lui-même ne quitte ni ſon caſque,
„ ni ſa cuiraſſe. Au milieu de la nuit, au
„ moment où tout repoſe dans le ſilence,
„ tout-à-coup d'affreux hurlemens trou-
„ blent les airs & font trembler la terre.

„ On crie, aux armes! Suénon le pre-
„ mier vole à la tête du camp: l'audace
„ étincelle dans ſes yeux, ſon viſage eſt
„ en feu. On nous attaque; un cordon
„ épais nous ſerre & nous environne:
„ une forêt de lances & d'épées nous enve-
„ loppe; une nuée de fleches s'épanche
„ ſur nos têtes.

„ Dans ce choc inégal, chacun de nous
„ a vingt ennemis à combattre: pluſieurs
„ ſont frappés, pluſieurs expirent dans
„ les ténebres par des coups inconnus.
„ Mais le nombre des morts, le nombre
„ des bleſſés eſt caché dans les ombres & la
„ nuit & couvre nos malheurs & nos ex-
„ ploits.

„ Cependant Suénon ſe fait par-tout
„ reconnoître à la vigueur de ſon bras,
„ à la peſanteur de ſes coups: des ruiſ-
„ ſeaux de ſang coulent autour de lui;

„ des cadavres entaſſés lui ſont un rem-
„ part : de quelque côté qu'il tourne ſes
„ pas, il porte la terreur dans ſes yeux &
„ la mort dans ſa main.

„ Nous combattons juſqu'à ce que
„ l'aurore vienne éclairer le ciel de ſes
„ premiers rayons : en diſſipant les hor-
„ reurs de la nuit, ſa clarté nous révele
„ les horreurs de la mort. Ce jour ſi de-
„ ſiré ne préſente à nos yeux qu'un ſpec-
„ tacle de terreur & de pitié. Tout notre
„ camp eſt jonché de cadavres & cou-
„ vert de nos débris.

„ Nous étions deux mille ; à peine
„ nous reſtons cent. A la vue de tant
„ de ſang répandu, de tant de morts en-
„ taſſés, je ne ſais ſi le cœur du héros ſe
„ troubla, mais ſon front n'en fut point
„ altéré : Compagnons, nous dit-il, en
„ élevant la voix, ſuivons ces généreux
„ Guerriers, marchons comme eux au
„ bonheur & à la gloire par la route que
„ leur ſang nous a tracée.

„ Il dit, & ſouriant à la mort qui
„ s'approche, il oppoſe au torrent dé-

„ bordé ſur lui, une conſtance & un
„ courage intrépide: il n'eſt point d'ar-
„ mure, fût-elle de l'acier, du diamant
„ le plus impénétrable, qui puiſſe ré-
„ ſiſter aux coups que frappe ſon bras.
„ Bientôt tout ſon corps n'eſt plus qu'une
„ plaie.

„ Cadavre indompté, ce n'eſt plus la
„ vie, c'eſt la valeur ſeule qui le ſou-
„ tient & l'anime encore. Sans ſe ral-
„ lentir, il rend coup pour coup; plus
„ il eſt bleſſé, plus il devient terrible.
„ Enfin un guerrier à l'œil farouche, au
„ maintien formidable, fond ſur lui avec
„ fureur; & ſecondé d'une foule des ſiens,
„ après un combat long & opiniâtre, il
„ renverſe le héros.

„ Il tombe ce Prince généreux, il
„ tombe, & ne laiſſe après lui perſonne
„ pour le venger. O ſang noblement ré-
„ pandu, ô reſtes déplorables du meilleur
„ des maîtres, vous m'êtes témoins que
„ je ne fus point avare de ma vie! je bra-
„ vai le fer, j'affrontai tous les dangers,
„ & ſi le ciel eût marqué-là le terme de

„ mes jours, je méritai d'obtenir le trépas.

„ Au milieu de tous mes compagnons „ morts, seul je tombai encore vivant, „ mais sans sentiment & sans connoissan- „ sance: un noir bandeau s'épaissit sur mes „ yeux; mes sens s'assoupirent: mes paupie- „ res se rouvrirent enfin; il me sembla „ qu'il étoit nuit: à mes regards incertains „ s'offrit une lueur foible & tremblante.

„ Je n'avois pas encore la force de „ distinguer les objets; j'étois en cet état „ qui est entre la veille & le sommeil: „ mes yeux s'ouvroient & se fermoient „ tour-à-tour; mes blessures qu'irritoient „ la fraîcheur de la nuit & l'humidité de „ la terre sur laquelle j'étois couché, „ m'avertissoient de mon existence, par „ le sentiment cruel de la douleur.

„ Cependant cette lueur s'avance; „ j'entends un foible murmure qui s'ap- „ proche & s'arrête auprès de moi. Je „ souleve, avec peine, ma débile pau- „ piere: je vois deux hommes couverts „ d'une longue robe & un flambeau à „ la main. L'un d'eux me dit, ô mon

„ fils, eſpere en Dieu, dont le bras ſou-
„ tient la vertu, & dont la grace prévient
„ nos prieres.

„ Il étend ſa main pour me bénir, &
„ d'un air recueilli, prononce, à demi-
„ voix, des mots que j'entendis peu,
„ que je compris encore moins. Leve-toi,
„ ajouta-t-il; ſoudain je me leve plein de
„ force & d'allégreſſe; je ne ſens plus
„ mes bleſſures: il ſemble qu'une vigueur
„ nouvelle circule dans mes membres.

„ Interdit je les regarde: mon ame
„ étonnée ne peut en croire mes yeux;
„ homme de peu de foi, me dit le vieil-
„ lard, tu doutes encore? où s'égarent
„ tes penſées? ce ne ſont point des fan-
„ tômes que tu vois: nous ſommes des
„ ſerviteurs de Jeſus-Chriſt: pour le ſui-
„ vre, nous avons fui un monde ſéduc-
„ teur & ſes vains attraits: ici loin des
„ humains, nous vivons dans un déſert
„ ſauvage.

„ Ce Dieu qui regne ſur l'univers, &
„ qui pour opérer les plus grands mira-
„ cles, ne dédaigne pas les plus vils in-

„ trumens, m'a choiſi pour ſauver tes
„ jours: il ne veut point qu'on laiſſe
„ privé des honneurs ſuprêmes ce corps
„ où habita une ſi belle ame & qui doit,
„ immortel & glorieux, ſe réunir un
„ jour avec elle.

„ Suénon aura un tombeau digne de
„ ſa valeur: les races futures viendront
„ y offrir leurs hommages & leurs vœux.
„ Leve les yeux vers le ciel; regarde
„ cette étoile qui brille comme le ſo-
„ leil: ſes rayons vont te conduire au
„ lieu où repoſe le corps de ton maître.

„ Soudain de cet aſtre lumineux, ou
„ plutôt de ce ſoleil deſcend un rayon,
„ qui ſemblable à une ligne d'or, ſe
„ prolonge juſques ſur le corps du hé-
„ ros: l'éclat de ſa lumiere couvre ſes
„ bleſſures. Dans ces reſtes, ſanglans,
„ défigurés, je reconnois mon maître.

„ Il n'étoit point couché le viſage
„ contre terre, mais tourné vers le ciel,
„ où avoient aſpiré tous ſes deſirs, ſa
„ main droite fermée preſſoit encore ſon
„ épée, & ſembloit prête à frapper. La

gauche

» gauche posée sur sa poitrine, paroiſ-
» soit implorer la clémence céleſte.

» De mes larmes j'arroſe ſes bleſ-
» ſures & j'épanche une douleur que
» rien ne peut affoiblir. Le vieillard lui
» ouvre la main droite & prend ſon
» épée : ce fer, me dit-il, qui aujour-
» d'hui a verſé tant de ſang, & qui en
» eſt encore tout trempé, eſt, comme
» tu ſais, un ouvrage achevé ; il n'en
» eſt point de plus parfait dans l'uni-
» vers.

» Le ciel ne veut pas qu'il reſte inu-
» tile ; il faut que de la main d'un hé-
» ros, il paſſe dans une main auſſi vail-
» lante, qui le manie avec autant de
» force & d'adreſſe, mais qui le con-
» ſerve plus long-tems, & qui le faſſe
» ſervir à venger ſon premier maître.

» Soliman a immolé Suénon, l'épée
» de Suénon doit immoler Soliman.
» Prends-la, va ſous les murs de Jéru-
» ſalem, dans le camp des Chrétiens :
» ne crains point que de nouveaux ob-
» ſtacles arrêtent tes pas dans les pays

„ que tu vas parcourir ; le bras qui te
„ conduit abaiſſera devant toi les bar-
„ rieres qui pourroient fermer ton paſ-
„ ſage.

„ Le ciel veut que cette voix qu'il
„ t'a conſervée publie la piété, la valeur
„ & l'audace de ton généreux maître :
„ il veut que ſon exemple donne à
„ la religion de nouveaux vengeurs, &
„ qu'après pluſieurs luſtres écoulés, il
„ enflamme encore les héros futurs.

„ Je dois te faire connoître celui qui
„ héritera de cette épée : c'eſt le jeune
„ Renaud, ce guerrier à qui tout cede la
„ palme de la valeur : tu la lui remettras,
„ tu lui diras que le ciel & l'univers
„ n'attendent que de lui ſeul la vengeance
„ due à Suénon. Pendant que j'écoute en-
„ ſilence un nouveau miracle attire mes
„ regards.

„ Je vois s'élever un ſuperbe tombeau
„ qui embraſſe le corps du héros, & ſe
„ referme ſur lui. Une main inviſible y
„ trace ſon nom, ſes exploits & ſes
„ vertus : je contemple, & le monument,

„ & l'inſcription : mes yeux ne peuvent
„ s'en détacher.

„ Dans ce tombeau, dit le vieillard,
„ le corps de ton maître repoſera au-
„ près de ſes fideles amis, pendant
„ qu'heureuſes, au ſein de la Divinité,
„ leurs ames s'enivreront d'un amour
„ immortel. Tes pleurs ont payé à leurs
„ cendres le tribut qui leur étoit dû; il
„ eſt tems que tu goûtes quelque repos.
„ Ma retraite ſera ton aſyle, juſqu'à ce
„ que l'aurore vienne te réveiller pour
„ reprendre ton voyage.

„ Il dit & me conduit, tantôt par des
„ hauteurs, tantôt par des vallons : je
„ me traîne avec peine ſur ſes pas : enfin
„ nous arrivons à l'entrée d'une caverne
„ creuſée dans un rocher ſauvage : c'eſt-là
„ que tranquille avec ſon diſciple, il vit
„ au milieu des monſtres des forêts : armé
„ de ſa ſeule innocence, il n'a beſoin, ni
„ de cuiraſſe, ni de bouclier pour ſe dé-
„ fendre.

„ Il m'offre un champêtre repas; un
„ lit dur reçoit mes membres fatigués,

„ & répare mes forces : mais dès que l'au-
„ rore allume ſes premiers feux, les deux
„ ſolitaires ſe levent ; tous trois enſem-
„ ble, nous offrons à l'Eternel nos hom-
„ mages & nos prieres. Le vieillard re-
„ çoit mes adieux, & je marche où me
„ guident ſes conſeils. „

Il ſe tait à ces mots : « Généreux guer-
„ rier, lui répond Bouillon, tu nous
„ apportes une cruelle & douloureuſe
„ nouvelle : elle a droit de troubler nos
„ cœurs, & demande nos larmes. Un
„ moment nous a donc enlevé tant d'in-
„ trépides héros & de fideles amis ? un
„ coin ignoré de la terre poſſede leurs
„ dépouilles ; & tel qu'un éclair, ton
„ Prince n'a brillé que pour diſparoître.

„ Mais quoi ! leur mort fait leur bon-
„ heur. Des tréſors, des conquêtes ne
„ valent pas une chûte ſi belle : jamais
„ l'antique capitole ne vit de ſi nobles
„ lauriers. Aſſis au haut de l'empirée,
„ dans le temple de la gloire, une cou-
„ ronne immortelle eſt le prix de leurs
„ travaux. Là ils montrent leurs bleſſu-

„ res, & triomphent de leur défaite.

„ Mais toi qui leur ſurvis, toi qui „ ſur ce théatre d'éternels combats, „ dois eſſuyer encore les dangers & les „ fatigues, jouis de leur triomphe, „ éclaircis ce front chargé d'ennuis & de „ douleurs! tu demandes le fils de Ber- „ thold; il erre loin de nous: je te con- „ ſeille d'attendre que nous en ayons des „ nouvelles ſûres avant que de te réſou- „ dre à l'aller chercher. „

Ces diſcours réveillent, dans tous les cœurs la tendreſſe pour Renaud: « Hé- „ las, ſe diſoit-on, ce jeune héros erre „ au milieu des peuples infideles! „ Il n'eſt perſonne qui ne raconte au Danois quelqu'une de ſes grandes actions. On déploie à ſes yeux étonnés, le tiſſu merveilleux de ſa vie.

Son ſouvenir avoit attendri tous les cœurs: tout-à-coup arrive une troupe de guerriers que l'appât du butin a conduits dans la plaine, & qui ramenent des troupeaux qu'ils ont enlevés à l'ennemi.

Ils rapportent les ſignes trop ſenſibles d'un funeſte malheur : c'eſt l'armure de Renaud ſanglante & déchirée. Auſſi-tôt mille bruits différens, tous également incertains, circulent dans le camp. Au nom de ce guerrier, la foule éplorée, court, s'empreſſe & demande à voir ſes armes.

On les contemple, on reconnoît trop bien cette énorme cuiraſſe, ce caſque étincellant, cet oiſeau qui porte la foudre & dont les regards fixent le ſoleil : jadis on les voyoit toujours dans le chemin de l'honneur & de la gloire ; aujourd'hui briſées, couvertes de ſang, elles roulent dans la pouſſiere, & ce ſpectacle fait naître dans tous les cœurs, des ſentimens de colere & de pitié.

Pendant qu'on murmure, pendant que chacun donne à la mort du héros une cauſe différente, Bouillon appelle Aliprand le chef des guerriers qui ont rapporté cette armure. Aliprand a la valeur d'un Chevalier, & la franchiſe d'un Soldat : « Dis-moi où tu as pris ces ar-

„ mes ? Bonheur ou malheur, ne me
„ cache rien.

„ A deux journées du camp, répond le
„ guerrier, vers les confins de Gaza, eſt
„ un vallon détourné que des côteaux cei-
„ gnent de toutes parts ; du ſommet de
„ ces côteaux deſcend un ruiſſeau qui
„ ſerpente ſur un lit bordé de gazon &
„ ombragé par des arbres : jamais poſte ne
„ fut plus favorable pour une embuſcade.

„ Nous allions chercher des troupeaux
„ qui paiſſent en ces lieux ; tout-à-coup,
„ nous appercevons ſur l'herbe des traces
„ de ſang, & non loin de là, ſur le bord
„ du ruiſſeau le cadavre d'un guerrier. A
„ la vue de ces armes que nous reconnoiſ-
„ ſons, malgré le ſang & la pouſſiere dont
„ elles ſont ſouillées, nous nous ébran-
„ lons tous : je m'approche du corps, je
„ veux démêler les traits du viſage, mais
„ la tête avoit été coupée.

„ La main droite manquoit auſſi : le
„ tronc étoit percé de pluſieurs bleſſures
„ reçues par derriere. Plus loin, repoſoit
„ avec le caſque, l'aigle aux ailes blan-

„ ches & déployées. Pendant que mes „ yeux cherchent quelqu'un qui puiſſe „ nous donner des lumieres, un villageois „ ſe préſente à ma vue ; mais dès qu'il „ nous apperçoit, il recule & s'enfuit.

„ On le pourſuit, on l'arrête, on l'in- „ terroge : il répond que la veille il a vu „ ſortir de la forêt une troupe de guer- „ riers, qu'à leur aſpect, il s'eſt caché ; „ que l'un d'eux tenoit à la main une „ tête enſanglantée dont la chevelure „ étoit blonde, & qui ſembloit celle „ d'un adoleſcent.

„ Que ce même guerrier a enveloppé „ cette tête, & l'a ſuſpendue à la ſelle de „ ſon cheval. Il ajoute qu'à l'habillement, „ il a reconnu cette troupe pour être de „ notre nation. Je fais dépouiller le cada- „ vre, je l'arroſe de mes larmes, j'ordonne „ qu'on lui rende les honneurs ſuprêmes, „ & j'emporte l'armure avec moi.

„ Mais ſi ce corps eſt en effet celui du „ jeune héros, il mérite d'autres hon- „ neurs, & un autre tombeau. „ Après ce récit Aliprand ſe retire. Godefroi

morne, penſif, ſoupire en ſecret; mais ſon cœur rejette toujours cette funeſte idée: il veut à des ſignes plus certains reconnoître le cadavre & l'injuſte homicide.

Cependant la nuit ſe leve, & de ſes ailes obſcures enveloppe le ciel & ſa vaſte étendue: le ſommeil, par ſes douces illuſions, vient calmer les eſprits & verſer dans les cœurs l'oubli des ſoucis & des peines. Toi ſeul, Argillant, percé des traits de la plus cruelle douleur, tu roules dans ton ſein agité, les penſées les plus funeſtes: ta paupiere ne peut ſe fermer, & ton ame ſe refuſe au repos.

Hardis dans ſes diſcours, ardent, impétueux, Argillant naquit ſur les rives du Tronto; au milieu des guerres civiles, il ſe nourrit de haines & de vengeances: bientôt exilé de ſa patrie, il inonda de ſang les vallons & les collines, & déſola les lieux qui l'avoient vu naître. Enfin la guerre ſainte l'appella dans l'Aſie, & des exploits plus heureux ſignalerent ſa valeur.

Enfin quand l'aurore commença de

paroître, ſes yeux ſe fermerent; mais ce ne fut point le ſommeil qui lui verſa ſes doux pavots : ce fut la diſcorde qui l'enivra de ſes poiſons. Plongé dans un état de ſtupeur, plus affreux que la mort, des illuſions vinrent troubler ſes ſens; & même en dormant, il ne goûta point de repos. La cruelle furie s'offrit à lui ſous les images les plus effrayantes, & troubla ſes eſprits.

Elle prend enfin la forme d'un guerrier dont la tête a été coupée & la main droite ſéparée du bras : la main gauche ſoutient la tête ſanglante, pâle & livide. Le viſage plein de la mort reſpire & parle en reſpirant : des paroles entrecoupées s'échappent avec le ſang & les ſoupirs. « Fuis, „ Argillan; .... fuis des lieux ſouillés par „ le crime.... fuis un camp funeſte, „ & un chef impie!

„ O mes chers amis, qui vous défen„ dra du cruel Godefroi, & de la perfi„ die dont j'ai été la victime? le barbare „ dévoré par la haine & avide de forfaits „ ne ſonge qu'aux moyens de vous per-

„ dre après moi. Cependant si ta main
„ aspire encore à la gloire, si tu comp-
„ tes sur ta valeur, ne fuis pas : non,
„ que le sang du tyran soit offert à ma
„ cendre & expie mon trépas.

„ Mon ombre suivra tes pas, attisera
„ ta colere, & te donnera le fer qui
„ doit l'immoler : j'armerai ton cœur &
„ ton bras. „ Elle dit, & dans son sein, elle verse une fureur nouvelle. Le sommeil l'abandonne, étonné, hors de lui-même, il roule des yeux gros de rage & de poison : il s'arme, & dans le transport qui l'agite, il rassemble les Italiens.

Il les rassemble dans le lieu même où sont suspendus les armes du généreux Renaud. Là, sa bouche exhale en ces mots la fureur qui le dévore. « Ainsi donc un
„ peuple de barbares & de tyrans, ennemi
„ de la raison, infidele à ses promesses,
„ qui ne peut se rassasier, ni d'or, ni
„ de sang appesantira sur nous un scep-
„ tre de fer & fera plier nos têtes sous
„ le joug ?

„ Les affronts que nous avons souf-

„ ferts, les cruautés que depuis ſept ans
„ nous avons éprouvées ſous ce dur em-
„ pire, pourroient dans dix ſiecles encore
„ allumer, au ſein de Rome & de l'Ita-
„ lie, la colere & la vengeance. Je ne
„ vous parlerai point de la Cilicie domp-
„ tée par les armes & par la valeur de
„ Tancrede, uſurpée depuis par les Fran-
„ çois, & devenue dans leurs mains le prix
„ de la perfidie.

„ Je ne vous dirai point que quand
„ les circonſtances exigent de l'audace,
„ de la bravoure & de la fermeté, c'eſt
„ toujours quelqu'un de nous qui va le
„ premier, à travers mille morts, por-
„ ter le fer & la flamme, mais que
„ quand, au ſein des loiſirs & de la
„ paix, il faut partager les palmes & le
„ butin, on ne nous connoît plus; que
„ les François ſeuls s'approprient tout,
„ la gloire, les conquêtes, les tréſors &
„ les triomphes.

» Il fut un tems peut-être où de pa-
„ reilles injures pouvoient bleſſer nos
„ cœurs & notre fierté, je n'en parle

„ plus aujourd'hui ; un crime affreux ,
„ une horrible cruauté , ne permet plus
„ de le regarder que comme de foibles
„ offenſes. Ils ont immolé Renaud ; ils
„ ont violé , & les loix divines , & les loix
„ de la nature. Et le ciel ne lance pas ſa
„ foudre , & la terre n'ouvre pas ſes aby-
„ mes pour les engloutir !

„ Ils ont immolé Renaud , le bouclier ,
„ le défenſeur de notre culte ! & ce héros
„ n'eſt point encore vengé ! il n'eſt pas
„ vengé ! que dis-je ? ſes reſtes ſanglans
„ & déchirés ſont encore étendus ſur la
„ pouſſiere , & privés de la ſépulture !
„ vous demandez quel eſt le barbare qui
„ a commis ce forfait ? ô mes amis ! qui
„ pourroit le méconnaître ? eh ! qui de
„ nous ignore combien Godefroi & Bau-
„ douin ſont jaloux de notre valeur ? ...

„ Mais pourquoi chercher des preu-
„ ves ? .... J'en atteſte le ciel , ce ciel
„ qui m'entend & qui punit le parjure ,
„ ce matin , au moment où le ſoleil
„ vient éclairer le monde , j'ai vu l'om-
„ bre errante de l'infortuné Renaud ;

„ quel cruel, quel affreux ſpectacle ! de
„ combien de crimes, ce premier crime
„ nous menace ! oui, je l'ai vu ; ce n'é-
„ toit point un ſonge ; il eſt encore pré-
„ ſent à mes yeux ; je le retrouve par-
„ tout.

„ Que ferons-nous ? faut-il qu'une
„ main encore toute dégoutante de ce
„ ſang injuſtement répandu, nous con-
„ duiſe & nous guide ? ou bien fuirons-
„ nous, loin du tyran, ſur les bords
„ que l'Euphrate arroſe ? irons-nous y
„ combattre un peuple efféminé qui dans
„ ſes champs féconds voit fleurir tant
„ de villes & de cités, ces villes, ces
„ cités ſeront à nous, & nous n'en
„ partagerons point la conquête avec les
„ François.

„ Partons, & s'il le faut que ce ſang
„ illuſtre & innocent demeure ſans ven-
„ geance : mais pourtant ſi cette valeur
„ qui languit froide & glacée, étoit auſſi
„ ardente qu'elle devroit l'être, bientôt
„ ce ſerpent odieux qui a dévoré la fleur
„ & l'ornement de l'Italie, périroit ſous

„ nos coups, & ſa mort ſeroit l'exemple
„ des tyrans.

„ Oui, ſi vous aviez autant d'audace
„ que de force, je voudrois, de cette
„ main, enfoncer le ſupplice dans ce
„ cœur impie où habite la trahiſon. „
Ainſi parla le fanatique Argillan : ſa fureur entre dans toutes les ames. Le forcéné crie, aux armes ! aux armes ! cette jeuneſſe guerriere répete après lui aux armes ! aux armes !

La diſcorde, au milieu d'eux, fait étinceler le fer dont ſa main eſt armée, & verſe dans les cœurs ſes feux & ſes poiſons : le dépit, la fureur, la coupable ſoif du ſang s'allument & s'accroiſſent à chaque inſtant : la contagion s'étend, & du quartier des Italiens, gagne & infecte celui des Helvétiens, & delà ſe communique aux tentes des Anglois.

Ce fatal événement, cette perte d'un héros chéri, ne ſont plus les ſeuls alimens de la révolte : d'antiques reſſentimens la fomentent encore & la nourriſſent ; les mécontentemens aſſoupis ſe ré-

veillent: on appelle les François, des impies, des tyrans. La haine éclate en menaces, & ne peut plus ſe contenir.

Ainſi ſur un feu trop ardent, l'eau, frémit, bouillonne & s'élance enfin hors de l'airain qui la renferme. Le petit nombre de ſages qu'éclaire la vérité, ne peut arrêter une foule aveugle & impétueuſe. Tancrede, Camille, Guillaume, tous ceux qui avoient de l'autorité étoient loin du camp.

Tous ces peuples mêlés & confondus courent aux armes; l'air retentit de l'éclat ſéditieux de la trompette: cependant on court vers Bouillon, de toutes parts on lui crie de s'armer. Baudouin le premier ſe préſente à lui, & ſe range à ſon côté.

Le héros qui s'entend accuſer tourne ſes regards vers le ciel, ſon aſyle & ſon appui: « O mon Dieu, toi qui ſais com-
„ bien mes mains eurent toujours horreur
„ de verſer le ſang de mes frères, arra-
„ che, ô mon Dieu, le bandeau qui
„ leur couvre les yeux! arrête leur fu-
„ reur; que ce monde aveugle connoiſſe

„ mon innocence, comme toi-même tu „ la connois ! »

Il dit & il ſent un feu nouveau qui circule dans ſes veines : l'eſpérance eſt dans ſon cœur, l'audace eſt ſur ſon front. Environné des ſiens, il s'avance vers ces guerriers qui croient venger Renaud : il entend le bruit des armes ; autour de lui frémiſſent le murmure & les menaces, mais rien ne peut rallentir ſes pas.

Sa cuiraſſe eſt ſur ſon dos ; il s'eſt revêtu de ſes plus pompeux habits ; ſes mains ſont déſarmées, ſon viſage eſt découvert & brille d'une céleſte majeſté. Il a ſon ſceptre d'or, & ne veut point d'autres armes pour calmer ces mouvemens ſéditieux. Il ſe montre aux mutins ; il leur parle, & ſa voix a plus de force & d'éclat que celle d'un mortel.

« Que veulent dire ces menaces inſen-
» ſées, ce vain bruit que j'entends ?
» Quelle peut en être la cauſe ? eſt-ce
» ainſi qu'on me reſpecte ? Après tant
» d'épreuves, ſuis-je encore mégonnu ?
» on ſoupçonne Godefroi, on l'accuſe

„ de perfidie, & on applaudit à ſon accu-
„ ſateur? Vous vous attendez peut-être
„ à me voir m'humilier devant vous,
„ plaider ma cauſe & m'abaiſſer juſqu'à
„ la priere?

„ Non: jamais l'univers qui eſt plein
„ de mon nom ne me reprochera une
„ ſi honteuſe foibleſſe. Je ne veux de
„ défenſeurs que ce ſceptre, que le ſou-
„ venir honorable de mes exploits, &
„ la vérité. La juſtice fait place à la clé-
„ mence; la peine ne frappera point ſur
„ tous les coupables: je vous fais grace
„ en faveur de Renaud.

„ Qu'Argillant ſeul lave dans ſon ſang
„ le crime commun, Argillant l'auteur
„ de tant de troubles, lui qui ſur les
„ plus foibles ſoupçons vous a entraînés
„ dans ſon erreur. „ Pendant qu'il parle, ſes regards pleins de terreurs & de majeſté brillent comme des éclairs. Argillan étonné, ſubjugué, tremble à ſon aſpect & eſt-atterré d'un coup-d'œil.

Cette foule inſolente, audacieuſe, qui frémiſſoit de courroux & de rage, dont

les mains s'armoient, avec tant de fureur du fer, des javelots & des flammes que lui fourniſſoit la vengeance, docile maintenant, la tête baiſſée, la honte ſur le front & la crainte dans le cœur, écoute en ſilence le diſcours impérieux du héros; elle ſouffre qu'Argillant au milieu de ſes armes qui l'environnent de toutes parts, ſoit ſaiſi & enchaîné.

Tel un lion qui fier & ſuperbe, rugiſſoit en ſecouant ſon horrible criniere, dès qu'il voit la main qui dompta ſa farouche jeuneſſe, plie ſous le poids de la chaîne ſa tête altiere, tremble ſous la menace, & oublie ſa force & ſon orgueil.

On dit que dans ce moment, un guerrier ailé, dont l'aſpect étoit menaçant & terrible, couvroit le pieux Bouillon d'un céleſte bouclier; que dans ſes mains étinceloit une épée encore dégoutante de ſang. Sans doute c'étoit le ſang de ces cités, de ces peuples, dont les crimes allumerent enfin la tardive vengeance de l'Eternel.

Ainſi le tumulte s'appaiſe ; on dépoſe les armes, & les haines s'éteignent. Godefroi retourne ſous ſa tente, tout plein du grand deſſein qui l'occupe. Avant que le ſoleil ait pour la troiſieme fois éteint ſes feux dans l'Océan, il veut donner l'aſſaut : il examine ces inſtrumens horribles & funeſtes qui doivent ébranler les remparts, & porter dans Solime la déſolation & la mort.

Fin du huitieme Chant.

LA JERUSALEM DELIVRÉE.

CHANT IX.

A la vue de ce calme odieux, de ces rebelles soumis & désarmés, le monstre infernal qui ne peut plus lutter contre les destins, ni changer l'ordre immuable des célestes décrets, s'envole furieux, & va verser ailleurs d'autres fléaux & d'autres poisons. Par-tout à son aspect, le soleil pâlit, l'herbe languit & meurt desséchée.

Il sait que la fatale adresse de ses compagnons a banni du camp des Chrétiens l'illustre fils de Berthold; que Tancrede

& les guerriers les plus braves & les plus redoutés n'y ſont plus : « Qu'attends-je » encore, dit-il ? appellons Soliman, » qu'il apporte le fer & la flamme. Il » vaincra, ſans peine, un camp ſurpris, » diviſé. »

Il dit, & vole vers ces hordes errantes dont Soliman eſt devenu le chef. Soliman le plus terrible des mortels révoltés contre le ciel, Soliman que la fable eût compté parmi ces géants qu'enfanta la terre pour eſcalader l'Olympe : il régnoit ſur les Turcs, & Nicée fut le ſiege de ſon empire.

Ses états voiſins de la Grece, s'étendoient des rives du Sangar juſqu'aux bords du Méandre ; pays fortunés qu'habiterent jadis les Myſiens, les Phrygiens, les Lydiens, & les peuples de Pont & de Bithinie : mais les efforts des Latins venoient de renverſer ſon trône ; & lui-même dans deux combats avoit vu expirer ſa gloire.

En vain il avoit lutté contre la fortune : chaſſé de ſon empire, il fut enfin

réduit à chercher un asyle en Egypte : il y fut accueilli par un Roi généreux & magnanime, qui, résolu de s'opposer aux conquêtes des Chrétiens, s'applaudit de pouvoir associer à ses desseins un héros aussi intrépide.

Mais avant que de faire éclater ses projets, il voulut que Soliman chargé de ses trésors allât acheter le secours des Arabes, pendant que lui-même il rassemble les peuples de l'Asie & de l'Afrique. Soliman va trouver les barbares, & sans peine il entraîne sur ses pas des brigands avides & mercénaires.

A leur tête, il ravage la Palestine & coupe aux Chrétiens la communication avec la mer : le cœur toujours plein de sa vengeance & du souvenir de sa chûte, il veut par de plus grands coups signaler sa fureur ; mais entre plusieurs partis son esprit flotte irrésolu.

La discorde se présente à sa vue ; elle a pris le masque d'un vieillard pâle & décharné : son front est sillonné de rides ; sa levre supérieure est couverte d'une barbe

épaiſſe, ſon menton eſt raſé, un turban ſe replie autour de ſa tête; une longue robe lui deſcend juſqu'aux pieds, un cimeterre pend à ſon côté; l'arc eſt dans ſes mains, & le carquois réſonne ſur ſes épaules.

« Nous errons, lui dit-elle, dans des „ plaines arides, ſur des ſables ſtériles & „ déſerts, où nous ne trouvons, ni butin „ à faire, ni lauriers à cueillir : cepen- „ dant Godefroi ébranle les murs de So- „ lime; déjà ſes remparts & ſes tours „ s'ouvrent & chancellent : bientôt, ſi „ nous tardons encore, nous verrons les „ flammes dévorer ſes débris.

„ Des chaumieres embraſées, des bœufs, „ des troupeaux enlevés, voilà donc les „ nobles trophées de Soliman? c'eſt donc „ ainſi que tu reconquiers tes états, que „ tu venges tes injures & tes pertes? re- „ prends ton courage & ton audace? Al- „ lons, à l'ombre de la nuit, accabler „ dans ſes retranchemens le tyran qui „ nous opprime : crois-en le vieil Araſpe dont

„ dont tu as éprouvé la fidélité, ſur le
„ trône, & dans ton exil.

„ L'ennemi ne nous attend, ni ne nous
„ redoute : il mépriſe de lâches Arabes
„ qui ne ſavent ni s'armer, ni combattre.
„ Il ne croira jamais que des barbares ac-
„ coutumés à piller & à fuir, oſent ten-
„ ter un ſi grand coup : mais ces bar-
„ bares animés par ton courage, marche-
„ ront ſans crainte contre un camp ſans
„ défenſe & enſeveli dans le ſommeil. „
Elle dit ; & verſe dans ſon ſein ſes flam-
mes & ſes fureurs, & s'évanouit dans les
airs.

Le Sultan leve ſes mains au ciel & s'é-
crie ; « O toi qui allume dans mon ames
„ tant de colere & de rage ! Divinité qui
„ pour moi as emprunté une figure hu-
„ maine, je te ſuis, je vole où tu m'ap-
„ pelles ! oui, j'entaſſerai dans la plaine
„ des montagnes de cadavres ; je ferai
„ couler des fleuves de ſang : combats avec
„ moi, & inviſible au ſein des airs, dirige
„ mon bras & mon épée. „

Il ſe tait & ſoudain il raſſemble ſes bar-

bares ſoldats : il réchauffe leur lenteur du feu qui le dévore ; il embraſe tout ſon camp qui déjà brûle de le ſuivre. La diſcorde elle-même embouche la trompette & donne le ſignal, elle-même de ſa main déploie le funeſte étendard. Plus rapides que la renommée, ces hordes barbares volent & ſe précipitent.

Le monſtre les accompagne, mais bientôt il les laiſſe & va prendre l'air & l'équipage d'un courier. Au moment où la nuit lutte avec le jour & ſemble, avec lui, partager le monde, il entre dans Solime, paſſe au milieu d'une foule éplorée, annonce au Monarque la marche de Soliman, & lui dit ſes projets, l'heure & le ſignal de l'attaque.

Mais déjà les ombres plus épaiſſes étendent ſur la nature un voile lugubre chargé de funeſtes vapeurs. Au lieu des frimats de la nuit, une roſée tiede & ſanglante humecte la terre : des monſtres, des fantômes paroiſſent dans les airs ; on entend frémir des ſpectres & des larves errantes ; le noir abyme vomit tous ſes habitans,

& verſe ſur la terre toutes les ténebres du Tartare.

Au milieu de cette profonde horreur, le fier Sultan s'avance vers les tentes des Chrétiens ; mais au moment où la nuit a parcouru la moitié de ſa carriere, il s'arrête non loin du quartier où les François goûtent un tranquille repos. Là, il ordonne à ſes ſoldats de réparer leurs forces, & bientôt par ce diſcours audacieux, il les anime & les encourage.

« Vous voyez, leur dit-il, un camp
„ enrichi par mille brigandages, & bien
„ plus fameux que redoutable : ſemblable
„ à une mer avide, il a dévoré tous les
„ tréſors de l'Aſie ; le ciel le livre à vos
„ coups, & l'y livre ſans péril : ces ar-
„ mes, ces chevaux couverts d'or & de
„ pourpre vont être votre proie plutôt
„ que leur défenſe.

„ Ce n'eſt plus cette armée qui vain-
„ quit la Perſe, qui ſubjugua Nicée ;
„ une guerre ſi longue, ſi féconde en
„ événemens, en a moiſſonné la plus
„ grande partie : & fut-elle encore tout

„ ce qu'elle étoit autrefois, que peut-
„ elle en ce moment, ſans armes; &
„ plongée dans le ſommeil? un inſtant la
„ fera paſſer des bras du ſommeil, dans
„ les bras de la mort.

„ Allons, marchons, Guerriers, je
„ veux moi-même le premier, ſur leurs
„ corps expirans, vous frayer un chemin
„ dans leur camp. Je veux frapper les
„ coups les plus terribles, & donner tout
„ l'eſſor à ma cruauté. Aujourd'hui le
„ Chriſt verra tomber ſon trône; au-
„ jourd'hui l'Aſie verra briſer ſes fers, &
„ chantera les héros qui les auront bri-
» ſés. » Ainſi le barbare les enflamme, & lui-même, en ſilence, il s'avance à leur tête.

Cependant à une lueur incertaine qui commence à éclairer les ombres, il voit les ſentinelles qui trompent ſon attente & défendent le ſage Bouillon contre ſes ſurpriſes: à la vue de Soliman & des troupes qui le ſuivent, elles ſe replient, & par leurs cris éveillent une garde avancée qui s'arme & s'apprête au combat.

Les barbares ſûrs d'être apperçus font retentir leurs trompettes guerrieres : d'horribles hurlemens frappent les airs : le bruit des armes ſe mêle au henniſſement des chevaux ; les collines & les vallons mugiſſent, les abymes répondent à leurs mugiſſemens. La diſcorde allume ſon infernal flambeau, & donne le ſignal aux habitans de Solime.

Le Sultan ſe précipite & tombe ſur les Chrétiens encore en déſordre ; les tempêtes s'élancent moins rapidement du ſein des priſons qui les renferment : un torrent qui entraîne, & les arbres, & les cabanes, la foudre qui abat & conſume les cités, le volcan qui remplit le monde d'horreur & d'épouvante, ſont de foibles images de ſa fureur.

Il ne frappe pas un coup qui ne porte, qui ne bleſſe, qui ne tue : lui-même en butte à mille traits, paroît invulnérable ou inſenſible.

Seul, il met cette premiere troupe en déroute ; des flots d'Arabes ſe précipitent ſur ſes pas : les vainqueurs, les vaincus,

ſe mêlent, ſe confondent, & entrent enſemble dans les retranchemens : tout le camp eſt rempli de deuil, de ruines & d'horreur.

Sur le caſque du Sultan s'éleve un dragon terrible qui s'allonge & ſe dreſſe ; ſes ailes ſe déploient, ſa queue ſe recourbe ; de ſa gueule écumante s'élance un dard menaçant ; on croit entendre ſes ſifflemens, il ſemble que dans le feu du combat, il s'allume & vomiſſe des flammes & de la fumée.

C'eſt dans ce formidable appareil que ſe montre Soliman plus formidable encore. Tel dans l'ombre de la nuit, les navigateurs voient l'Océan ſillonné de mille éclairs. A ſon aſpect, les uns fuient tremblans, éperdus ; les autres, d'une main intrépide ſaiſiſſent leurs armes : la nuit à chaque inſtant augmente le trouble, & multiplie les dangers en les cachant.

Parmi les Chrétiens qui ſignalent leur audace, on diſtingue Latinus, né ſur les bords du Tybre : les fatigues n'ont

point épuiſé ſes forces, ni l'âge dompté ſon courage. Cinq fils à peine ſortis de l'enfance, combattent toujours à ſes côtés ; une peſante armure charge leurs membres qui plient ſous le fardeau ; un caſque preſſe leur blonde chevelure.

Animés par l'exemple paternel, ils excitent au combat leur fer & leur courage : « Allons, leur dit ce pere généreux, marchons contre un impie qui s'énorgueillit » de la fuite de nos guerriers. Que le ſpectacle ſanglant des malheureux qu'il » égorge, n'arrête point votre audace ? » Souvenez-vous, mes fils, que des lauriers cueillis ſans péril, ne méritent que » du mépris. »

Telle une lionne farouche inſtruit ſes lionceaux au carnage : leur criniere ne flotte point encore ſur leur cou, l'âge n'a point encore développé leurs forces, ni formé ces armes meurtrieres que leur donna la nature : déjà elle leur apprend à chercher leur proie à travers les dangers, & à déchirer le chaſſeur qui vient troubler

leur asyle, & poursuivre des animaux plus timides.

Le vieillard suit sa troupe téméraire; ils environnent, ils attaquent le Sultan : au même moment, une même impulsion dirige leurs six lances. Bientôt l'aîné, plus audacieux, abandonne la sienne, s'attache à Soliman, & de son épée, tente de tuer son coursier.

Mais toujours immobile, l'Infidele brave, & leur fer, & leurs efforts : telle, au rivage des mers, une montagne battue par la tempête, se soutient par son propre poids, & défie le ciel & les flots conjurés : d'un coup, le Sultan fend la tête à celui qui veut percer son cheval.

Le sensible Armand tend la main à son frere expirant : inutile & fatale tendresse qui hâte sa perte à lui-même ! l'ennemi frappe cette main, & les renverse l'un sur l'autre. Ils tombent tous deux, & confondent leur sang & leurs derniers soupirs.

Sabin, de loin, présente sa lance; Soliman la brise, fond sur ce jeune guer-

tier, l'abat & le foule ſous les pieds de ſon cheval. Son ame rompt avec effort les doux liens qui la retiennent, & abandonne à regret la lumiere des cieux & une vie qui lui promettoit des jours heureux & fortunés.

Pic & Laurent vivoient encore: tous deux avoient en même-tems reſpiré le jour, tous deux avoient même air, & mêmes traits, & leur reſſemblance avoit ſouvent été pour leurs parens la ſource d'une douce erreur: mais Soliman met entr'eux une cruelle différence; à l'un, il tranche la tête, il perce le ſein à l'autre.

Le pere, ou plutôt le malheureux qui ne l'eſt plus, voit dans la mort de ſes cinq fils, ſa propre mort, & celle d'une poſtérité qui flattoit ſa vieilleſſe: en proie à la douleur qui le déchire, comment peut-il reſpirer? comment peut-il combattre encore? peut-être il n'a pas vu le viſage de ſes fils couvert des ombres du trépas: peut-être il ne les a pas vu lui

tendre les bras, & lui adreſſer leurs derniers regards.

La nuit, ſous un voile favorable, lui cache du moins une partie de ſes malheurs : mais la victoire n'eſt plus rien pour lui, s'il ne périt lui-même. Prodigue de ſon ſang, avide de celui de Soliman, on ne ſait s'il deſire plus, ou de donner la mort, ou de la recevoir.

Il crie à ſon ennemi : « Barbare tu » dédaignes donc mon âge & ma foi- » bleſſe ? tous mes efforts ne pourront » donc attirer ſur moi ton bras ? » A ces mots, il porte au Sultan un coup terrible qui perce ſon armure, & lui fait dans le flanc une plaie large & profonde : ſon ſang coule à gros bouillons.

A ces cris, à ce coup, le cruel tourne contre lui ſa fureur & ſon épée, perce ſa cuiraſſe, & lui plonge ſon fer dans les entrailles : le malheureux Latinus ſanglotte, expire, & ſon ſang s'écoule alternativement par ſa bouche & par ſa bleſſure.

Tel, on voit ſur l'Apennin un chêne

ſourcilleux qui brava long-tems les vents & les orages ; déraciné tout-à-coup par la tempête, il entraîne dans ſa chûte les arbres voiſins ; tel l'infortuné guerrier s'attache en tombant aux ennemis qui l'environnent, & les renverſe avec lui : un héros ſi terrible ne devoit périr qu'entouré d'une foule de victimes.

Pendant que le Sultan au milieu du carnage nourrit la haine qui le dévore, les Arabes, animés par ſon exemple, pouſſent & immolent les Chrétiens : L'Anglois Henri, Holopherne le Bavarois périſſent ſous tes coups, ô redoutable Dragut ! Ariadin perce, & Gilbert & Philippe qui naquirent ſur les bords du Rhin.

D'un coup de maſſue, Albazar aſſomme Erneſt ; Enguerrand tombe ſous les efforts d'Algazel : mais qui pourroit compter la foule inconnue qui périt dans la mêlée ? Cependant Godefroi réveillé par les premiers cris, s'eſt élancé de ſon lit : déjà il eſt armé, déjà il a raſſemblé

un gros de guerriers, & s'avance à leur tête.

Au tumulte qui devient à chaque inſtant plus affreux, il a compris que les Arabes ont attaqué ſon camp: déjà il ſavoit qu'ils ravageoient la plaine, mais il n'auroit jamais cru que de lâches brigands oſeroient l'attaquer.

Pendant qu'il marche, il entend crier de l'autre côté, aux armes! aux armes! d'affreux hurlemens retentiſſent dans les airs: c'eſt Clorinde qui guide les aſſiégés à une nouvelle attaque; Argant marche avec elle: Godefroi s'adreſſe à Guelfe qui commande après lui.

« Tu entends ces cris funeſtes qui » viennent du côté de la ville; il faut » que ta valeur & ton habileté arrêtent » ce premier choc des ennemis: va, » pars, défends nos retranchemens; em- » mene avec toi une partie de ces » guerriers: moi, je vais repouſſer ces » barbares qui nous attaquent. »

Il dit, & tous deux par des chemins oppoſés s'avancent ſecondés d'une égale

fortune. Guelfe court aux assiégés, & Bouillon aux Arabes, qui maîtres du champ de bataille, triomphent sans résistance : dans sa marche, ses forces s'accroissent ; enfin puissant & formidable, il arrive au lieu que Soliman remplit de sang & de carnage.

Tel l'Eridan, humble en sa naissance, descend des montagnes qui cachent sa source, & mouille à peine un lit étroit & resserré ; mais plus il s'éloigne, plus son orgueil s'accroît, & ses eaux grossissent : enfin, il leve un front altier, franchit les digues, répand dans la plaine ses flots victorieux, & luttant contre la mer Adriatique, il semble lui porter plutôt la guerre que le tribut de ses ondes.

Godefroi, à la vue des Chrétiens fugitifs, éperdus, accourt & les menace : « Quelle frayeur vous emporte ? où fuyez-» vous ? du moins regardez qui vous » poursuit : vous tremblez devant une » troupe de vils barbares, qui ne savent, » ni donner, ni recevoir une blessure en » face. Retournez sur vos pas ; un seul

» de vos regards les remplira d'effroi. »

A ces mots, il preſſe les flancs de ſon courſier : il ſe jette au milieu de l'incendie allumé par Soliman ; il vole à travers le ſang & la pouſſiere ; il brave les armes, les périls & la mort ; ſon épée, ſes efforts, lui ouvrent les plus fortes barrieres, & rompent les rangs les plus ſerrés. A droite, à gauche, il renverſe les armes, les guerriers, les cavaliers & les chevaux.

Il s'élance ſur des tas confus de morts & de mourans : l'intrépide Sultan ne fuit point le combat qui s'apprête : lui-même il fond ſur le pieux Bouillon, & leve le fer pour le frapper. Quels guerriers, quels héros, le ſort a réunis des extrêmités du monde pour combattre, & ſe meſurer enſemble !

Le courage va lutter avec la fureur, & dans un cercle étroit ſe décidera le deſtin de toute l'Aſie : quel œil pourroit ſuivre les mouvemens de leurs épées ? quelle langue pourroit exprimer leurs efforts ? quel affreux combat ! je paſſe ſous ſilence

mille exploits que la nuit couvrit de ſes ombres, & qui euſſent mérité d'avoir le ſoleil & l'univers pour témoins.

Sous leur chef, les Chrétiens reprennent leur audace; ils s'avancent: le Sultan lui-même eſt environné d'une foule des ſiens qui ſe preſſent autour de lui: Latins, Infideles, tous arroſent la terre de leur ſang; les vainqueurs, les vaincus, donnent & reçoivent la mort.

Tels les vents du nord & du midi, l'un à l'autre oppoſés, avec des forces égales, ſe diſputent l'empire de l'air & de l'Océan, les nues s'entre-choquent, & les flots ſont repouſſés par les flots. Ainſi dans cet affreux combat, aucun parti ne cede: aucun ne plie: les boucliers ſerrés contre les boucliers, les épées contre les épées, ils ſe preſſent, ils ſe heurtent, ils s'égorgent.

Du côté de la ville, on ne combat pas avec moins de fureur & de rage: des nuages d'eſprits infernaux rempliſſent les campagnes de l'air, & ſoutiennent les Infideles: il n'en eſt aucun qui ſonge à

reculer en arriere, & les feux de l'enfer embraſent encore Argant tout brûlant de ſes propres feux.

Il a mis en fuite la garde avancée, & d'un ſaut il a franchi les retranchemens : les foſſés ſont remplis de cadavres ; tout s'applanit, tout s'abaiſſe ſous ſes pas. Sa troupe le ſuit, & inonde de ſang les premieres tentes. Clorinde dédaigne le ſecond rang, & marche ſon égale.

Déjà les Chrétiens fuyoient quand Guelfe accourt avec ſes guerriers ; il les rappelle, il les rallie, & ſoutient la fureur des infideles. Par-tout on combat, par-tout coulent des ruiſſeaux de ſang. Cependant, du haut de l'empirée, l'Etre-ſuprême abaiſſe ſes regards ſur ce théatre d'horreur.

Il étoit aſſis dans le ſanctuaire impénétrable d'où toujours juſte, mais toujours bon, il donne des loix à l'univers, l'orne, l'embellit, & en dirige les aveugles mouvemens, ſur un trône auguſte, éternel, une ſeule lumiere brille d'une triple clarté. A ſes pieds ſont les humbles miniſtres de

ſes volontés : le Deſtin, la Nature, le Mouvement, le Tems, l'Eſpace & cette Fortune, qui ſourde à nos vœux, diſſipe, comme la pouſſiere ou comme la fumée, notre vaine gloire, nos tréſors & nos couronnes.

Les yeux les plus purs ſont éblouis de la ſplendeur qui l'environne ; autour de ſon trône ſont d'innombrables eſprits, dans un bonheur égal, tous inégalement heureux ; le céleſte ſéjour retentit de leurs concerts.

Dieu appelle Michel qui brille couvert d'une armure de diamans : « Tu vois, lui „ dit-il, comment cette troupe impie „ s'arme contre mon peuple ; com- „ ment des abymes de la mort elle vient „ porter le trouble dans l'univers ?

„ Va, dis-lui qu'elle laiſſe le combat „ aux guerriers, qu'elle ne verſe plus ſa „ rage & ſes poiſons dans le ſéjour des „ vivans ; qu'elle rentre dans la nuit „ obſcure où ſes crimes l'ont condamnée „ & qu'elle y exerce, ſur elle-même & „ ſur les compagnons de ſon ſupplice, ſa

„ fureur & mes vengeances ; je le veux ,
„ je l'ordonne. „

Il dit : le céleſte guerrier s'incline avec reſpect , & ſoudain il déploie ſes ailes dorées : plus rapide que la penſée , il franchit la ſphere de feu & ces globes lumineux ; ſéjour immuable de la gloire & de la félicité. Bientôt il a traverſé les cieux de criſtal & ce cercle d'étoiles qu'emporte un mouvement contraire.

Il voit rouler à gauche Saturne & Jupiter , & ces aſtres dont une main inviſible dirige les mouvemens inégaux : de ces plaines fortunées qu'embellit un jour éternel , il deſcend dans les régions où grondent le tonnerre & les orages , où le monde livré à de continuels combats , meurt ſans ceſſe , & ſans ceſſe renaît de ſes propres ruines.

Le mouvement de ſes ailes diſſipe les ténebres épaiſſes & les ſombres horreurs : la nuit ſe dore de la lumiere que réfléchit ſon viſage. Tel le ſoleil , après l'orage , peint les nues des plus belles couleurs ; telle on voit une étoile , du haut du fir-

mament, tomber dans le ſein de la terre.

Il arrive enfin aux lieux d'où la troupe infernale excite la fureur des Infideles : il ſuſpend ſon vol au milieu des airs, & agitant ſa redoutable lance : « Malheureux, „ leur dit-il, qui juſqu'au ſein du mépris, „ des ſupplices & de la miſere la plus „ affreuſe, conſervez encore votre or- „ gueil, vous devriez connoître les fou- „ dres que lance un dieu vengeur.

„ Il eſt écrit dans le ciel que les murs „ de Sion s'abaiſſeront devant le ſigne „ redouté, & qu'elle ouvrira ſes portes aux „ Chrétiens. Pourquoi lutter encore con- „ tre les deſtinées? Pourquoi irriter encore „ le céleſte courroux? race maudite, ren- „ trez dans vos cachots, dans le ſéjour des „ ſupplices & de la mort! au ſein de vos „ noires priſons, faites vos guerres & „ célébrez vos triomphes.

„ Exercez là vos fureurs; là épuiſez „ toute votre rage ſur les coupables : que „ leurs cris, que leurs gémiſſemens, que „ le bruit de leurs fers & de leurs chaînes „ ſoient vos amuſemens & vos con-

„ certs ? „ Il dit ; & de ſa fatale lance, il preſſe & frappe les plus pareſſeux. Ils abandonnent en gémiſſant le ſéjour de la lumiere & la vue des étoiles.

Ils précipitent leur vol vers les enfers & vont ſur leurs victimes aſſouvir leur dépit & leur rage. Tels & moins nombreux encore, on voit aux approches des frimats, des eſſaims d'oiſeaux franchir les mers, & chercher des climats plus tempérés. Moins de feuilles tombent & couvrent la terre, quand l'automne & ſes premiers froids ont ravi dans ſes canaux la ſeve qui les nourrit. Le ciel qu'avoit attriſté leur aſpect, redevient tout-à-coup plus pur & plus ſerein.

Argant n'eſt plus embraſé des feux de la diſcorde ; il n'eſt plus agité de ſes ſerpens ; mais ni la fureur ni l'audace ne s'éteignent dans ſon cœur : il pouſſe ſon fer ſanglant dans les rangs les plus ſerrés : il moiſſonne les guerriers les plus obſcurs & les plus fameux ; il abat les têtes les plus viles & les plus altieres.

Non loin de là Clorinde fait un égal

carnage ; elle plonge ſon épée dans le ſein de Bérenger, & lui perce le cœur : la pointe reſſort ſanglante entre les deux épaules. Elle atteint Albin au goſier, & Gallus au viſage.

Elle coupe la main droite à Garnier qui l'a bleſſée elle-même ; cette main s'agite ſur la pouſſiere, & cherche en vain le bras dont elle a été ſéparée. Tel un ſerpent que le fer a diviſé, fait pour ſe réunir d'inutiles efforts. La guerriere revient ſur Achille, & lui tranche la tête.

Elle roule ſanglante ſur la pouſſiere, pendant que le corps, objet de terreur & de pitié, reſte encore attaché au courſier qui le porte. L'animal libre du frein qui captivoit ſon ardeur, bondit, caracole, & ſe débarraſſe enfin de ſon triſte fardeau.

Pendant que l'infatigable Clorinde enfonce & renverſe les Chrétiens, une autre guerriere porte parmi les Sarraſins le carnage & l'effroi ; c'eſt Gildippe : toutes deux dans le même ſexe, montrent

la même valeur, & la même audace; mais il ne leur eſt pas donné de ſe meſurer enſemble, & le ſort les réſerve à des ennemis plus redoutables.

Elles s'élancent & ſe précipitent l'une contre l'autre; mais leurs efforts ne peuvent rompre la foule qui les ſépare. Enfin le généreux Guelfe fond ſur Clorinde, & d'un coup d'épée lui effleure le côté. Elle l'attaque à ſon tour, & l'atteint entre les côtes.

Guelfe redouble; mais Oſmide le Paleſtin ſe jette par haſard entre lui & l'amazonne, reçoit un coup qui ne lui étoit pas deſtiné, & expire de ſa bleſſure. Cependant autour du héros, les Chrétiens ſe raſſemblent & ſe preſſent: Clorinde elle-même eſt entourée des ſiens. On ſe confond, & le combat devient encore plus ſanglant.

Déjà l'aurore vermeille mêle l'or de ſes rayons à l'azur des cieux. Cependant le farouche Argillant a briſé ſa chaîne; il ſaiſit, ſans choix, les armes que lui

offre le haſard, & vient par de nouveaux exploits expier ſon erreur.

Tel un courſier nourri pour les combats, rompt les liens qui l'attachent, & vá ſe mêler avec les troupeaux, ou ſe baigner dans les ondes, ou bondir dans les prairies : ſes crins flottent ſur ſon cou, ſa tête altiere & ſuperbe ſe balance ſur ſes épaules, ſon pied frappe la terre, le feu ſort de ſes naſeaux brûlans, & ſes henniſſemens font retentir les airs.

Tel s'élance Argillant, le regard enflammé, l'air intrépide. Dans ſes bonds vigoureux, il imprime à peine ſur le ſable la trace de ſes pas ; enfin il tombe au milieu des ennemis, & d'un ton altier, mépriſant : « Vil rebut des humains, s'é-
» crie-t-il, ſtupides Arabes, d'où vous
» vient aujourd'hui tant d'audace?

» Inhabiles à ceindre une cuiraſſe, à
» manier un bouclier, vous ne ſavez,
» ni vous armer, ni vous défendre : timi-
» des brigands, vos coups s'égarent dans
» les airs, & vous ne cherchez votre ſalut
» que dans la fuite. Vos obſcures proueſ-

» ſes ne ſont connues que de la nuit
» dont les ombres ſecondent votre lâ-
» cheté : mais elle fuit, quel ſera votre
» aſyle ? le jour veut des armes, de
» l'audace & de la valeur. »

Il parle encore & déjà il a frappé Argazel au goſier : des mots à demi-articulés expirent ſur ſes levres ; une ſoudaine horreur ferme ſa paupiere ; la glace de la mort pénetre dans ſes veines : il tombe & plein de rage, mord cette odieuſe pouſſiere qui va recevoir ſon dernier ſoupir.

Argillant immole Saladin, Agricalte, Muléaſſem : d'un ſeul coup il coupe Aldiazil en deux : il plonge ſon fer dans le ſein d'Ariadin, le renverſe & l'inſulte encore. L'Infidele leve ſes yeux appeſantis, & d'une voix mourante il répond à ſes outrages.

« Qui que tu ſois, ô cruel vainqueur,
» tu ne triompheras pas long-tems de ma
» mort ! un même deſtin t'attend, &
» bientôt un bras plus redoutable, t'é-
» tendra toi-même ſur cette pouſſiere.
» Le ciel décidera de mon ſort, repliqua Argillant,

» Argillant, avec un ſourire amer; toi, » meurs, & ſers de pâture aux chiens & » aux vautours ! » A ces mots il le foule aux pieds, & en arrachant ſon fer, lui arrache la vie.

Dans la foule des guerriers eſt un Page du Sultan: les roſes de l'enfance brillent encore ſur ſon teint; la ſueur qui mouille ſon viſage a l'éclat des perles & de la roſée: la pouſſiere couvre ſes cheveux flottans, & les embellit: la fierté dont il arme ſon front lui donne des graces nouvelles.

La neige qui vient de tomber ſur l'Apennin, n'eſt pas plus blanche que ſon courſier; dans ſes ſauts, dans ſes bonds, il eſt plus rapide que l'éclair, plus léger que la flamme: le jeune guerrier eſt armé d'un zagaye; un ſabre recourbé pend à ſon côté; le fourreau qui le couvre eſt tiſſu d'or & de pourpre, ouvrage ſuperbe où brille tout l'art de l'Aſie.

Avide d'une gloire dont les premieres douceurs flattent ſon jeune courage, il eſt par-tout, il porte par-tout le déſordre

& le trouble. Argillant qui l'obſerve, perce ſon courſier d'un coup imprévu, & le ſaiſit lui-même au moment où il ſe releve.

En vain l'infortuné Leſbin implore ſa pitié ; d'une main inexorable, le cruel dirige ſon fer à ſon viſage : le fer ſemble devenir ſenſible & plus humain que ſon maître, il s'égare & ſe détourne ; le barbare redouble, & la pointe trop fidelle à ſa rage déchire ces traits, l'orgueil de la nature.

A l'aſpect du danger qui menaçoit ſon favori, Soliman a preſſé les flancs de ſon courſier : il a immolé, renverſé tout ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage : il arrive enfin, mais ſon ſecours eſt trop tardif, & il ne lui reſte plus que l'eſpoir de ſe venger : il voit, hélas ! ſon cher Leſbin étendu ſur la pouſſiere, tel qu'un lys que le fer a moiſſonné.

Il voit ſes yeux languiſſans prêts à ſe

fermer, ſa tête penchée ſur ſon cou, & la pâleur de la mort qui rend encore ſa beauté plus touchante. Son cœur, tout marbre qu'il eſt, s'amollit à cette vue, & malgré ſon courroux des larmes coulent de ſes yeux. Tu pleures Soliman, tu pleures, toi, qui d'un œil ſec as vu tomber ton trône, & périr ton empire!

Mais le fer de l'ennemi fume encore d'un ſang qui lui fut ſi cher; à cet aſpect, la ſenſibilité fuit, la colere ſe rallume & s'enflamme; il fond ſur Argillan, & du même coup, il fend ſon bouclier, ſon caſque & ſa tête.

Furieux encore, il ſe précipite ſur ce cadavre ſanglant, le perce & le déchire. Tel un chien dans ſa rage mord la pierre qui l'a frappé. Vain remede à ſa douleur! Argillant n'eſt plus qu'une terre inſenſible. Cependant Bouillon ne ſe conſume point en d'inutiles efforts.

Mille Turcs combattent enſemble cou-

verts de cuiraſſes, de caſques & de boucliers ; une audace indomptée anime leurs corps infatigables ; nourris dans les dangers, ils furent les appuis du trône de Soliman : ils l'ont ſuivi dans ſes revers & dans ſon exil.

Leurs rangs ſerrés ſoutiennent tous les efforts & toute la valeur des Chrétiens, Godefroi fond ſur eux, atteint le fier Corcut au viſage, & Roſtin au flanc, tranche la tête à Selim, & coupe à Roſſen l'un & l'autre bras. Une foule d'autres victimes tombe ou expire ſous ſes coups.

Il frappe, il ſe défend tour-à-tour : la fortune balance encore l'eſpoir & la crainte des Infideles. Mais tout-à-coup s'avance un nuage de pouſſiere qui porte dans ſes flancs les foudres de la guerre : tout-à-coup des éclairs inattendus s'échappent de ſon ſein, & vont étonner les Sarraſins.

Cinquante guerriers paroiſſent & une

Croix triomphante brille dans leurs étendards. Non, quand j'aurois cent bouches, cent langues, une poitrine de fer, une voix infatigable, jamais je ne pourrois compter tous ceux qui tomberent ſous les coups de ce redoutable eſcadron. Le lâche Arabe périt ſans ſe défendre ; le Turc indompté réſiſte & expire en combattant.

Par-tout regne l'horreur, la cruauté, le deuil & l'épouvante : par-tout la mort triomphe & s'offre ſous mille formes diverſes : le ſang ruiſſelle, & la plaine en eſt inondée. Cependant Aladin s'étoit placé ſur une hauteur pour jouir du ſuccès dont il avoit flatté ſes vœux. Il contemploit le champ de bataille & cette ſcene de carnage.

Mais dès qu'il voit plier les Arabes, auſſi-tôt il fait ſonner la retraite. Il preſſe, il ſupplie Argant & Clorinde de rentrer dans Solime : le couple intrépide ivre de ſang, aveuglé par la rage, ſe

refuſe à ſes ordres. Ils cedent enfin & tentent au moins de rallier leurs troupes éperdues, & de rallentir leur fuite.

Mais plus puiſſantes qu'eux ſur de vils ſoldats, la frayeur & la lâcheté les entraînent & les précipitent : l'un jette ſon bouclier, l'autre ſon épée ; le fer n'eſt plus pour eux qu'un fardeau & non une défenſe. Entre la ville & le camp ſe prolonge un vallon qui s'éleve à l'occident & s'abaiſſe au midi : ils y courent ; un tourbillon de pouſſiere les couvre & roule vers les remparts.

Pendant qu'ils deſcendent, les Chrétiens les pourſuivent, les renverſent & les accablent : mais bientôt ils montent ſous les regards de leur Souverain prêt à les ſoutenir. Alors Guelfe s'arrête & craint d'expoſer ſes guerriers à une perte inévitable. Aladin lui-même fait rentrer les ſiens dans Solime, confus & plein des plus ſiniſtres preſſentimens.

Cependant le Sultan a fait tout ce que peut le bras d'un mortel. Ses forces ſont épuiſées ; le ſang, la ſueur coulent de tous côtés : ſes flancs palpitent, ſon haleine s'échappe avec effort de ſes poumons preſſés ; ſon bras plie ſous le poids de ſon bouclier : ſa main affoiblie n'imprime plus à ſon épée que des mouvemens lents & tardifs : l'épée ne coupe plus, & le tranchant s'arrête émouſſé.

Dans la langueur qui l'accable, ce héros héſite & balance incertain : mourra-t-il de ſa propre main ? ôtera-t-il à l'ennemi l'honneur de terminer ſa glorieuſe deſtinée ? ou bien doit-il ſurvivre à la perte des ſiens, & ſauver ſes triſtes jours ? « Enfin le deſtin l'emporte, dit-il, & ma » fuite ſera le trophée de ſa victoire !

» Que les regards de l'ennemi voient » fuir Soliman, qu'il inſulte encore à » ma nouvelle diſgrace, à mon nouvel » exil, pourvu qu'une ſeconde fois mes

» armes reviennent troubler ſa paix &
» ébranler ſon trône mal-aſſuré ! je ne
» cede point ; non, ma haine ſera im-
» mortelle comme le ſouvenir des af-
» fronts qu'il m'a faits ; & du ſein même
» du tombeau, je renaîtrai plus terrible
» pour le punir & me venger ! »

Fin du neuvieme Chant.

LA JERUSALEM DELIVRÉE.

CHANT X.

CEPENDANT le Sultan apperçoit un courſier qui erre au haſard & ſans guide : il le ſaiſit, & quoique las, affoibli par ſes bleſſures, il s'élance ſur ſon dos. Son caſque a perdu l'horrible cimier dont il étoit ſurmonté : ſon armure ſanglante & déchirée ne conſerve plus les moindres veſtiges de ſon éclat, ni de ſa richeſſe.

Tel on voit un loup qui, chaſſé d'une bergerie, va cacher dans les bois, ſa honte & ſa fureur : les victimes qu'il a dévorées palpitent encore dans ſes flancs,

mais toujours avide de carnage, ſa langue s'élance hors de ſa gueule & leche ſes levres enſanglantées. Tel paroît l'homicide Soliman, abreuvé de ſang & brûlant encore d'en répandre.

Une nuée de fleches vole autour de lui; mille lances, mille épées l'environnent; mais le deſtin le dérobe aux coups du trépas. Inconnu, il s'éloigne par les ſentiers les plus ſolitaires, & ſon ame irréſolue flotte dans un abyme de penſées & de deſſeins.

Enfin il ſe décide à ſe rendre aux lieux où le Monarque d'Egypte raſſemble ſes forces: il veut s'aſſocier à ſes armes & tenter encore les haſards de la guerre. Il part ſans balancer, & dirige ſes pas vers l'antique Gaza.

Le ſentiment de ſes bleſſures devient plus vif & plus profond; ſon corps ſuccombe de douleur & de fatigue: mais il ne veut, ni quitter ſes armes, ni goûter le repos. Tout le jour il continue ſa pénible marche: enfin quand la nuit a de ſon voile obſcur enveloppé le monde,

il descend, bande ses plaies, & cueille les fruits d'un palmier sauvage pour appaiser sa faim.

Ensuite il se jette sur la terre, & la tête appuyée sur son bouclier, il cherche quelque soulagement à ses peines, & quelque calme au trouble dont il est agité. Mais toujours ses blessures s'aigrissent, & d'invisibles vautours le dépit & la douleur, le rongent & le déchirent.

Enfin, quand la nuit plus profonde regne seule avec le silence, accablé de lassitude, il ferme ses yeux appesantis. Un sommeil inquiet, languissant, lui verse avec ses tristes pavots l'oubli de ses cruels ennuis. Mais pendant qu'il dort, une voix terrible vient tonner à ses oreilles:

« Soliman ! Soliman ! réserve à des » tems plus fortunés le repos & ses lan» gueurs : ta patrie, tes sujets gémissent » sous le joug de l'étranger, & tu dors ? » malheureux, tu dors sur une terre » couverte des membres déchirés de tes

» ſoldat dont les ombres errantes te de-
» mandent la ſépulture ! peux-tu, dans
» les bras du ſommeil, attendre qu'un
» nouveau jour éclaire ces lieux témoins
» de ta honte ? »

Le Sultan s'éveille, il voit un homme courbé ſous le fardeau des ans : ſon corps s'appuie ſur un bâton noueux, qui aſſure & dirige ſes pas. « Eh ! qui es-tu fantôme
» importun qui viens troubler le repos du
» voyageur ? Que t'importe à toi, ma
» honte, ou ma vengeance ?

» -- Tes deſſeins, lui répond le vieil-
» lard, ne me ſont point inconnus :
» plus que tu ne penſes, je m'intéreſſe à
» ton ſort. Je viens rendre à ton coura-
» ge émouſſé ſa pointe & ſa vigueur :
» pardonne, Seigneur, à ma franchiſe
» je ne t'outrage que pour ranimer ta
» vertu.

» Tu veux aller joindre le Monarque
» d'Egypte ; mais crois-en mes preſſenti-
» mens, renonce à un voyage pénible
» autant qu'inutile ; bientôt ſans toi,
» ce Prince & ſon armée ſe rendront dans

„ ces lieux. Ce n'eſt pas-là que tu pour-
„ ras faire éclater contre nos ennemis,
„ ton courage & ton audace.

„ Mais ſi tu veux me prendre pour gui-
„ de, je te promets qu'à la clarté du jour,
„ ſans péril & ſans combat, je t'introdui-
„ rai dans ces murs qu'aſſiégent les Chré-
„ tiens. Là les armes à la main, tu pour-
„ ras, à ton gré, lutter contre les dan-
„ gers, & te couvrir d'une gloire chere à
„ ton cœur. Tu défendras nos remparts,
„ juſqu'à ce que l'Egyptien vienne nous
„ ſecourir & nous venger. »

Les regards & le ton du vieillard im-priment le reſpect au fier Soliman ; l'or-gueil & la colere l'abandonnent : « O
„ mon pere, répond il, je te ſuis, je vole ſur
„ tes pas ! le meilleur conſeil, pour moi,
„ ſera toujours celui qui m'offrira le plus
„ de fatigues & de dangers. „

Le vieillard applaudit, & ſur ſes plaies, que la nuit a rendues plus douloureuſes, il verſe un baume bienfaiſant qui les cica-triſe, & lui rend ſa force & ſa vigueur. Déjà le ſoleil, de ſes rayons, avoit em-

belli les fleurs que l'aurore avoit fait éclorre : « Il eſt tems de partir, dit l'in-
„ connu, le jour éclaire notre route, &
„ nous rappelle aux travaux. „

Non loin de là un char l'attendoit ; il y monte avec le Sultan : ſa main, avec adreſſe, gouverne ſes courſiers, les preſſe & les anime. L'eſſieu ſiffle, les roues volent ſur la pouſſiere qu'elles effleurent à peine : les chevaux haletans ſont baignés de ſueur, & blanchiſſent le mors de leur écume.

L'air autour d'eux, par un ſoudain prodige, s'épaiſſit, ſe condenſe, & forme un nuage ſolide, impénétrable qui enveloppe le char, & le couvre tout entier : pour eux ſeuls il eſt tranſparent, & de ſon ſein, ils voient le ciel & tout ce qui les environne.

Soliman fronce le ſourcil, des rides s'étendent ſur ſon front, ſes regards étonnés contemplent, & la nue, & le char qui fuient avec la rapidité de l'éclair : le vieillard qui, ſur ſon viſage immobile, lit l'étonnement dont ſon ame eſt frappée,

l'arrache à cette profonde rêverie : il s'agite, il s'écrie.

« O toi, qui que tu ſois, qui fais plier „ la nature ſous tes loix, & dont l'œil pé- „ netre les ſecrets cachés dans l'abyme des „ cœurs, de grace : ſi tes regards embraſ- „ ſent auſſi l'avenir, dis-moi, quel terme „ le ciel réſerve aux mouvemens qui bou- „ leverſent l'Aſie ? quelle cataſtrophe „ devons-nous attendre ?

„ Mais dis-moi d'abord ton nom ; „ dis-moi par quel art tu operes tant de „ merveilles ? dans le trouble où je ſuis, „ ſi tu ne me raſſures, je ne puis t'écou- „ ter, ni te comprendre. Le vieillard ſou- „ rit : --- je puis ſans peine ſatisfaire une „ partie de tes deſirs ; Iſmen eſt mon „ nom ; je cultive un art ignoré du vul- „ gaire, & les Syriens m'appellent Ma- „ gicien.

„ Mais que je te dévoile l'avenir, que „ j'ouvre à tes yeux les annales éter- „ nelles du deſtin, c'eſt un vœu trop „ au deſſus du pouvoir d'un mortel. „ Nous marchons, ici-bas, au travers des

„ malheurs, & des disgraces; le courage
„ & la raison nous furent donnés pour
„ nous en défendre. Souvent le héros &
„ le sage sont les artisans de leur propre
„ bonheur.

„ Le ciel te fit un cœur invincible; ton
„ bras peut sauver les murs qu'assiege un
„ peuple barbare: il peut, jusques dans
„ ses fondemens, ébranler l'empire des
„ Chrétiens. Viens braver le fer & la
„ flamme; ose, souffre, espere, &
„ j'augure tout de tes efforts. Cependant
„ pour te plaire, je te révélerai des cho-
„ ses que j'entrevois au travers d'un nuage
„ obscur.

„ Avant que l'astre qui mesure les ans
„ ait pendant plusieurs lustres parcouru
„ sa carriere, je vois, ou je crois voir
„ naître un héros dont les exploits feront
„ la gloire de l'Asie: je ne te peindrai point
„ les arts & l'industrie embellissant l'E-
„ gypte sous son heureux empire; je ne
„ te peindrai point mille vertus que mes
„ yeux ne peuvent distinguer: mais ce
„ qui doit flatter ta vengeance, & suffire

„ à ton cœur, il foudroiera la puiſſance „ des Chrétiens.

„ Par un dernier effort, il détruira „ leur injuſte empire juſques dans ſes „ fondemens. Les reſtes malheureux de „ ces barbares iront chercher un aſyle „ ſur un rocher déſert qui n'aura que la „ mer pour défenſe. Ce héros ſera de ton „ ſang. „ A ces mots, le vieil enchanteur ſe tait. Soliman s'écrie, « heureux „ mortel que le ciel deſtine à tant de „ gloire ! „ la joie qu'il éprouve eſt mêlée de jalouſie.

« Que le ſort, ajoute-t-il, ſoit ou „ propice ou contraire à mes vœux, „ jamais je ne plierai ſous ſes caprices : „ il me verra, d'un front toujours égal, „ recevoir ſes bienfaits, & braver ſes „ rigueurs. L'aſtre des nuits s'échappera „ de ſon orbite, les étoiles ſeront infi- „ delles au cours qui leur eſt preſcrit, „ avant que Soliman détourne ſes pas „ du ſentier de la juſtice. „ En parlant, ſon viſage étincelle, & le feu de l'audace petille dans ſes yeux.

Enfin ils apperçoivent les tentes des Chrétiens : quel affreux ſpectacle s'offre à leurs regards ! ſous combien de formes, la mort leur apparoît ! un nuage de douleur s'épaiſſit ſur les yeux du Sultan ; des larmes inondent ſes joues. Avec quel dépit il voit ſes enſeignes, jadis ſi redoutables, traîner ſur la pouſſiere, ſanglantes & déchirées.

Les Chrétiens victorieux & triomphans foulent aux pieds les cadavres de ſes amis les plus fideles, & les plus chers, leur arrachent avec outrage, & leurs armes, & leurs vêtemens ; d'autres célebrent les funérailles des leurs, avec la pompe d'un triomphe : plus loin un bûcher s'allume, Turcs, Arabes, mêlés, confondus, ſont livrés aux flammes.

A cette vue, Soliman pouſſe un profond ſoupir. Le fer à la main, il s'élance du char, & veut fondre ſur les ennemis. Mais l'enchanteur le retient, le rappelle & réprime ſa téméraire ardeur. Il remonte ; ils dirigent leur courſe vers le

ſommet de la colline, & le camp des Chrétiens diſparoît derriere eux.

Ils deſcendent & le char s'évanouit. Toujours cachés au ſein de la nue, ils prennent ſur la gauche un ſentier qui les conduit à un vallon.

Au ſein d'un dur rocher s'ouvre une grotte obſcure creuſée depuis pluſieurs ſiecles; des herbes, des arbuſtes en ferment l'entrée: le Magicien les écarte & ſe courbe pour entrer dans un étroit & ténébreux ſentier: d'une main il ſonde le paſſage, il préſente l'autre au Prince & l'invite à le ſuivre.

« Ciel! dans quelles ténebres veux-tu » cacher ma marche, s'écrie le Sultan? » Mon bras, ſi tu l'avois permis, s'ou-„ vroit un chemin plus digne de moi. „ --- Généreux guerrier, répond Iſmen, „ ne dédaigne point une route que jadis „ ſe fraya le grand Hérode, ce Roi ſi fa-» meux dans la guerre.

» Il creuſa ce ſouterrain quand il vou-„ lut donner un frein à ſes ſujets. C'étoit „ par ce ſentier que de la tour Antonia,

„ il paſſoit inviſible dans le temple des „ Hébreux : c'étoit par-là que ſans être „ apperçu, il quittoit Solime, y faiſoit „ entrer ou en faiſoit ſortir ſes ſoldats.

» Mais de tous les mortels je ſuis le „ ſeul qui connoiſſe aujourd'hui cette „ ténébreuſe & ſecrete iſſue : elle nous „ conduira dans le palais d'Aladin, qui „ trop alarmé peut-être des menaces de la „ fortune, raſſemble en ce moment, les „ grands de ſon Royaume & ſes plus „ ſages conſeillers ; ta préſence eſt néceſ- „ ſaire pour calmer leurs craintes : écoute „ en ſilence leurs diſcours ; quand il en „ ſera tems, tu feras éclater ton au- „ dace. „

Il dit : & Soliman ſe traîne ſur ſes pas, & s'avance en rampant dans ces ſombres ſouterrains : cependant la voûte s'élargit & s'éleve : ils marchent & bientôt ils ont atteint le milieu de cet antre obſcur.

Le Magicien ouvre une porte étroite ; ils montent par des degrés à demi ruinés, ſur leſquels un ſoupirail jette une

lueur pâle & incertaine. Enfin du fond de cet abyme, ils entrent dans une ſalle ſuperbe toute brillante de clarté. Aladin y eſt aſſis le ſceptre à la main, le diadême ſur le front. La douleur eſt dans ſes yeux, & réfléchit ſur tout ce qui l'environne.

Du ſein de la nue qui le couvre, l'inviſible Soliman contemple ce conſeil auguſte : il entend le Monarque qui du haut de ſon trône prononce ce triſte diſcours : « O mes amis, ô mes fideles „ ſujets ! le jour d'hier fut pour notre „ empire, un jour vraiment fatal, nos „ eſpérances ſont évanouies ; l'Egypte „ ſeule nous reſte.

« Mais que cette reſſource eſt éloignée „ dans un péril ſi preſſant ! je vous raſ„ ſemble aujourd'hui pour vous deman„ der à tous vos conſeils : parlez en ci„ toyens à un Roi qui ne veut que des „ lumieres. „ Il ſe tait ; un murmure ſourd ſe fait entendre autour de lui, ſemblable au bruit des vents qui frémiſſent dans les bois. Mais Argant ſe leve, &

d'un front ſerein, & d'un air audacieux, il commande le ſilence.

« O Roi magnanime, pourquoi tentes-tu notre courage ? notre ſituation n'eſt que trop connue : cependant j'oſerai le dire, nous ne devons eſpérer qu'en nous-mêmes : la valeur brave tout, & triomphe de tout : ne cherchons point d'autres armes, ni d'autre appui, & ne mettons à notre vie que le prix qu'elle y met elle-même.

„ Ce n'eſt pas que je déſeſpere du ſecours de l'Egypte : mon Roi l'a promis, & ce ſeroit un crime de douter de ſes promeſſes : mais je voudrois dans quelques-uns de tes guerriers, plus de courage & d'intrépidité. Je voudrois que préparés à tous les événemens, ils ſe promiſſent la victoire, & mépriſaſſent la mort. „

Argant n'en dit pas davantage : ſa fierté veut commander aux opinions, & dédaigne de perſuader. Orcan ſe leve après lui ; un air d'autorité regne dans ſon maintien. Né d'aïeux illuſtres, Or-

can s'étoit fait un nom dans les combats ; mais uni depuis à une jeune beauté, entouré d'enfans qui font sa joie, ce guerrier dégénéré, n'est plus qu'époux, & pere.

« Seigneur, dit-il, je ne sais point
„ blâmer un orgueil qui naît du cou-
„ rage, & qui s'exhale en paroles, peut-
„ être trop altieres. Argant devroit sans
„ doute devant un Roi, & dans un con-
„ seil, être moins fougueux & moins
„ hardi. Mais l'audace qui regne dans
„ ses discours, éclate dans ses actions,
„ & ses actions le justifient.

„ Mais toi, Seigneur, dont l'expé-
„ rience & les ans ont mûri la sagesse,
„ tu sauras modérer un zele trop impé-
„ tueux, balancer avec un danger pré-
„ sent une espérance lointaine, & juger
„ ce que peut l'ennemi, ce que tu dois
„ attendre de tes anciens remparts, & de
„ tes nouveaux ouvrages.

„ La nature & l'art ont fortifié Soli-
„ me, mais les Chrétiens la menacent
„ avec tout l'appareil de la guerre. J'i-

„ gnore ce que le deſtin nous prépare ;
„ plus près de la crainte que de l'eſpéran-
„ ce, je redoute le haſard des combats ;
„ je redoute les longueurs d'un ſiege & les
„ horreurs de la famine.

„ Ces troupeaux, ces proviſions,
„ qu'hier ta prudence & la fortune ame-
„ nerent dans ces murs pendant que
„ l'ennemi s'enivroit de notre ſang, ne
„ ſont que de foibles & peu durables reſ-
„ ſources pour un peuple immenſe : en
„ vain l'Egyptien fidele à ſes promeſſes,
„ viendra nous ſecourir le jour même
„ qu'il a fixé ; ſes armes ne pourront nous
„ défendre du fléaux qui nous menace

„ Que ſera-ce ſi ce ſecours eſt différé ?
„ mais je veux qu'il devance, & notre
„ eſpoir & ſes promeſſes : je ne vois
„ point encore Solime délivrée. Nous
„ avons à combattre Godefroi & ces guer-
„ riers, qui tant de fois ont battu, diſ-
„ perſé les Arabes, les Turcs, les Sy-
„ riens & les Perſes.

„ Tu les connois, ô généreux Argant !
„ toi qui ſi ſouvent leur as cédé le champ

de

„ de bataille ; toi qui ſi ſouvent n'as
„ trouvé contr'eux d'aſyle que dans la
„ fuite. Clorinde les connoît, je les con-
„ nois moi-même, nos diſgraces ſont
„ communes : je n'accuſe perſonne, nous
„ avons tous montré ce que pouvoit no-
„ tre valeur.

„ Je le dirai ; quoiqu'il s'indigne d'en-
„ tendre la vérité ; quoique ſes regards
„ ſiniſtres me menacent de la mort. Un
„ deſtin inévitable conduit nos enne-
„ mis : ni forces, ni remparts ne pour-
„ ront arrêter le torrent. Mon zele pour
„ mon Roi, mon amour pour ma patrie,
„ ſont les ſeuls ſentimens qui m'inſpirent,
„ j'en prends le ciel à témoin.

„ Sage Roi de Tripoli, tu as ſu obte-
„ nir la paix & conſerver ton trône !
„ mais l'inflexible Sultan peut-être en
„ ce moment eſt étendu ſur la pouſſiere,
„ ou vil eſclave, il gémit dans les chaî-
„ nes : peut-être exilé, fugitif, il traîne,
„ loin de ſa patrie, des jours deſtinés à
„ une fin plus déplorable. Il auroit pu,
„ par des préſens, par des tributs, appaiſer

„ ſon vainqueur, & ſauver une partie de
„ ſes états. „

Ainſi dans des diſcours tortueux, Orcan enveloppoit ſes conſeils : il n'oſoit dire ouvertement qu'il falloit demander la paix & ſe ſoumettre aux Chrétiens. Le Sultan qu'indignent ſa foibleſſe & ſes outrages ne peut plus ſe contenir : « Souf-
„ friras-tu, lui dit Iſmen, qu'un lâche
„ t'aviliſſe & te dégrade encore ?

„ Ah que ne puis-je, répondit-il,
„ écarter ce voile qui me cache ! je brûle
„ de colere & de dépit. „ Il dit & ſoudain le nuage ſe déchire & s'évanouit : le Sultan paroît tout brillant de clarté ; ſur ſon front reſpirent l'aurore & l'orgueil.

« Le voilà, s'écrie-t-il, ce Sultan timide
„ & fugitif ! cette main ſaura prouver à
„ celui qui m'outrage, qu'il eſt un lâche
„ & un impoſteur. Moi fugitif ! moi qui
„ ai verſé des flots de ſang Chrétien ! moi
„ qui ai couvert la plaine de morts, &
„ qui, enfermé au milieu de nos ennemis,
„ y ai perdu juſqu'au dernier de mes
„ ſoldats !

„ Si ce lâche ou quelqu'autre auſſi
„ lâche que lui, traître à ſa croyance,
„ & à ſa patrie, oſe parler d'une paix
„ infame & aviliſſante, permets, Sei-
„ gneur, que de ce fer je lui ôte la vie.
„ Les agneaux dans la même bergerie ha-
„ biteront avec les loups, & dans le mê-
„ me nid on verra les colombes & les
„ ſerpens, avant que les nœuds de la paix
„ uniſſent ſous un même ciel le Chrétien
„ & le Muſulman. „

A ce diſcours, à cet aſpect terrible & menaçant, l'étonnement & le ſilence regnent dans l'aſſemblée : enfin avec des regards moins ſiniſtres & plus ſereins, le Sultan s'avance vers Aladin : « Seigneur,
„ lui dit-il, ranime ton eſpoir, Soliman
„ eſt avec toi. „

Le Monarque les bras étendus, ſe penche vers lui : « O généreux ami, s'é-
„ crie-t-il, avec quelle joie je t'embraſſe !
„ je ne ſens plus mes pertes, mes alar-
„ mes s'évanouiſſent : ſi le ciel ſourit à
„ nos vœux, tu peux du même coup affer-
„ mir mon trône & relever le tien. „

En parlant, il le ſerroit dans ſes bras.

Il le fait enſuite aſſeoir ſur ſon trône, & lui-même ſe place à ſa gauche. Iſmen eſt à ſon côté. Clorinde vient rendre ſes hommages au héros : les autres la ſuivent.

Soliman retrouve parmi eux Ormuſſe, un des chefs des Arabes, qui dans le fort du combat, ſut par une route ſecrete, à la faveur du ſilence & de la nuit, conduire dans Solime la troupe qu'il commandoit, & porter des ſecours & des vivres à un peuple affamé.

Le fier Circaſſien reſte ſeul en ſilence à ſa place, les regards plein de dépit & de jalouſie. Tel paroît un lion lorſque d'un œil enflammé il dévore la proie qu'il s'apprête à ſaiſir. Mais Orcan morne & penſif n'oſe élever ſa vue ſur le Sultan. Ainſi réunis, le Roi des Turcs & le tyran de la Paleſtine confondent leur haine & leurs projets.

Cependant le pieux Bouillon, après avoir pourſuivi ſa victoire & diſſipé les débris de l'armée vaincue, a rendu à ſes guerriers les honneurs ſuprêmes : il or-

donne que dans deux jours tout ſoit prêt pour l'aſſaut. Son air plus auguſte & plus terrible, menace les aſſiégés de leur perte prochaine.

Cette troupe brillante qui, au fort du combat, avoit donné aux Chrétiens un utile ſecours, c'étoient les héros qui s'égarerent ſur les pas d'Armide; c'étoit Tancrede avec eux. Curieux d'apprendre leurs aventures, Godefroi les fait appeller; il n'admet dans ſa tente que le ſolitaire & les plus ſages de ſes guerriers.

« Racontez-moi, leur dit-il, l'hiſtoire » de vos courtes erreurs; dites-moi com- » ment le ciel vous a rendus à nos vœux » & à nos beſoins. « La honte & le repentir ſur le front, ils tenoient la tête baiſſée. Enfin le Prince Anglois leve les yeux, & rompt le ſilence.

« Je l'avouerai, Seigneur, ſéduits par » l'amour, enchaînés dans les fers d'une » perfide beauté, nous méprisâmes tes » loix, & les arrêts du ſort: nous ſui- » vîmes par des routes inconnues un » guide dangereux & funeſte. La jalou-

» ſie & la rivalité nous diviſoient, & l'en-
» chantereſſe, par ſes diſcours, par ſes
» regards, nourriſſoit notre haine & nos
» feux.

» Enfin nous arrivâmes dans des lieux
» où fume encore la foudre vengereſſe;
» terre jadis féconde, pays charmant,
» que couvrent aujourd'hui des eaux bi-
» tumineuſes, & un lac ſtérile; d'où
» s'exhalent des vapeurs impures, em-
» poiſonnées, qui atteſtent les crimes
» des hommes, & le courroux des
» cieux.

» Sur ces eaux épaiſſes, le corps le
» plus peſant repoſe immobile. L'hom-
» me, le fer, la pierre y ſurnagent com-
» me le bois léger: au milieu du lac,
» s'éleve un château qu'un pont étroit
» unit à la terre: c'eſt-là que nous con-
» duiſit la perfide Princeſſe. Tout rit
» dans ce ſéjour, tout y reſpire l'ivreſſe
» des plaiſirs.

» Sous un ciel pur, regne un air dé-
» licieux; les arbres toujours verds ré-
» pandent la fraîcheur, & l'ombre ſur

» des gazons toujours fleuris : ſous des
» myrthes amoureux, coulent des eaux
» claires & limpides : un ruiſſeau qui
» murmure, le zéphir qui agite le feuil-
» lage, le chant mélodieux des oiſeaux,
» portent dans tous les ſens, la molleſſe
» & la volupté. L'or & le marbre, par
» mille formes heureuſes, imitent la na-
» ture, & l'embelliſſent.

» Sur ces gazons, ſous l'ombrage le
» plus épais, Armide fait dreſſer une
» table ſomptueuſement ſervie. Elle of-
» froit tout ce que promet le printems,
» tout ce que mûrit l'automne, les pré-
» ſens de la terre, & les productions de
» la mer : cent beautés nous ſervoient,
» & prévenoient nos deſirs.

» Les diſcours, le ſourire de la per-
» fide, nous enivrent & nous enchan-
» tent : nous avalons à longs traits les
» poiſons qu'elle nous verſe, & l'oubli
» de nous-mêmes. Mais tout-à-coup
» elle ſe leve : je reviens, dit-elle : en
» effet elle reparoît bientôt, mais avec
» des regards moins ſereins, & moins

„ tendres. D'une main elle tient une „ baguette, dans l'autre eſt un livre qu'elle „ lit à voix baſſe.

„ Elle lit, & je ſens tout changer en „ moi; mes penſées, mes ſentimens, „ mes goûts: ſoudain je m'élance dans „ les eaux, & je m'y plonge tout entier: „ mes membres ſe rapprochent, ſe réu- „ niſſent; je ſuis transformé en poiſſon, „ & ma peau eſt couverte d'écailles.

„ Mes compagnons éprouvent le mê- „ me ſort, & jouent avec moi dans le „ criſtal liquide: il ne me reſte de cet „ état qu'un ſouvenir confus & ſembla- „ ble à un ſonge: enfin elle nous rend „ à notre premiere forme: nous étions „ muets d'étonnement & d'épouvante; „ mais d'un regard plus effrayant elle „ nous attriſte encore & nous menace. „

„ Vous connoiſſez mon pouvoir, dit- „ elle, vous ſavez que j'ai ſur vous un „ ſouverain empire! d'un mot, je puis „ vous plonger dans une nuit éternelle; „ je puis d'un mot vous changer, en oi- „ ſeaux, en plantes, en reptiles; vous

„ métamorphoſer en rochers, en fontai-
„ nes, en monſtres des forêts.

„ Cependant vous pouvez échapper à
„ mon courroux en obéiſſant à mes loix:
„ abjurez votre croyance, & pour nous
„ défendre, armez-vous contre l'impie
„ Bouillon. Tous ſe révoltent, tous ab-
„ horrent ce pacte affreux. Raimbaud
„ ſeul eſt perſuadé: pour nous, elle
„ nous jette dans un cachot impénétra-
„ ble à la lumiere.

„ Le ſort amene Tancrede dans ce fu-
„ neſte lieu: mais bientôt notre priſon
„ s'ouvre, & s'il faut en croire les bruits
„ qui ſont venus juſqu'à nous, Armide,
„ à la priere du Prince de Damas, con-
„ ſent à nous envoyer enchaînés & ſans
„ armes au Monarque d'Egypte.

„ Déjà nous étions en marche, quand
„ la Providence nous fit rencontrer le
„ brave Renaud. Ce guerrier qui toujours
„ ſe ſignale par de nouveaux exploits,
„ attaque les gardes dont nous ſommes
„ entourés, les égorge ou les met en fuite,
„ & nous rend nos armes qui étoient de-
„ venues les leurs.

» Je l'ai vu, nous l'avons tous vu, » nos mains ont touché ſes mains victo- » rieuſes; nous avons entendu ſa voix: » n'en croyez point de vaines rumeurs, » ce héros vit encore: il n'y a que trois » jours qu'il a quitté ſon armure ſan- » glante & briſée, & qu'en habit de pé- » lerin, il eſt parti pour Antioche.

Il dit: le Solitaire leve au ciel ſes yeux mouillés de pleurs: il change de couleur & de viſage: quel éclat ſoudain l'environne! pleine de la divinité, ſon ame s'éleve juſqu'au ſéjour des Immortels: l'avenir ſe dévoile à ſes regards, & ſa penſée s'enfonce dans l'abyme des âges & du tems.

Enfin ſa langue ſe délie: d'un ton plus auguſte il découvre les ſecrets cachés dans le ſein de l'avenir: à ſon aſpect, au tonnerre de ſa voix, tous demeurent interdits, & l'écoutent en ſilence: " Renaud » vit encore! une femme perfide avoit » abuſé notre crédulité! il vit, & le ciel » réſerve ſon jeune courage à une gloire » plus éclatante.

„ Ces exploits qui étonnent l'Asie ne
„ sont encore que les amusemens de son
„ enfance, & les présages de sa gran-
„ deur : les années s'écoulent : je le vois
„ braver un mortel impie, & dompter
„ son audace ! son aigle arrache Rome
„ & l'Eglise aux serres d'un impitoyable
„ vautour, & les couvre de ses ailes : il
„ renaît dans des enfans dignes de leur
„ pere.

„ Une longue postérité marche sur ses
„ traces, brise la verge des tyrans, & le
„ fer des rebelles : la Religion & les Pon-
„ tifes reposent à l'ombre de leur bou-
„ clier. Abaisser l'orgueil, soulager les
„ malheureux, protéger l'innocence, &
„ punir le crime, voilà leurs destins. C'est
„ ainsi que l'aigle de la maison d'Est
„ élevera son vol au-delà des routes que
„ parcourt le soleil.

„ C'est à elle de porter les foudres de la
„ guerre : toujours ses ailes triomphan-
„ tes seront étendues sur le trône des
„ Pontifes : c'est à elle qu'est attaché le
„ sort de notre auguste entreprise, & le

» ciel ordonne qu'on la rappelle en ces » lieux. »

Par ce discours, le Solitaire dissipe les alarmes qu'on avoit conçues de la mort de Renaud. Tout applaudit : Godefroi seul est plongé dans une rêverie profonde. Cependant la nuit se leve & couvre la terre de ses voiles : tous se retirent, & vont goûter les douceurs du sommeil. Godefroi seul veille encore ; il n'est point de repos pour les soins dont il est occupé.

Fin du Tome premier.